

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

GRANDE SÉRIE 2013

LA FRANCE DU
PATRIMOINE MONDIAL
**PROVENCE
ET CORSE**



N° 413 | JUILLET 2013

www.geo.fr

BEL : 6 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,5 € - GR : 6,5 € - ITA : 6,5 € - LUX : 6,5 € - PORT CONT. : 6,50 € - DOM : Avion : 9 € - Surface : 5,90 € - MAY : 13 € - Maroc : 6,6 DH - Tunisie : 9 TND - Zone CFA Avion : 6,300 XAF - Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF - Bateau : 1 000 XPF



BALI

VOYAGE SUR LA "TERRE ÉLUE DES DIEUX"



NATURE
LE PHOTOGRAPHE
PRÉFÉRÉ DES REQUINS



GÉOPOLITIQUE
LES GRANDS SHOWS DES
MARCHANDS D'ARMES



ENVIRONNEMENT
DES PESTICIDES
PLEIN NOS ASSIETTES



MODES DE VIE
LES HIPPIES SONT
TOUJOURS LÀ !



1 GROUPE PRISMA MEDIA
M 01588 - 413 - F : 5,50 €

Plus belles que jamais.

Nouvelles Mercedes Classe E Coupé et Cabriolet.

De battre votre cœur a commencé. A la vue de son changement, votre pouls s'est accéléré, rien d'étonnant. En version Coupé ou Cabriolet, la Nouvelle Mercedes Classe E n'a jamais paru aussi sportive. Ses lignes tendues et musclées sont un appel aux sensations. Ses performances, une ode à l'évasion. Ecoutez-vous.
www.mercedes-benz.fr/classe-e



Une marque Daimler

Consommations mixtes de la Nouvelle Classe E Coupé et Cabriolet de 4,5 à 9,1 l/100 km. CO₂ de 118 à 213 g/km.
Mercedes-Benz France - Siren 622 044 287 RCS Versailles.



Mercedes-Benz
Le meilleur, sinon rien.

UltraLift Sérums+Crème.
Ultra-efficace. Ultra-pratique.
L'anti-âge* le plus doux de sa génération.

«Enfin un soin anti-âge
pensé pour nos journées démesurées.»

Alessandra Sublet

**LA PUISSANCE D'UN SÉRUM ET LE CONFORT
D'UNE CRÈME RÉUNIS EN UN SEUL SOIN**

En 1 instant, la peau est visiblement transformée.**

Vous la voyez liftée, plus ferme et plus lisse.

En 10 jours*, la peau est visiblement rajeunie
sur les principaux signes de l'âge :**

Les rides même profondes sont réduites. Votre peau est raffermie,
retendue, plus élastique. Son éclat ravivé, elle est plus lumineuse, plus jeune.
La qualité de la peau est visiblement améliorée.



Prends soin de toi.
GARNIER

Contre la banalité de la guerre



Derek Hudson

L'Irlande côté racines



Connaissez-vous les règles du football gaélique ? Avez-vous déjà participé à Dublin aux festivités de la Saint-Patrick ? Parcouru, entre landes et précipices, les sentiers du Connemara ? Quel B & B choisir pour se mettre au vert entre les îles d'Aran et le comté de Donegal ? Comment redécouvrir la ville de Belfast, enfin fière de son passé ? Et participer aux retrouvailles des Irlandais venus du monde entier ? Partez avec nos reporters sur ces chemins où vibre l'âme de l'Irlande, cette île qui a su rester intacte et intense. Attachée à ses racines et tournée vers l'avenir. En kiosque, 6,90 €.

Facile aujourd'hui, voire de bon ton, de se moquer du mouvement hippie, de vouloir ranger au panthéon des grandes utopies de l'Histoire cette époque de cheveux longs et de guitares qui chantait l'amour et la paix. Il reste évidemment quelques nostalgiques du Summer of Love pour racheter la version live de «Blowin' in the Wind» de Bob Dylan sur disque vinyle. Le grésillement fait plaisir trois minutes, mais rapidement ils rallumeront leur télé à écran plat Full HD, passeront un texto sur un Samsung Galaxy S4 et iront remplir un Caddie au supermarché, comme tout le monde.

Pourquoi alors publier un reportage sur le Rainbow Gathering, la version 2013 de la «contre-culture» des années 1970 ? Les experts se penchent sur les raisons qui amènent, aujourd'hui encore, 300 000 personnes, et pas uniquement des fous errants, mais aussi des jeunes qui n'ont connu le Flower Power que dans les livres, à se rassembler dans la forêt, sans chef et sans règles, à s'appeler tous frères, célébrer le soleil le matin et faire la ronde ensemble au couchant. Nostalgie de Woodstock, rupture avec la dictature de la consommation, quête du mariage parfait entre le corps et l'esprit, les raisons sont variées et pas forcément très neuves. Mais il en est une qui vaut d'être mise en exergue et qui, à elle seule, mérite que soit publié ce reportage : la célébration, silencieuse, de la paix.

En Syrie, récemment, on a vu un homme dévorer le cœur d'un autre, ou promettre de scier le corps d'un troisième, la vidéo de son acte étant postée sur YouTube par ses ennemis. Les sympathiques réseaux sociaux deviennent des armes de guerre. La BBC a rapporté aussi le cas de cet otage dont les bourreaux utilisaient le téléphone portable pour diffuser en direct les cris de leur victime à sa famille et obtenir ainsi la rançon plus facilement. Les armes plus classiques – fusils, grenades ou chars – sont, elles, vendues dans des salons professionnels comme des voitures, des

parfums ou des ordinateurs. Les stands sont richement décorés, les hôtesse, bien (et peu) habillées, les commerciaux, souriants. On dispose des plantes vertes devant les chenilles des chars, on verse du champagne aux clients qui viennent admirer les drones, on fournit des gadgets, des clés USB en forme de balle de fusil par exemple. «Ce qui m'a frappé, me dit Guillaume Herbaut, le reporter qui a exploré pour nous les salons d'armement en Jordanie, en Inde, au Qatar et en France, c'est que le commerce des armes est envahi par la banalité du marketing.»

Quand les marchands de mort vendent leurs produits comme les marchands de chocolat, c'est aussi la banalité du mal qui, lentement, diffuse son venin. Hannah Arendt, dans «Eichmann à Jérusalem», nous a appris que le mal n'est pas de l'ordre de l'exceptionnel, de la pathologie rare et atypique, mais qu'il est justement issu du travail ordinaire de personnes qui font «simplement» leur tâche. Le mal, quelque part, est normal. Cette banalité, d'ailleurs, n'enlève rien à l'horreur qui en résulte. Le mal peut être à la fois banal et atroce. Face à lui, quelles armes opposer ? Des paroles, des chansons, des utopies laissées par quelque héros ou messenger, fût-il hippie. Celles qui disent que la paix est rare et belle. Qu'il faut, chaque fois que faire se peut, célébrer cette construction (cette grâce ?) discrète et fragile, dont nous ne saisissons l'importance que lorsque la folie des hommes interrompt son merveilleux silence.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



RENAULT CAPTUR. VIVEZ L'INSTANT.
LE NOUVEAU CROSSOVER URBAIN.

Consommations mixtes min/max (l/100km): 3,6/5,4. Émissions CO₂ min/max (g/km): 95/125. Consommation et émissions homologuées. *La virée.
RENAULT QUALITY MADE : la qualité par Renault.

Renault présente **elf**

RENAULT CAPTUR

THE TRIP* - VERSION FRANÇAISE



**CHANGEONS DE VIE
CHANGEONS L'AUTOMOBILE**



SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
GEO ET VOUS	12
Votre avis, nos nouveautés.	
GRAND REPORTER	16
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	
LE MONDE QUI CHANGE	22
L'Inde met le cap sur la planète rouge.	
LES HÉROS D'AUJOURD'HUI	24
A Kaboul, Selene Biffi ressuscite la tradition orale afghane.	
LE GOÛT DE GEO	26
Le haggis, farci poétique des Ecossais.	
L'ŒIL DE GEO	28
A lire, à voir, à cliquer.	
ÉVASION	30
Le mythe Bali Perdu dans l'immense archipel indonésien, cette île « élue des dieux » évoque le paradis originel.	
ESCALE	58
Jean-Didier Urbain Souper fin à Little Tokyo.	
MODES DE VIE	64
Le peuple de l'Arc-en-ciel Aux Etats-Unis, au Brésil ou en Slovaquie, les hippies perpétuent un rituel des années 1970 : se retrouver dans la nature.	
ENVIRONNEMENT	80
Entretien avec un requin Depuis quarante ans, le photographe américain Jeff Rotman tire le portrait de son animal préféré.	
Pesticides : nos repas ont un goût amer.	
Yann Arthus-Bertrand Les leçons d'un échec.	
GRANDE SÉRIE 2013 : LA FRANCE DU PATRIMOINE MONDIAL	94
Les merveilles de Provence et de Corse Avignon, Arles, la Camargue, la réserve de Scandola, Bonifacio sont parmi les merveilles méditerranéennes inscrites ou en attente d'inscription à l'Unesco.	
GÉOPOLITIQUE	120
Les marchands d'armes font leur show Les chars et les missiles ont aussi leurs salons où se pressent experts, militaires et espions.	
LE MONDE EN CARTES	136
Education des filles : en progrès !	
LE MONDE DE...	142
François Busnel	

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

Couv. nationale : Marc Dozier / Hémis.fr. En haut : Stanislas Fautré / Only France. **Couv. régionale :** Robert Paloma / Only France. En haut : Luca Locatelli. **Vignettes :** de g. à d. Jeff Rotman / Guillaume Herbaut / Institute ; Richard R. Hansen / Getty ; Eric Bouvet / Picturabank. **Encarts :** cartes jetées Abo + ADD sur kiosques France + encarts multitrans / Pack Univers / Abo Inrocks et « Ventes privées » sur sélection abonnés + encart VPC « Sommets mythiques » et VAD Plancha sur total abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique « Planète GEO » sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 14.

À LA TÉLÉ

En juillet, comme tous les mois, retrouvez « GEO 360 », votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 14.

arte

SUR INTERNET

GEO : Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



30

A Bali, la légende veut qu'il y ait autant de temples que de maisons.

80

Le vœu de Jeff Rotman : proposer un autre regard sur les squales.



Photos, de haut en bas et de gauche à droite : Luca Locatelli / Eric Bouvet / Picturabank, Stanislas Fautré / Only France, Jeff Rotman / Guillaume Herbaut / Institute.



64

Vivre d'amour et d'eau fraîche : la devise des «Rainbow Gatherings».



94

Les bouches de Bonifacio pourraient entrer un jour au patrimoine mondial.



120

Sur les stands, les armes se vendent comme de banals aspirateurs.



pas de problème,
Orange s'engage à vous trouver
une solution dans les 24 h



activez gratuitement le service 24 h garanti sur service24.orange.fr
une solution internet et mobile garantie dans les 24 h

Prêt d'un mobile pendant un mois avec Open et Origami.

Service valable en France continentale du 13/06/13 au 21/08/13 pour les clients particuliers Open ou Origami. Prêt d'un mobile avec OS équivalent pendant un mois après appel au service clients entre 14 h et 17 h du lundi au vendredi (hors jours fériés). Livraison par demi-journée le lendemain ouvré avant 13 h. Dans la limite de deux prêts par client sur 12 mois. Prêt réalisé par notre prestataire. Détails sur service24.orange.fr



COURRIER

ENIVRANTE AMBANJA

En parcourant votre dossier intitulé « Voyage aux pays du chocolat » (n° 411, mai 2013), j'ai été particulièrement heureux du reportage de Christelle Pangrazzi et Nadia Ferroukhi à Ambanja, le nouvel eldorado du cacao situé dans le nord-ouest de Madagascar. Sa lecture m'a rappelé de formidables souvenirs, car j'ai été professeur au lycée agricole de la ville entre 1974 et 1976. C'est vrai que la vallée du Sambirano est fort luxuriante et que, outre le cacao, elle est célèbre pour ses plantes à parfum comme l'ylang-ylang. Merci encore, ça me donne envie de repartir en voyage dans cette région !

Jean-Luc Miar

UN SEUL TOMBEAU NE SUFFIT PAS

A propos de la cathédrale de Rouen que vous évoquez dans « La France du patrimoine mondial » (n° 410, avril 2013), je voudrais apporter une précision : le gisant qu'elle abrite, tardif, ne renferme pas le corps de Richard Cœur de Lion qui se trouve à Fontevraud. Seul son cœur repose à Rouen.

La résurrection ne va pas être si simple... Bravo pour les photos du dernier numéro, entre autres !

Dominique Blanc

LES PERLES DE L'OUTRE-MER

A la lecture de votre dossier sur l'outre-mer français, et notamment de ses pages sur la Nouvelle-Calédonie et La Réunion (n° 407, janvier 2013), je me félicite d'avoir réitéré mon abonnement à GEO. J'ai été touché en particulier par les très belles photos que

vous avez su faire de ces deux îles, qui sont aujourd'hui inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Parallèlement, j'ai beaucoup apprécié les lignes que vous leur avez consacrées. Ce ne fut pas une découverte, puisque je connais très bien ces deux territoires, mais j'ai été très ému de comprendre l'importance que revêtait l'océan pour les Kanak. Dans la foulée, j'ai également vu un reportage télévisé sur les « océans poubelles », et il est vrai que, si nous ne faisons rien, nous risquons de nous sacrifier nous-mêmes.

M. Chapinska

LE FANTÔME D'ARTHUR GUINNESS

Je suis abonné à votre revue depuis le premier numéro, ou, pour être plus précis, depuis celui qui était appelé « première édition » en mars 1979, cela ne nous rajeunit pas... J'aime votre publication, donc, mais j'aime aussi l'Irlande. Or, dans « Le bon plan » sur le Dublin des Dublinois (n° 410, avril 2013), j'ai relevé une petite erreur de... cent ans. Arthur Guinness est un brasseur et homme d'affaires irlandais né le 24 septembre 1725 et mort le 23 janvier 1803. Il est connu pour avoir fondé la brasserie Guinness en 1759 et avoir signé un bail de neuf mille ans, bail que l'on peut voir à l'entrée du musée dont vous parlez. Ce dernier, avec son « gravity bar » panoramique, a été inauguré en novembre 2000 dans une partie de l'usine construite en 1904, mais pas par Arthur Guinness, comme indiqué dans l'article : il était mort cent un ans plus tôt.

Daniel Pruilho

RETOUR DE VOYAGE

CORDILLÈRE DES ANDES, LA FOLIE DES GRANDEURS



Je voyage très souvent en Argentine et, notamment, dans la cordillère des Andes, chaîne montagneuse de 7 100 kilomètres de long. Avec des sommets auxquels nous ne sommes pas habitués en France, ce massif offre des panoramas à couper le souffle. Il peut même se targuer de compter le plus haut pic d'Amérique, l'Aconcagua, 6 962 mètres de glaciers et de neiges éternelles. J'ai l'habitude de commencer mon voyage dans la province de Mendoza, pour contempler les vignobles gigantesques au pied de la cordillère. Beaucoup de Français s'y sont installés pour cultiver des vignes qui produisent des vins de renommée inter-

naionale. Des syrahs, malbecs, sauvignons, chardonays... J'aime prendre le temps, le soir, de m'arrêter dans un des nombreux cafés de la Plaza Independencia, dans la ville de Mendoza, pour siroter un verre en mangeant une « empanada de carne », sorte de chausson fourré à la viande. Ensuite, cap sur les paysages andins si variés, passant du désert à la végétation la plus dense. Des vallées de 300 kilomètres de long sur quatre-vingts de large. Des altitudes de 4 600 mètres. Dans ce pays grand comme cinq fois la France, on parcourt facilement 300, 400 kilomètres, peut-être même plus, presque sans s'en rendre compte...



Jean-Claude
Aunos

Elle : suréquipée.
Vous : surclassé.



www.volkswagen.fr

Avec ses jantes alliage 17" Fontana, ses feux bi-xénon à LED, ses vitres arrière surteintées, sa radionavigation avec écran tactile couleur, son interface Bluetooth®, sa climatisation Climatronic, son aide au stationnement avant et arrière et sa boîte DSG⁽²⁾, la Passat Design Edition est littéralement suréquipée.

Passat Design Edition
A partir de **22 030 €⁽¹⁾**

SOUS CONDITION DE REPRISE



Das Auto.

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional**

Volkswagen Group France s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

(1) Prix TTC conseillé au tarif du 25/04/2013 mis à jour au 14/05/2013 de Passat Design Edition 1.4 TSI 122 BVM6, remise exceptionnelle de 2 500 € TTC, prime à la casse VW Think Blue, de 1 500 € TTC pour mise au rebut d'un véhicule de plus de 10 ans et reprise ArgusTM + 1 000 € TTC sur votre ancien véhicule déduites. Reprise de votre ancien véhicule aux conditions générales de l'ArgusTM (en fonction du cours de l'ArgusTM du jour de reprise, du kilométrage, des éventuels frais de remise en l'état standard et abattement de 15 % pour frais et charges professionnels déduit). Pour les véhicules hors cote ArgusTM, reprise de 1 000 € TTC. Offre réservée aux particuliers non cumulable avec toute autre offre en cours en France métropolitaine valable pour toute commande entre le 25/04/2013 et le 31/07/2013 dans le réseau participant. (2) En option selon modèle et finition. Modèle présenté : série spéciale Passat Design Edition 1.6 TDI 105 BVM6 avec option peinture métallisée (595 € TTC) au tarif du 25/04/2013 mis à jour au 14/05/2013 de 24 845 € TTC, remise exceptionnelle, offre de reprise et prime à la casse déduites. **Think Blue. : Pensez en Bleu. Das Auto. : La Voiture.**

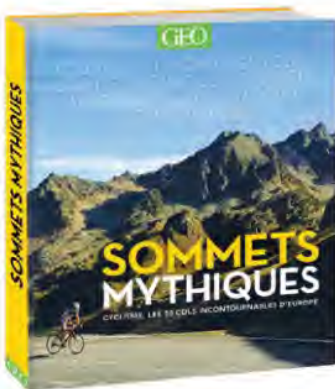
Cycle mixte (l/100 km) : 4,3. Rejets de CO₂ (g/km) : 114.

BEAUX LIVRES

QUAND LA PETITE REINE TUTOIE LES ANGES...

Cinquante ascensions légendaires, 250 clichés, des cartes, des conseils pratiques... Alors que les plus grands coureurs cyclistes du monde vont s'élancer le 29 juin de Porto-Vecchio, en Corse-du-Sud, sur le 100^e Tour de France, cet ouvrage consacré aux sommets mythiques va permettre aux passionnés de la petite reine de suivre au plus près les épreuves de montagne. Des performances physiques réalisées dans des paysages exceptionnels et récompensées par le légendaire maillet à pois. Ces ascensions étaient qualifiées de «barbares» lorsqu'elles furent ajoutées aux étapes classiques, mais plus personne ne les remet en question aujourd'hui.

L'Alpe-d'Huez (1 803 m d'altitude), cols de l'Izoard (2 360 m), du Tourmalet (2 115 m), du Galibier (2 642 m)... ces grandes épreuves du



Tour sont, bien entendu, au sommaire. Mais pas uniquement : Daniel Friebe (textes) et Pete Goding (photos) ont passé en revue les autres sommets européens. Leur aventure débute en Belgique, au Koppenberg, côte pavée à 78 mètres d'altitude seulement, mais qui donna jadis du fil à retordre à Eddy Merckx. Elle prend fin en Espagne, au Pico Veleta, sur la route la plus haute d'Europe continentale.

A chaque sommet correspondent de magnifiques photographies, le récit des plus belles ascensions, des anecdotes savoureuses et de judicieuses données topographiques. Une bible aussi précieuse pour les amateurs du Tour télévisé que pour les adeptes chevronnés de la grimpe en danseuse. ■

«Sommets mythiques. Cyclisme, les 50 cols incontournables d'Europe», 226 pages, éd. Prisma / GEO, 29,90 €, disponible en librairie.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19 h 55

6 juillet Radio Patagonie (43'). Inédit.

Dans des villages reculés de Patagonie, Radio Nacional constitue, pour les habitants du Grand Sud argentin, un moyen de communication vital.



M. M. Cians / MedienKontor

13 juillet Australie, les cow-girls tiennent les rênes (43'). Rediffusion.

Pour conjurer l'exode massif des cow-boys vers les mines, les éleveurs confient désormais leurs troupeaux de bovins à des femmes.

20 juillet Les Mamas des Bahamas (43'). Rediffusion.

Derrière le décor des vacances de rêve et des bateaux de luxe, nombre d'îles doivent lutter chaque jour pour nourrir leur population.

27 juillet Le Cuisinier du bush australien (43'). Inédit.

Dans l'Outback, l'un des chefs les plus réputés d'Australie perpétue les traditions culinaires des Aborigènes à travers des recettes inédites.

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Le mythe Bali.
- La Provence et la Corse de l'Unesco.
- L'homme qui parlait aux requins.
- Les coulisses des salons d'armement.

Le dimanche à 6 h 40, 9 h 25, 14 h 10, 16 h 40, 19 h 55, 22 h 20, 23 h 55.



INTERNET



www.lesamoureuxdelacorse.fr
En partenariat avec GEO.

L'île de Beauté tisse sa Toile

Lieux insolites, adresses incontournables, photos et anecdotes... Accédez à des informations partagées par des amoureux de la Corse, et donnez les vôtres, sur le site qu'a lancé la SNCM. Une valeur sûre pour passer de belles vacances.

BANDE DESSINÉE



Traditions, mythes et croyances du monde

Au Mali, en Chine ou dans le Grand Nord, les auteurs Béka et Marko embarquent les jeunes lecteurs dans les aventures de peuples authentiques où se mêlent traditions, mythes et croyances. Une immersion tout en finesse dans la richesse de cultures aussi différentes que celle des Dogon, du peuple Miao ou des Inuits.

«Le Crochet à nuages», «Les Enfants de l'ombre» et «La Conteuse des glaces», éd. Dargaud / GEO, 10,60 €, en librairie et au rayon livres des grands magasins.

LITTÉRATURE



Coup de cœur des lecteurs GEO

Evadez-vous en suivant le périple de Katherine Krall, l'héroïne du roman d'Eric Hossan et Thierry Vieille, prix des lecteurs GEO 2012. A Rio, Dublin, Monaco et New York, une scientifique mène une enquête tambour battant pour sauver une tribu d'Amazonie en péril.

«Dans l'ombre du jaguar», éd. Les Nouveaux Auteurs, 404 pages, 17,95 €, disponible en librairie.

*Une vraie montre pour des gens vrais.



real watches **for** real people*

Oris Artelier Skeleton
Oris Artelier Skeleton Diamants
Mouvement mécanique automatique ajouré
Mouvement décoré gravé
Cadran argent guilloché
Étanche à 3 bar/30 M
www.oris.ch



ORIS
Swiss Made Watches
Since  1904

SPANISH BANKS BEACH PARK,
CANADA

MOTOS, BLOUSONS... ET TURBANS SIKHS

U nique en son genre au Canada, le Moto Club Sikh de Vancouver affiche 110 membres au compteur. Ces derniers se retrouvent autant pour rouler ensemble sur leurs monstres chromés que pour mener des actions caritatives dans leur communauté. «Le personnage au centre s'appelle Avtar Singh Dhillon, et c'est le père spirituel de la loi adoptée par la Colombie-Britannique qui autorise les motards sikhs à porter un turban à la place du casque», explique la photographe Naomi Harris. «Au moment de la prise de vue, j'étais nerveuse car la météo avait prévu de la pluie ce jour-là. Le vent s'est levé, le ciel s'est fait menaçant et je me disais que ça allait dégringoler d'un instant à l'autre. Heureusement, la pluie n'est arrivée qu'après – et je réalise maintenant que les gros nuages noirs sont un élément important de la photo.»



Naomi HARRIS

Après quinze ans à New York, cette photographe canadienne a choisi de vagabonder sur les routes américaines, seulement accompagnée de son chien et de son appareil.



RÉGION DE MINAS DE RIOTINTO,
ESPAGNE

UN JEU DE MIROIRS RENVERSANT

Ceci n'est pas une tornade nocturne au-dessus de sillons de lave en fusion, mais le reflet du paysage dans l'eau d'une rivière. Le Río Tinto, rouge et acide, traverse une zone minière de la province andalouse de Huelva où l'on a longtemps extrait or, argent et cuivre. Le photographe Tomás Bogóñez en a tiré une série de clichés spectaculaires, dont celui-ci. « J'étais curieux des textures, des couleurs et des formes », explique-t-il. Ces photos ne sont pas trafiquées. « Il faut juste attendre de bonnes conditions de lumière, ajoute Tomas. Les teintes vives sont dues à la faible profondeur de l'eau, qui laisse transparaître les sédiments au fond du fleuve. » Coup de génie du photographe, il a retourné l'image à 180°, ce qui, constate-t-il, « provoque un résultat inattendu et plonge celui qui regarde dans la confusion ».



Tomás BOGÓÑEZ

Spécialiste des paysages, ce photographe espagnol organise chaque année, à Guadalajara, l'exposition MirartePhoto.



PROVINCE DE YALA, THAÏLANDE

**EN DIRECT DE
LA BIRDS ACADEMY**

Acette étonnante image, il faudrait ajouter... le son. Ces centaines de volatiles en cage participent en effet à un concours de chant qui a lieu chaque année au printemps dans la région de Yala, dans le sud de la Thaïlande. «Ce sont des oiseaux de montagne que les gens ont adoptés comme animaux domestiques», explique le photographe Suraphan Boonthanom. Dans cette région frontalière avec la Malaisie, largement musulmane et en proie à une insurrection violente depuis près de dix ans, la compétition revêt une signification particulière. «C'est un baromètre du moral de la population, poursuit Suraphan. Chaque fois, je me demande combien de personnes, bouddhistes ou musulmanes, vont être présentes.» Ce jour de mars, malgré une pluie battante, les oiseaux et leurs maîtres des deux communautés étaient au rendez-vous.

**Suraphan BOONTHANOM**

A 55 ans, ce photographe travaille depuis près de vingt ans, notamment pour Reuters. Ses photos sont régulièrement publiées dans le «Thai Post», un quotidien de Bangkok.





En annonçant une mission martienne fin 2013, l'Inde franchit une nouvelle étape dans la course à l'espace. En 2008, le pays avait, grâce à la fusée PSLV C-11 (représentée ici devant des écolières d'Ahmadabad), mis en orbite sa première sonde lunaire.

L'Inde met le cap sur la planète rouge

Après les Etats-Unis, la Russie, le Japon et l'Europe, c'est au tour de l'Inde de partir à la conquête de Mars. La plus grande république du monde compte en effet envoyer une sonde d'exploration dans l'orbite de la planète rouge dès la fin 2013, si l'on en croit l'annonce faite en février par son président, Pranab Mukherjee.

Les Indiens se sont taillé une place de choix dans le cercle très restreint des grandes puissances spatiales. Leur budget pour conquérir l'espace : plus d'un milliard d'euros pour 2012-2013. En novembre 2008, la mission Chandrayaan-1 avait fait de leur pays le quatrième au monde à réussir la mise en orbite d'une sonde lunaire. Aujourd'hui, ils envisagent donc de réitérer l'opération avec Mars. Et de lancer leur premier vol spatial habité pour 2016.

«Il est difficile d'évaluer la crédibilité de ces échéances, les programmes indiens étant gardés secrets, explique Sylvie Callari, responsable des affaires internationales au Centre national d'études

spatiales. Mais il est probable que le pays sera prêt pour sa mission martienne à l'automne. L'Inde joue désormais un rôle actif dans la course à l'espace, et peut financer des missions prestigieuses.» Cela n'a pas toujours été le cas. L'Indian Space Research Organisation, créée en 1969, a longtemps mis l'espace au service du développement, avec des satellites aux applications variées : gestion des ressources agricoles et halieutiques, surveillance de la mousson, télécommunications...

Au fil des décennies, l'Inde a développé les technologies nécessaires à son autonomie spatiale. Elle s'est dotée d'une base de lancement sur l'île de Sriharikota et d'un centre spatial à Bangalore, sa capitale high-tech, où sont produits satellites et lanceurs. Le PSLV (Polar Satellite Launch Vehicle) notamment, qui, depuis son premier test en

1993, ne cesse d'attirer les clients étrangers, y compris les Français qui l'ont préféré à Ariane pour la mise en orbite de Spot-6, dernier-né de leurs satellites d'observation terrestre. Difficile, il est vrai, de trouver plus attractif que l'Inde sur le marché des lanceurs : les coûts y sont de 30 % inférieurs à la moyenne mondiale. Fort de cet ancrage commercial solide, le pays ouvre désormais un nouveau chapitre de son histoire spatiale. Il pourrait s'écrire dès la fin de l'année, à des millions de kilomètres de la Terre. ■

Clément Imbert



SIMPLY CLEVER

ŠKODA



Habituez-vous à l'incroyable

Nouvelle
**ŠKODA Octavia
Combi**

à partir de

259 €/mois

sous conditions de reprise⁽¹⁾

4 ANS Garantie⁽²⁾
Entretien⁽³⁾



Location longue durée sur 48 mois. 1^{er} loyer 1 725 € et 47 loyers de 259 €. Offre valable du 01/06/2013 au 31/08/2013.

IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN DE BIEN DANS UNE ŠKODA.

(1) Exemple pour une Nouvelle Octavia Combi Active 1.2 TSI 85 en location longue durée sur 48 mois et pour 40 000 km maximum, hors assurances facultatives. Aide à la reprise de 1 500 € TTC (conditions générales ArgusTM) déduites du tarif au 27/05/2013. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs présentant ce financement, sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank GmbH - SARL de droit allemand - Capital 318 279 200 € - Succursale France : Paris Nord 2 - 22 avenue des Nations 93420 Villepinte - RCS Bobigny 451 618 904 - ORIAS - 08 040 267 (www.orias.fr). **Modèle présenté** : Nouvelle Octavia Combi Elégance 1.4 TSI 140 BVM avec options jantes 18" Alaris, park assist, lane assist, pack visibilité. Aide à la reprise de 1 500 € TTC (conditions générales ArgusTM) déduites du tarif au 27/05/2013 : 1^{er} loyer 1 725 € et 47 loyers de 455 €. (2) **Garantie additionnelle de deux ans obligatoire** souscrite auprès d'Opteven Assurances, Société d'assurance et d'assistance au capital de 5 335 715 € - Siège social : 109, boulevard de Stalingrad, 69100 Villeurbanne. RCS Lyon n° 379 954 886 régie par le Code des assurances et soumises au contrôle de l'ACP (Autorité de Contrôle Prudentiel). (3) **Forfait Service Entretien obligatoire** souscrit auprès d'Opteven Services, SA au capital de 365 878 € - RCS Lyon B 333 375 426 siège social : 109, boulevard de Stalingrad - 69100 Villeurbanne. Simply Clever : Simplement Évident. Volkswagen Group France - Division Škoda - 02600 Villers-Cotterêts - RCS Soissons B 602 025 538.

Škoda recommande **Castrol EDGE Professional**. skoda.fr/octaviacombi

Consommation mixte de l'Octavia Combi 1.2 TSI 85 ch (l/100 km) : 5,3. Émissions de CO₂ (g/km) : 122.
Consommations mixtes de la gamme Octavia Combi (l/100 km) : 3,8 à 6,1. Émissions de CO₂ (g/km) : 99 à 141.

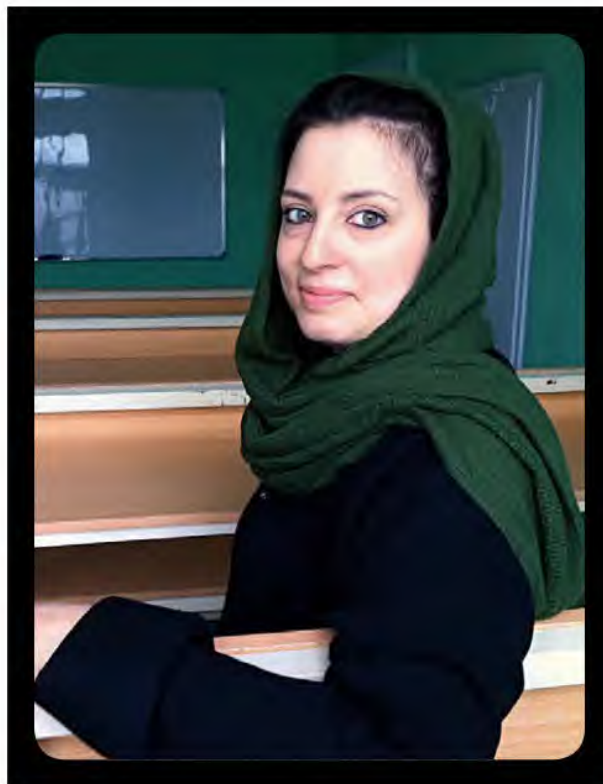
SELENE BIFFI

Une bonne fée au chevet de la culture afghane

Qu'est ce qui peut pousser une Italienne fraîchement diplômée de Harvard et de l'Institut européen d'administration des affaires (Insead) à plonger dans le quotidien d'un pays en guerre, à 5 000 kilomètres de sa paisible Lombardie natale ? Pour Selene Biffi, c'est un projet insolite : celui d'ouvrir une école de conteurs à Kaboul, la capitale afghane. La jeune femme n'en est pas à son coup d'essai humanitaire. A 22 ans à peine, elle lançait, en 2004, avec seulement 150 euros, Youth Action for Change, une plate-forme en ligne pour soutenir des projets de développement impliquant des jeunes de 130 pays. Et, depuis 2010, son association Plain Ink distribue des BD éducatives dans les bidonvilles indiens. Son modèle : ses parents, très investis dans l'action humanitaire en Inde. « Voir de simples commerçants comme eux se serrer la ceinture pour aider ceux qui n'ont rien m'a appris une chose : chacun a le devoir d'agir pour changer ce qui ne fonctionne pas », raconte-t-elle.

L'Académie Qessa, que Selene vient de créer en Afghanistan avec les 40 000 euros du prix Rolex qu'elle a reçu cette année, va revivifier une tradition orale vitale mise à mal par trente-cinq ans de guerre. « Dans une société où le taux d'analphabétisme est de 75 %, les conteurs ont un rôle essentiel, explique Karim Pakzad, spécialiste de l'Afghanistan à l'Institut de relations internationales et stratégiques. Ils évoquent l'histoire du pays sur la place publique en récitant, entre autres, des passages du poème "Shâh-nâmeh". » Cette grande épopée de 120 000 vers, écrite autour de l'an mille, retrace l'histoire du monde jusqu'à l'arrivée de l'islam, sur fond de rois légendaires, de batailles, de philosophie et de morale.

Selene Biffi a compris qu'en plus de leur rôle culturel, les conteurs pourraient faire évoluer les mentalités. Qu'ils seraient les mieux placés pour



délivrer facilement aux paysans messages et conseils sur l'accès à l'eau potable, l'hygiène des nourrissons, la santé, la préparation aux catastrophes naturelles... Treize jeunes Afghans sont donc en train d'être formés à l'art du conte, mais également aux questions de développement et à l'anglais. Et dès le mois d'août, ils travailleront pour des ONG auprès des populations locales.

Mais avec le départ de l'essentiel des troupes de l'Otan l'année prochaine, les conditions de sécurité à Kaboul pourraient se dégrader. « J'espère que le personnel de l'école saura faire face », confie Selene. Pour l'heure, elle a refusé un poste au parlement italien et reste elle-même sur le terrain. Choix courageux. En 2009, elle a été témoin d'une attaque meurtrière des talibans contre des employés des Nations unies avec qui elle travaillait. « Cette expérience très douloureuse a renforcé ma conviction qu'il fallait m'impliquer davantage pour donner aux jeunes une chance de se forger un autre destin », dit-elle. Un engagement conforme à la philosophie de son académie : utiliser les contes populaires comme autant de graines qu'il faut faire germer, pour provoquer le changement. ■

Cette jeune Lombarde, riche d'une longue expérience dans le secteur humanitaire, a fondé une école de jeunes conteurs à Kaboul. Leur objectif : utiliser la tradition orale pour porter des messages dans le monde rural.



Faustine Prévot

AU-DELÀ DES CONVENTIONS



NOUVELLE MAZDA6

ÉQUIPÉE DES TECHNOLOGIES SKYACTIV



2.2L D 150 CH 4.2 L/100 KM 108 G CO₂ /KM
DÉJÀ EN CONFORMITÉ AVEC LA FUTURE NORME EURO 6

Mazda6 Berline 2.2L SKYACTIV-D 150 ch, boîte manuelle, consommation mixte de 4.2L/100km, émissions de CO₂ de 108 g/km.
(1) Au 1^{er} terme échu, Mazda Automobiles France, 34 rue de la Croix de Fer - 78100 Saint Germain-en-Laye, SAS au capital de 304 898 € - RCS Versailles 434 455 960.

3 ANS
GARANTIE

Suivez Mazda France





Le haggis



Le farci poétique des Écossais

Salut à toi, mon brave, mon cher, grand chef du clan de la bonne chère ! Au-dessus d'eux ta place est claire, boyau, tripe, estomac : tu mérites bien une belle prière aussi longue que mon bras.» En écrivant «Address to a Haggis» en 1786, le barde Robert Burns n'imaginait sans doute pas la postérité de son «hymne au haggis», une ode que tout Écossais qui se respecte sait déclamer par cœur. Qu'un poète chante les louanges d'une panse de brebis farcie pourrait prêter à sourire. Surtout quand on examine de près la recette, peu ragoutante : à la fressure (poumons, foie, cœur) de mouton hachée, on ajoute des oignons, de la farine d'avoine complète, de la graisse de rognons et des épices. Enfermé dans un boyau, ce hachis mijote plusieurs heures. L'accompagnement de ce mets qui a tout d'un ballon de baudruche prêt à éclater est plus classique : une purée de pommes de terre ou un écrasé de légumes oubliés, panais, rutabagas et navets bouillies d'or.

Mais d'où vient cet étrange frichti ? De l'origine du haggis, on sait peu de chose, si ce n'est que sa forme le rendait facile à transporter, notamment par les éleveurs de trou-

peaux des Highlands. Il fallut attendre la mort de Robert Burns, en 1796, pour que la panse de brebis farcie soit sacrée plat national. Chaque 25 janvier, date anniversaire de la naissance du poète, les Écossais sacrifient à un rituel alternant chants traditionnels, lecture de poèmes et dégustation. Le whisky est bien sûr de mise. Chaque homme lève son verre à la santé du défunt héros et des femmes de l'assemblée avant de se lancer dans la récitation de vers inspirés. Le haggis savouré lors de cette «Burns Night» est aux Écossais ce que la dinde de Thanksgiving est aux Américains : la vedette de la table. C'est pourquoi les trente millions de descendants d'immigrés écossais qui vivent aux États-Unis digèrent assez mal l'interdiction d'importer leur spécialité. Boyaux et fressure n'ont pas bonne réputation outre-Atlantique, le foie de mouton y est d'ailleurs banni depuis 1971. Les irréductibles de la tradition concoctent alors un ersatz à base de bœuf ou même, sacrilège, un haggis végétarien. Et, frustrés, se déchaînent sur les réseaux sociaux. Le 24 janvier dernier, on a ainsi pu lire sur Twitter : «La Burns Night approche et il est utile de rappeler qu'alors qu'il est légal d'acheter un fusil d'assaut aux États-Unis, il est toujours illégal d'importer ou de vendre du haggis.» Ces militants essaient régulièrement de convaincre les autorités américaines d'assouplir leur jugement en allant goûter sur place leur cher haggis. On serait tenté de dire avec eux : honni soit qui mal y panse ! ■

Carole Saturno

UNE BÊTE DE CONCOURS

D'une blague potache est née le clou des Highland Games, ces épreuves qui se déroulent de mai à septembre en Écosse. Le lancer de haggis s'ajoute ainsi aux jeux de force censés prouver la bravoure des guerriers des clans, tir à la corde, jet de tronc d'arbre ou de pierre...

LE CALIBRAGE Le «sporting haggis» doit avoisiner les 500 g pour 18 cm de diamètre et 22 de long. Le jury s'assure au préalable que la «poche» est exempte d'agent affermissant.

LE GESTE Debout sur un fût, le lanceur se replie sur lui-même, et grâce à une rotation, donne le maximum de puissance à son mouvement. Le haggis doit retomber intact sur le sol. S'il éclate, le candidat est éliminé.

LE RECORD Alan Pettigrew est l'homme à battre depuis 1984 et son lancer à plus de 55 m. En catapultant sa panse à 70 m en juin 2011, Lorne Coltart a failli lui ravir ce titre, mais il a été disqualifié, son haggis ayant été jugé trop léger de quelques grammes.

CE QUE VOUS ATTENDIEZ :



CE QUE VOUS N'ATTENDIEZ PAS :

*Voir conditions des offres sur mercure.com

LES PRÊT-À-PARTIR MERCURE.

Jusqu'à **-40%** sur nos offres partout en France*.

RÉSERVEZ AU MEILLEUR PRIX SUR **MERCURE.COM**

LE CLUB **ACCOR**
HOTELS

REJOIGNEZ NOTRE PROGRAMME DE FIDÉLITÉ
MONDIAL SUR ACCORHOTELS.COM

REDÉCOUVREZ
MERCURE

Mercure

PLUS DE 700 HÔTELS
DANS LE MONDE.



Philippe Prillaud

Le photographe Lionel Roux, petit-fils de berger, a saisi dans ses instantanés les temps forts du parcours équestre TranHumance, organisé à l'occasion de Marseille 2013.

PHOTOGRAPHIE

EXPÉRIENCE NOMADE

Abolir les frontières et nomadiser. Du 17 mai au 9 juin 2013, des éleveurs à cheval italiens et français ont sillonné 600 kilomètres et traversé trente-cinq communes pour vivre au rythme des troupeaux. Un hommage magistral à la tradition de la transhumance, orchestré par le théâtre du Centaure pour Marseille 2013. Les «butteri» de Maremma sont remontés de Cuges-les-Pins à l'étang des Aulnes où les attendaient des cavaliers provençaux, descendus de Châteaurenard, pour parcourir ensemble les dernières étapes jusqu'à Marseille. De cette expérience éphémère, le photographe Lionel Roux a capturé les instants les plus forts, rassemblés dans l'ouvrage «TransHumance» : Camille, l'une des directrices de la troupe, au milieu des montagnes de sel de Salin-de-Giraud, ou une dizaine de chevaux blancs au galop dans un quartier nord de la cité phocéenne. Ce petit-fils de berger a aussi réalisé

de merveilleuses vues aériennes des «Animal-glyphes», des chorégraphies de troupeaux en pleine nature. Pour ceux qui n'auront pas pu participer à ce convoi ou l'admirer, reste, outre le livre, la soirée du 13 juillet aux Saintes-Maries-de-la-Mer, avec le vernissage de l'exposition de Lionel Roux et une performance du théâtre du Centaure. A l'Observatoire du Bout du Monde, fief de la compagnie, une installation multimédia permettra de voir le film de cette odysée humaine et animale. ■

Faustine Prévot

«TransHumance», de Lionel Roux, éd. Actes Sud, 35 €. Soirée exceptionnelle avec la troupe du théâtre du Centaure, le 13 juillet, aux arènes des Saintes-Maries-de-la-Mer (13). Installation multimédia, à l'Observatoire du Bout du Monde, à Marseille (13), jusqu'au 27 juillet. Contact : theatreducentaure.com



EXPOSITION

Visions inuites

C'est la première exposition consacrée à un artiste inuit en France. Le Centre culturel canadien rend hommage à Kenojuak Ashevak, nomade de l'île de Baffin devenue une célébrité nationale. La jeune femme est repérée, à la fin des années 1950, pour ses décorations en peaux de phoque, puis intégrée à la coopérative artistique de Cape Dorset.

Parmi les quarante estampes présentées, peu de références directes aux légendes inuites. Mais Kenojuak s'inspirait de sa culture pour imaginer des êtres chimériques, mi-hommes, mi-animaux. Et traduire la gaieté de son peuple. Comme dans «Le Rassemblement des chanteurs de gorge» : des femmes s'affrontent dans une joute vocale où la perdante est la première... à rire.

Dorset Fine Arts



«Fantastique Kenojuak Ashevak», au Centre culturel canadien de Paris, jusqu'au 6 septembre. Contact : canada-culture.org

CINÉMA

Jalousie à l'italienne



En vacances en Italie, le fils d'un milliardaire (Maurice Ronet) est vampirisé puis assassiné par l'un de ses «amis», Tom Ripley (Alain Delon). Tournée entre Rome et l'île d'Ischia, c'est l'histoire d'une douce vita brisée par la jalousie. Adapté du thriller de Patricia Highsmith, ce chef-d'œuvre de René Clément ressort dans une version restaurée, aux couleurs éclatantes.

«Plein soleil», de René Clément, en DVD le 2 juillet, en salle le 10 juillet.

DOCUMENT

Multiple Jérusalem



Chacun a sa vérité sur la Ville sainte. Justine Augier, qui y a passé cinq ans, confronte les témoignages de cinq de ses habitants, Israéliens et Palestiniens de tous âges. En les mettant en regard avec des citations d'écrivains et sa propre réflexion sur la nécessité de choisir un camp, elle brosse un portrait de Jérusalem sensible et aigu.

«Jérusalem», de Justine Augier, éd. Actes Sud, 18 €.

SCÈNE

Cirque chinois

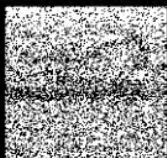
Guy Delahaye



Jonglerie, acrobatie, danse... Onze artistes

chinois, dirigés par le Français Yoann Bourgeois, retracent des fragments de leur parcours, de la Révolution culturelle de 1966 au boom économique d'aujourd'hui. Des tableaux poétiques dédiés au temps qui passe sur l'air des «Quatre Saisons» de Vivaldi.

«Wu-Wei», de Yoann Bourgeois, du 2 au 13 juillet à la Villette, à Paris, puis en tournée. Contact : cieyoannbourgeois.fr/fr/accueil/



1973

40 ANS DE LEGENDE ENTRE TERRE ET MER

L'Heritage Chrono Blue s'imprègne de l'azur et des couleurs estivales de la Méditerranée. Tudor sillonne le temps avec cette réécriture à la fois technique, chic et glamour, de son légendaire chronographe référence 7169. Une icône d'aujourd'hui, lancée en 1973 pour mesurer les instants magiques qui, sur terre et en mer, auront bâti sa légende.

TUDOR HERITAGE CHRONO BLUE

Mouvement mécanique à remontage automatique, étanche à 150 m, boîtier en acier 42 mm.
Visitez tudorwatch.com et découvrez-en plus.

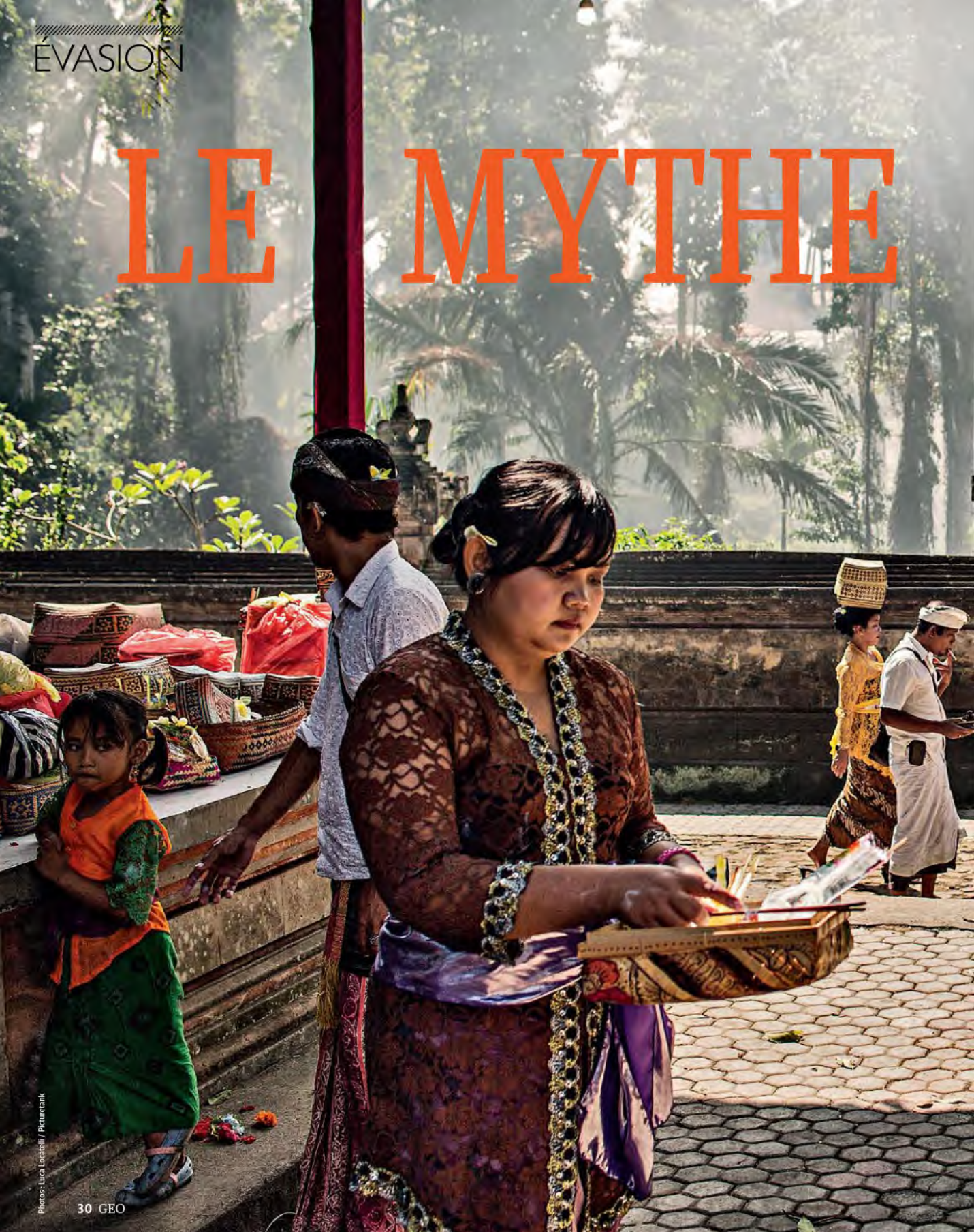


TUDOR
WATCH YOUR STYLE*

* Soignez votre style.

ÉVASION

LE MYTHE



BALI

C'est une petite île, perdue dans le plus grand archipel du monde : l'Indonésie. Pourtant, le seul nom de cette «terre élue des dieux» suffit à évoquer les délices d'un paradis retrouvé.

DOSSIER DIRIGÉ PAR NADÈGE MONSCHAU - PHOTOS DE LUCA LOCATELLI



Le Pura Samuan Tiga ou «temple de la rencontre des trois», à Bedulu. C'est dans ce sanctuaire du XI^e siècle qu'auraient été posés les fondements de la religion balinaise, où la sainte trinité hindouiste – Brahma, Vishnou et Shiva – côtoie d'autres croyances, shivaïsme, bouddhisme, animisme...



A high-angle photograph of terraced rice fields in Bali, Indonesia. The terraces are carved into a steep hillside, creating a series of green, stepped platforms. The rice plants are in various stages of growth, with some appearing as bright green seedlings and others as more mature, darker green stalks. A small figure of a person in a red shirt is visible on one of the lower terraces, providing a sense of scale. In the foreground, the thatched roof of a traditional Balinese house is visible, and several palm trees are scattered throughout the landscape. The overall scene is lush and vibrant, showcasing traditional agricultural practices.

Les voluptueuses rizières en terrasses sont une ode à Dewi Sri, la déesse de la fertilité

Ces cultures qui «dégringolent» en cascade des cotéaux et des flancs des volcans, comme ici à Ceking Tegallalang, sont la marque de fabrique de Bali. Labour, semallés, moisson... à chaque étape, les paysans s'acquittent de dons et de prières, pour s'attirer les faveurs de la divinité tutélaire.

Depuis quarante ans, les rivages de la pointe sud aimantent les surfeurs du monde entier

Dans la décennie 1970, ils n'étaient chaque année que 25 000 routards, hippies et accros aux rouleaux à faire escale sur l'île indonésienne. Leur spot d'alors, le littoral méridional, constamment lessivé par des vagues dantesques, reste aujourd'hui le plus prisé des étrangers. Ici, Echo Beach, près de Canggu.





Pour les habitants, rien n'est plus vénéré que l'eau, seule capable de tout purifier

Il faut faire un vœu en se lavant trois fois la tête sous les jets. Chaque jour, des centaines de pèlerins se pressent à Tirta Empul, dans le Centre-Est. Découverte en l'an 926, cette source est l'une des plus saintes d'un territoire régi par l'«Agama Tirta», la religion de l'eau.







Dédié aux esprits de la mer, le Pura Luhur Uluwatu, temple de corail gris, toise l'océan Indien depuis des falaises de soixante-dix mètres de haut. Au XVI^e siècle, le prêtre Danghyang Nirartha aurait atteint ici le «moksha» (illumination).



Une pépite parmi 13 466 îlots

L'extrême sud de Bali, surnommé le «triangle d'or», accueille 80 % des touristes. Pourtant, la plus occidentale des petites îles de la Sonde recèle des merveilles sur toute son étendue. Retrouvez la sélection d'escapades nature de nos reporters sur le site geo.fr.

Les colons hollandais ont transformé cette terre en «musée vivant»

Ce soir, les dieux rentrent chez eux. On les entend venir de loin. C'est une rumeur ancienne faite de ressac, de froissements de sarongs, de fracas de gongs et d'un chœur de voix envoûtantes qui se superpose au brouhaha urbain. Elle monte de la mer, frôle l'aile d'un avion qui décolle dans le ciel agité par la mousson, franchit le pont qui relie désormais «l'île aux tortues» (Pulau Serangan) à la côte méridionale de Bali, puis s'engouffre dans la rue principale du quartier de Kepaon, à Denpasar, la capitale administrative. A la lumière des boutiques de téléphones cellulaires, des supérettes et des marchands de brochettes, on découvre alors une foule à la fois grave et rieuse, qui escorte au pas de course un chariot royal tiré par deux buffles d'eau.

Aux côtés du cocher trône la statue d'un dragon vert. C'est le dieu Ratu Agung, fils de la divinité suprême séjournant sur l'île aux tortues et père d'une multitude d'entités invisibles qui peuplent les villages côtiers. Après un conclave de deux jours et deux

nuits dans le temple mère, les dieux regagnent leurs autels respectifs. La plupart sont en réalité des ancêtres déifiés de la famille royale de Denpasar, dont les membres préférèrent se suicider massivement en 1906 plutôt que de se rendre à l'armée coloniale hollandaise. Seul un garçon de 5 ans survécut à ce bain de sang connu sous le nom de «puputan». Ce sont les descendants de cet enfant miraculé qui accueillent ce soir la procession dans la cour centrale du temple de Kepaon.

En transe, femmes et hommes se saisissent d'un kriss

Il y a là aussi les masques protecteurs de Barong à la tête de lion, qui exorcise les puissances infernales incarnées par Rangda à la langue pendante. Le feu et l'eau purificatrice circulent entre les mains des prêtres et des prêtresses. A la moiteur de la nuit se mêlent des senteurs enivrantes de santal et de fleurs de frangipaniers. Les gongs, les tambours et les cymbales s'enflèvent. La transe commence. Femmes et hommes possédés par les divinités se saisissent d'un kriss dont ils pointent la lame redoutable contre

leur poitrine. Le temple («pura») devient la scène d'un théâtre cosmogonique d'un autre âge.

Chose étonnante, ce rituel, qui n'est célébré que tous les 210 jours, n'attire aucun étranger. Le «retour des dieux» se joue pourtant dans le «triangle d'or», c'est-à-dire dans la pointe sud de Bali, qui représente à peine 10 % de la superficie de l'île mais concentre plus de 80 % des touristes. Les hameaux du littoral où ce cortège de divinités s'apprête à rentrer sont des stations balnéaires prisées, Nusa Dua, Kuta, Jimbaran et Sanur. En cette nuit de tous les sortilèges, où sont donc terrés les dizaines de milliers de vacanciers australiens, asiatiques et européens ? Dans une villa avec vue imprenable sur des rizières ? Dans un bar techno de Seminyak ? Dans un spa avec massages ayurvédiques, thaïs ou tantriques ?

Le seul étranger présent dans le temple de Kepaon ce soir-là est un Australien de 60 ans, tellement assimilé qu'il porte un nom balinaise : Made Wijaya. Il est ici chez lui, dans sa famille, des brahmanes qui l'ont adopté il y a quarante ans. A cette époque, Bali était déjà le paradis des surfeurs et des hippies, ●●●

... mais n'accueillait encore que 25 000 touristes par an. Passionné d'architecture et «groupie des rituels», Made Wijaya trouva aussitôt son bonheur sur cette île où chaque geste est dévotion. «Les temples balinaï, avec leur enfilade de portes, cours, pavillons et jardins enclos m'ont enseigné cette alliance archaïque de la religion, de la nature et de l'art», raconte-t-il. En 1979, la chaîne hôtelière Oberoi racheta l'un des plus vieux palais de Bali, le Kayu Aya, à Seminyak, et confia à l'excentrique Australien l'invention de ses espaces verts. Fort de son succès, Made Wijaya ne s'est pas arrêté là : il a dessiné depuis plus de 1 000 parcs, dont ceux du Taj de Bombay, de la maison de David Bowie aux Antilles et du Jumeirah Bali, en chantier dans la baie de Jimbaran. Propageant, sous les tropiques du monde entier, sa vision très personnelle de l'éden balinaï : une jungle extravagante mais apprivoisée, plantée de ruines baroques et de fleurs fugaces, qui rejouent à chaque instant la naissance et l'agonie jouissives du monde.

Ce «pur joyau» fut longtemps préservé de tout

Made Wijaya est ainsi entré, vivant, dans le panthéon des fabricants du «mythe Bali», aux côtés notamment de Walter Spies. Ce peintre de l'avant-garde berlinoise s'installa ici dans les années 1930 et grava dans l'imaginaire occidental la nostalgie d'un paradis primordial où l'homme ne s'appartient pas : il n'est qu'une silhouette noyée dans les brumes chaudes des rizières, où danseur possédé par des puissances invisibles. Hôte du roi d'Ubud, au centre de Bali, Walter Spies attira autour de lui une cour d'artistes étrangers qui succombèrent à leur tour aux délices bucoliques de cette île enchantée : le peintre hollandais Rudolf Bonnet, le touche-à-tout mexicain Miguel Covarrubias, la romancière autrichienne Vicki Baum, auteur du best-seller «Sang et volupté à Bali» (1937), ou encore l'anthropologue américaine Margaret Mead, qui décrivait les Bali-

nais comme «des gens distingués, nobles, aux émotions sans excès, privilégiant l'harmonie».

Mais ce mythe d'un Orient idyllique avait déjà été esquissé auparavant. En 1915, les autorités coloniales néerlandaises avaient donné l'ordre de ne surtout rien toucher à ce «pur joyau» : pas de cultures de canne à sucre ou de café qui dénatureraient le paysage. Pas d'évangélisation qui corromprait les rituels magiques des indigènes. Pas d'ingérence bureaucratique brutale qui déstabiliserait cette constellation de républiques-villages, modèle d'une démocratie archaïque... Était-ce là le désir qui se racheter une bonne conscience quelques années après les suicides collectifs de l'aristocratie balinaise, qui avaient provoqué une certaine émotion aux Pays-Bas ? Ou bien cette volonté affichée de transformer Bali en «musée vivant» (sic) était-elle surtout censée empêcher la pénétration des idées indépendantistes qui commençaient à agiter Java et d'autres régions des Indes néerlandaises ? Quoi qu'il en soit, mythe, rêve ou propagande, l'image de Bali l'«île des dieux» et «des femmes aux seins nus» se propagea en Occident, et les premiers touristes débarquèrent dès 1923 sur la côte nord, à Singaraja.

Liaisons maritimes, brochures, films, peintures... Commença alors, sous la houlette hollandaise, une formidable entreprise de marketing. Elle fut reprise après l'indépendance de l'Indonésie (en 1945) par le pouvoir central à Jakarta, qui vendit Bali comme «l'île de paix». Avec le recul, l'anthropologue balinaï Degung Santikarma dénonce ce mythe tenace que l'histoire dément à plusieurs reprises. Ne serait-ce qu'avec les 150 000 esclaves vendus par leurs propres souverains aux forces coloniales entre 1650 et 1830. Ou encore les massacres anticomunistes des années 1965-1966, au cours desquels 100 000 liens s'entre-tuèrent. «Le régime totalitaire de Suharto [1966-1998] a ensuite utilisé la grande cause du tourisme comme outil de contrôle social, pour étouffer non ...

CETTE CURIEUSE

A BALI, PÊCHEURS, SAUNIER ET CULTIVATEURS



Le jour se lève au large du village d'Amed, dévoilant une scène époustouflante : d'un côté, le volcan Agung émerge de la brume à la pointe est

de Bali ; de l'autre, le cône du Rinjani, sur l'île voisine de Lombok, rougit au soleil naissant. Sur les eaux du détroit qui sépare les deux terres, des dizaines de «jukungs» hissent leur voile triangulaire. Comme tous ces catamarans, celui de Nengah Sudana est orné à la proue d'une tête de poisson aux yeux globuleux et aux mâchoires effilées. Le pêcheur balinaï de 27 ans laisse traîner une ligne armée d'une centaine d'hameçons. Il remonte des maquereaux, des «snappers» (vivaneaux) ou des «mahimahi» (dorades tropicales), destinés au marché de Denpasar. «Nous capturons aussi au filet des thons, des marlins, des barracudas, énumère-t-il. Ils sont exportés, congelés, vers l'Asie ou l'Australie.» Une année de pêche rapporte à Nengah 800 euros, juste de quoi nourrir sa famille. Aussi les 400 pêcheurs d'Amed se rendent-ils tous les six mois au temple pour honorer Dewa Baruna, le dieu de l'océan. «Si nous lui faisons des offrandes, il nous accordera de bonnes prises, affirme Nengah. Sinon, il se mettra en colère.» Les marins redoutent les violents coups de vent et les courants contraires qui agitent le détroit de Lombok. Et si les naufrages y sont rares, ils sont souvent fatals : les pêcheurs, comme la plupart des Balinaï, ne savent pas nager...



Pour ces liens, la mer est à la fois effrayante et sacrée : ils lui confient les cendres des défunts pour qu'elle les purifie et que leurs âmes rejoignent celles des ancêtres, en haut des volcans. «La mer lave tout, affirme Suta, le prêtre de Tejakula, sur la côte nord de Bali. Dans notre religion, le mot «kaja» désigne la direction des montagnes, où naissent les eaux pures qui irriguent les rizières. «Kelod» indique la direction de l'océan, réceptacle des eaux usées. Les espaces de vie de nos maisons se trouvent du côté

ÎLE OÙ L'ON A PEUR DE L'OcéAN

D'ALGUES FORMENT UNE PETITE COMMUNAUTÉ À PART DANS CE PEUPLE DE PAYSANS, QUE LE LARGE NE FAIT PAS RÊVER.



Les Balinais déposent les cendres des défunts dans la mer, pour libérer leur âme. Après des funérailles, ces enfants submergent les ultimes offrandes.

kaja, tandis que les lieux impurs – cuisine, poubelles, enclos des cochons – sont orientés du côté kelod.» De même, les autels domestiques dédiés aux dieux et aux aïeux font face aux montagnes, alors que celui de Batara Kala, le maître des démons, est tourné vers le large. «Mais l'océan n'est pas le siège exclusif des mauvais génies, ni les volcans celui des entités bénéfiques, souligne le prêtre. Pureté et souillure, déités et démons sont inséparables. En leur faisant des offrandes, nous maintenons l'équilibre du monde.»

Les Balinais qui vivent de la mer forment une communauté singulière. «Les villageois des montagnes et des rizières ont peur de l'océan, car cet élément ne s'inscrit pas dans leur environnement, explique Diane Butler, une Américaine amie de Suta et auteur d'une thèse sur le sujet. Ils vénèrent plutôt les dieux de la pluie ou du riz, et les gens des côtes, ceux du vent ou du sel.» Ainsi la trentaine de familles qui récoltent la fleur de sel de Bali, sur la plage d'Amed. Au prix d'un labeur éreintant. Les mains et les pieds nus craquelés de Wayan Suara en témoignent. «Dès six heures du matin, je puise l'eau de mer dans des baquets de cinquante litres, puis je la répands sur des bassins

de sable, détaille le quadragénaire. Une fois sec, ce mélange est filtré.» Le liquide qui en sort, limpide, est mis à évaporer dans des troncs de cocotiers évidés, jusqu'à ce qu'il ne reste que des cristaux. Les sauniers d'Amed et ceux de Kusamba, sur le littoral sud-est, produisent plus de 1 000 tonnes par an de ces «diamants de la mer», réputés pour leur pureté et leur blancheur. L'essentiel est exporté, le reste alimente les restaurants de Bali et aussi – dissous dans des bains moussants – les nombreux spas de l'île. Wayan Suara gagne sept euros par sac de vingt-cinq kilos : le coût d'un flacon de 150 grammes acheté sur Internet ! «Je prie le dieu du sel pour qu'il perpétue notre savoir-faire millénaire, confie-t-il. Mais les jeunes préfèrent travailler pour les touristes...»

Ce souci est partagé par les cultivateurs d'algues, mais eux n'honorent aucune divinité particulière. Les Javanais ont introduit cette activité dans les années 1980 sur la côte sud de Bali, puis sur les îles de Lombok et de Ceningan, qui lui sont rattachées. Près de 80 % de leurs 7 000 habitants exploitent ces végétaux. Dans le chenal qui sépare les

deux îles, 2 000 jardins aquatiques composent, à marée basse, un damier où le vert des algues «cottonii» alterne avec le brun-rouge de la variété «spinosum». Patageant dans une eau à 30 °C, Komang Mulliana montre les piquets qui délimitent sa parcelle. Des rangées de cordes y sont fixées, sur lesquelles le fermier de la mer attache des boutures. «Au bout d'un mois, leur taille a triplé, et je les récolte alors avec ma barque», raconte-t-il. Les villageois transportent les algues fraîches dans des paniers suspendus à des palanches (quatre-vingts kilos sur une épaule !), jusqu'à des aires où elles sont mises à sécher au soleil. Elles sont ensuite acheminées vers Surabaya, le grand port de Java. Là, elles sont réduites en poudre, avant d'être expédiées en Chine et au Japon, en Europe et aux États-Unis. «Mon champ de 2 000 mètres carrés produit 500 kilos d'algues par mois, qui me rapportent quatre-vingts euros», décompte Komang.

Une misère, en regard des services rendus par le carraghénane extrait des algues séchées : ce gélifiant est employé massivement par les industries cosmétique, alimentaire (dans les crèmes, glaces et confitures) et pharmaceutique (gélules, pâtes dentifrices, moulages dentaires...). Hélas, les cultivateurs de l'archipel sont totalement dépendants des cours internationaux du carraghénane, qui ont baissé ces dernières années.

La température de l'eau a augmenté de 2 à 3 °C en raison du changement climatique. «Cela provoque une maladie qui blanchit les algues et les rend cassantes», déplore Komang. Résultat : la production des deux îles est passée de 500 tonnes en 2007 à 200 aujourd'hui. L'équilibre du monde serait-il en train de se rompre ? Les moissonneurs de la mer ne sont pas loin de le croire. Aussi déposent-ils chaque matin des offrandes sur les autels qui bordent leurs cultures. Et, à défaut d'une déesse des algues, ils invoquent Dewa Baruna, le maître de l'océan. ■

Jean-Yves Durand





Depuis un millénaire, un système d'irrigation unique façonne le paysage

Ces adolescentes s'amuse dans les réservoirs qui alimentent les rizières de Jatiluwih. Dans l'île, 1 200 coopératives villageoises, les «subak», gèrent un réseau de barrages et canaux, qui permet de répartir équitablement l'eau entre les parcelles et de réaliser trois récoltes de riz par an.

Celui qui se dérobe à ses devoirs, prières ou travaux

●●● seulement les conflits, mais aussi tout mouvement de contestation», explique Degung Santikarma. Encore aujourd'hui, les mots «violences» ou «émeutes» sont rarement employés par les journaux locaux lorsque des rixes éclatent entre deux villages ou deux communautés. On parle alors «d'affaire coutumière». Et la plupart des Balinais se plient volontiers à cette censure pour sauvegarder la manne touristique.

Or voilà que, après avoir fonctionné à merveille aux yeux de l'Occident pendant un siècle, le «mythe Bali» est aujourd'hui mis à mal. Notamment par des magazines tels que «Time», qui titrait en 2011 : «Vacances en enfer, les malheurs actuels de Bali». Ou encore sur les réseaux sociaux, où des groupes d'expatriés expriment leur nostalgie d'un âge d'or. Bali serait un «paradis perdu», parce que trop d'hôtels, trop de pollution, trop d'embouteillages...

«L'activité préférée des Balinais, c'est d'être balinais»

L'île aurait vendu ses rizières et son authenticité. Les dieux l'auraient désertée. «Ce n'est pas le paradis qui est perdu, mais les étrangers qui sont perdus au paradis, répond à ces attaques le paysagiste Made Wijaya. C'est vrai qu'autrefois, mon village était bordé de huttes et d'autels, et qu'aujourd'hui, à la place, il y a des boutiques. Mais les cérémonies continuent de plus belle dans des temples toujours plus somptueux. Parce que l'activité préférée des Balinais, c'est d'être balinais. Le reste n'est qu'accessoire...» Etre balinais ? On dit communément que ce peuple est hindouiste. En réalité, ses divinités sont de multiples origines : indigènes, tels les ancêtres ou les génies habitant les lacs, les volcans ou l'océan ; universelles, tels le soleil, le feu ou l'eau ; ou encore importées, comme les dieux du panthéon hindou auxquels s'ajoutent Bouddha et des personnages légendaires de l'histoire javanaise ou

chinoise. «Nous sommes ouverts à toutes les influences, mais nous avons un filtre, précise toutefois le prêtre Ida Pedanda Gede Wayahan Bun. Quand l'hindouisme est arrivé d'Inde, nous avons laissé de côté les éléments qui n'étaient pas en accord avec notre culture et nos anciennes croyances.»

La religion des Balinais est en fait surtout une discipline quotidienne visant à obtenir les faveurs des dieux. L'île est un immense lieu de prière à ciel ouvert, et les femmes ont la charge de couvrir chaque jour d'offrandes des milliers d'autels : ceux des villages, dédiés aux aïeux ou à l'agriculture, ceux des maisons et des bureaux, ceux situés sur les routes, dans les virages ou aux carrefours et qui offrent une halte aux divinités en déplacement constant, et enfin ceux, les plus sacrés, des temples mères (comme Besakih, Uluwatu, Ulun Danu Batur...), dressés sur les volcans ou sur le littoral. A cette carte orientée non pas sud-nord, mais montagne-mer, que les insulaires portent en eux comme un GPS organique, se superpose une toile humaine : Bali est tissé d'un imbroglio de groupes, clans, corporations et castes, qui relient les habitants les uns aux autres par un contrat social aussi solidaire que contraignant. Celui qui se dérobe à ses devoirs, par exemple offrandes ou travaux collectifs, risque d'être exclu de la communauté et, le jour de sa mort, privé de crémation. On comprend alors que l'étranger n'a guère sa place dans ce jeu, sinon comme spectateur ébloui. Et c'est avec l'argent généré par cet éblouissement – à travers le tourisme – que les Balinais financent des cérémonies toujours plus nombreuses et fastueuses, pour le plus grand plaisir des dieux.

C'est donc non pas le mythe du paradis, mais celui de la croissance infinie, qui est aujourd'hui remis en question. Car si Bali est la plus célèbre des 13 466 îles du plus grand archipel du monde, elle est toute petite et ses ressources ●●●



collectifs, risque d'être exclu de la communauté

Plus qu'un jeu d'argent, les combats de coqs sont une institution qui permet d'afficher les rivalités, d'affirmer sa position sociale, de défendre son honneur. Depuis 2005, ils sont interdits en dehors des grandes fêtes religieuses. Mais cette tradition se perpétue, clandestinement.



ARCHITECTURE SACRÉE : LE COSMOS EN MODÈLE RÉDUIT

ON DIT QU'À BALI, IL Y A AUTANT DE TEMPLES QUE DE MAISONS. TOUS DIFFÉRENTS, ILS OBÉISSENT POURTANT AUX MÊMES RÈGLES, CENSÉES MAINTENIR L'HARMONIE ENTRE LES MONDES SPIRITUEL ET HUMAIN.

Parmi la vingtaine de milliers de «puras» (temples) disséminés sur «la terre élue des dieux», on aurait peine à en trouver deux similaires. Entre un petit autel familial destiné à honorer les ancêtres et le grand sanctuaire mère de Besakih, au pied du mont Agung, se déploie en effet un large éventail d'édifices religieux : temples de quartier qui s'animent au rythme des offrandes quotidiennes, temples royaux au cœur des palais, temples des volcans ou des eaux sacrées, temples dédiés aux semences ou à l'irrigation...

«Ils sont le reflet de la complexité et du caractère variable de la religion balinaise, qui s'est construite par strates successives et sans théorie d'ensemble, explique l'ethnologue Michel Picard, chercheur au CNRS. Chaque pura possède ses festivals, ses dieux locaux et ses particularités

architecturales qui le rendent unique.» Ce foisonnement ne veut pas dire qu'à Bali l'architecture sacrée n'obéit à aucune règle. Au contraire. L'organisation spatiale suit les principes de l'ordre cosmique propre à l'hindouisme balinaise : orientation vers la montagne, coexistence permanente des hommes et des dieux, disposition des autels dans les lieux «les plus purs»...

D'un temple à l'autre, on retrouve toujours, en franchissant un «candi bentar» (porche fendu), certains bâtiments qui finissent par devenir familiers : pavillons destinés aux cérémonies et aux spectacles de gamelan (l'orchestre), tours aux tambours («kulkul»), toits empilés des «merus»... Ces spécificités font que les temples balinaise ne ressemblent en rien à ceux de l'hindouisme indien. Et dégagent une aura inoubliable. ■

Clément Imbert





PADMASANA

LE SIÈGE DE L'ÊTRE SUPRÊME
Le «padmasana», trône du lotus, est un autel dédié à la divinité suprême. Ces édifices en pierre sont apparus au XVI^e siècle, avant que le réformisme religieux des années 1950, post-indépendance, ne les impose dans presque tous les temples. Ils sont décorés de symboles cosmogoniques, comme la tortue, qui porte l'univers sur sa carapace.

KORI AGUNG ET CANDI BENTAR

DES SEUILS ENTRE LES MONDES

Deux types de portes départagent les différents espaces du sanctuaire : les «candi bentar», sortes de porches fendus ornés de sculptures symétriques, séparent le temple de l'extérieur, et les deux premières cours intérieures entre elles ; les «kori agung», d'imposants portails, marquent l'entrée de la dernière cour, la plus sacrée.

BALE

DES PAVILLONS POUR LES RITES, LES SPECTACLES ET LA CUISINE

Dans l'enclos du temple, les multiples pavillons («bale») occupent chacun une fonction précise. Le «bale gong» accueille les instruments du gamelan, le «bale pepelik», les divinités au moment des festivals. D'autres encore sont destinés aux chants védiques, aux reliques ou aux cuisines.

MANDALA

UNE MÉTAPHORE DE L'UNIVERS

La division de l'univers en trois mondes (des démons, des hommes et des dieux), concept clé de l'hindouisme balinaise, se reflète dans la structure des temples, scindés en trois zones «mandala» : une première cour ou «jaba» (en bas du dessin), où les fidèles mangent et socialisent ; une deuxième ou «jaba tenga» (au milieu), dédiée aux activités rituelles ; une troisième ou «jero» (en haut), où sont situés les autels principaux.

KULKUL

L'APPEL DES TAMBOURS

Souvent placée juste à l'entrée de la première cour, la tour aux tambours («bale kulkul») joue un rôle majeur dans la vie du temple. Un ou plusieurs cylindres en bois fendus dans le sens de la longueur y sont suspendus. Selon le rythme choisi, ils peuvent servir à appeler la communauté à se rassembler pour une cérémonie, ou au contraire la prévenir d'un danger (incendie...).



MERU

LES DEMEURES DES DIEUX

Avec leurs toits multiples en fibre de palmier, ces tours de bois donnent aux sanctuaires de l'île leur physionomie caractéristique. Elles symbolisent le mont Meru, demeure des dieux et axe du monde selon la mythologie hindoue. Elles peuvent être dédiées à des divinités du panthéon balinaise, mais aussi à des ancêtres divinisés. Le nombre de toits varie selon l'importance du personnage en question, jusqu'à onze pour les plus vénérés. C'est le cas des merus construits en l'honneur de Gunung Agung et Gunung Batur, les deux volcans sacrés de Bali.



Offrandes, processions, banquets... les fidèles respectent un calendrier rituel très chargé

L'année, découpée en 210 jours selon le «Pawukon», est rythmée par des cérémonies aussi nombreuses que fastueuses : célébrations des ancêtres ou du cycle de la vie, rites d'initiation ou de conjuration des démons... Ici, les villageois d'Apian paradent masqués lors de «dewa yadnya».





Le son carillonnant et cadencé du gamelan résonne partout dans l'île : chaque village, chaque temple possède au moins un ensemble instrumental, composé de gongs, tambours et métallogones. Jouer dans un tel orchestre est un privilège réservé aux hommes.

●●● naturelles sont limitées. Elle ne s'étend que sur 5 632 kilomètres carrés (moins que la Corse), soit seulement 0,29 % du territoire indonésien. A ses quatre millions d'habitants s'ajoutent les trois millions de visiteurs étrangers annuels, mais aussi un nouvel afflux rarement cité : les six millions de touristes indonésiens issus de la classe moyenne, dont le pouvoir d'achat explose depuis quelques années.

D'un ton accusateur, Wayan Gendo Suardana, directeur de la branche balinaise de Walhi, la plus grande ONG environnementaliste indonésienne, évoque les statistiques officielles. «L'industrie du tourisme emploie 25 % de la population active et représente 50 % du produit intérieur brut de la province, mais exploite 65 % de l'eau, affirme-t-il. Chacune des 110 000 chambres d'hôtel en consomme trois mètres cubes par jour, trois fois plus qu'une famille de cinq personnes. Résultat, 260 de nos 400 rivières sont déjà asséchées...»

En décembre 2010, alerté par ces données catastrophiques, le gouverneur a publié un décret inter-

disant toute nouvelle construction hôtelière dans le sud de l'île. Mais cet arrêté ne fait pas le poids face aux investisseurs, qui corrompent les autorités afin d'obtenir des permis. Pour des associations comme Walhi, le combat est inégal.

Les corbeilles d'offrandes sont désormais importées de Java

Mais cette ONG est tout de même parvenue à suspendre le gigantesque chantier du Bali International Park, qui prévoyait d'édifier vingt-trois villas et des salles de conférences sur plus de 200 hectares, à Jimbaran. A présent, Walhi réclame un moratoire qui gèlerait tout nouveau projet sur l'ensemble de l'île pendant cinq ans. Le temps de permettre à des équipes de scientifiques de dresser un état des lieux des ressources naturelles et d'établir un plan de développement durable et équitable. «Nous avançons dans le noir parce que les chiffres sur les écosystèmes publiés par le gouvernement sont fondés sur des données floues, collectées auprès d'ONG qui n'ont pas pu conduire

d'enquêtes systématiques sur le terrain», regrette Wayan Gendo Suardana. Une certitude, cependant : Bali n'est plus recouvert de forêts que sur 20 % de son territoire, moins que les 30 % (au minimum) prescrits pour chaque province indonésienne par une ordonnance de 2010.

L'île n'a même plus assez de cocotiers pour tresser les corbeilles d'offrandes utilisées par dizaines chaque jour, dans chaque famille balinaise. On les importe désormais de Java dans des camions qui traversent le détroit à bord de ferries, au côté des routards et des artisans musulmans venant vendre leurs souvenirs «made in Bali».

Il y a 18 000 ans, ce bras de mer de seulement 2,5 kilomètres de large était à sec. Mais même à flot, les Javanais n'ont cessé de l'emprunter, dont de grands mystiques qui, dès le X^e siècle, ont fondé plusieurs grands temples et courants spirituels à Bali. Les brahmanes et la noblesse balinaise d'aujourd'hui se réclament toujours de l'aristocratie de Majapahit, grand royaume shivaïte-bouddhique dont les



Depuis dix ans, le mouvement identitaire «Ajeg Bali» prône un retour aux sources

membres avaient franchi le détroit pour se réfugier à Bali au XVI^e siècle, fuyant l'avancée de l'islam à Java.

Les derniers Javanais «mémoires» à avoir fait cette traversée furent, en 2002, une poignée de jeunes kamikazes musulmans. Instant effroyable de chaos. «Serait-on entré dans le «kaliyuga», le temps où l'univers doit périr pour être recréé ?» s'interrogèrent alors les Balinais. Les deux attentats de Kuta provoquèrent un mouvement populaire de repli identitaire, baptisé «Ajeg Bali» ou «Bali debout», dressé comme un rempart face aux 300 000 musulmans émigrés des autres îles indonésiennes.

On vit ainsi naître, après la désertion (temporaire) des touristes, des coopératives «indigènes» qui encourageaient les artisans désœuvrés à se reconverter en marchands ambulants de «bakso babi», une soupe de boulettes de porc desti-

née à concurrencer celle au poulet vendue par les Javanais. On vit aussi les «pecalang», ces milices de la loi coutumière vêtues de sarongs et armées de kriss, d'habitude responsables de la sécurité dans les temples, effectuer des rondes dans certains quartiers de Denpasar pour contrôler l'identité des travailleurs indonésiens non balinais.

D'autres insulaires, comme le «dalang» (marionnettiste) I Made Sidia, choisirent une approche thérapeutique plus noble : combattre la haine par la beauté. En novembre 2005, à Kuta Square, là même où quelques semaines plus tôt un attentat avait tué vingt personnes, l'artiste mit en scène une histoire très ancienne : «Siwa Tat-twa» (la doctrine de Shiva). «Tuez les hommes, égorgez les animaux, dévastez les villages, rasez les forêts, décapitez les montagnes !» hurlait le chef des géants derrière

un écran rouge mêlant images de synthèse et théâtre d'ombres à l'ancienne. Puis, sous le regard des spectateurs encore traumatisés, les trois dieux majeurs du panthéon hindou, Brahma, Vishnou et Shiva, descendaient sur terre pour combattre ces forces sanguinaires. Mais, surprise, ils ne portaient pas d'armes, sinon les plus beaux atours de la danse balinaise...

I Made Sidia excelle dans l'art de vulgariser les mythes et le sacré pour les offrir aux touristes. Tous les après-midi, dans le théâtre du Bali Safari, à Gianyar, près d'Ubud, il mobilise les danseurs, musiciens et marionnettistes de son village pour raconter l'une des légendes les plus célèbres de Bali : l'histoire d'amour tragique du roi balinais Sri Jayapangus et de Kang Ching Wie, fille d'un marchand chinois. Après des années de mariage sans enfant, le roi s'en alla seul sur la mer ●●●

Des écoles de peinture, de sculpture, de yoga... Ubud est la capitale des arts et de la culture. Ces fillettes s'exercent ainsi au legong, le ballet des nymphes célestes. Les danses traditionnelles (topeng, kebyar, kecak...) racontent des histoires mythiques.

●●● en quête de sa force intérieure. Ne voyant pas son époux rentrer, Kang Ching Wie partit à sa recherche et découvrit qu'il était tombé sous le charme de Dewi Danu, la déesse de l'eau qui habite la caldeira du volcan Batur. Après une guerre éclair, la jalousie fut anéantie et l'amour des époux restauré. Furieuse, Dewi Danu transforma le roi et la reine en statues de pierre. Le spectacle s'achève sur un final grandiose : de vrais éléphants traversent nonchalamment la scène, montés par des gamins rieurs : c'est «Baliwood» !

Pour assister à la version originale de ce mythe, dans un cadre grandeur nature, il faut monter au sommet du volcan Batur, et attendre que la dixième pleine lune du calendrier balinaise se lève au-dessus du Pura Ulun Danu Batur, le temple consacré à la toute-puissante divinité du lac de cratère.

Sous un pavillon, un prêtre psalmodie un chant mystique

Cette cuvette de 1 718 hectares est décrite par les prêtres balinaise comme un océan d'eaux douces, dont les sources, situées dans les neuf directions du vent, alimentent toutes les rivières du centre de l'île. Kadek Krishna Adidharma, un ingénieur de 34 ans, est venu ce soir-là, comme des milliers d'autres illois, participer à l'anniversaire de l'inauguration du temple qui projette son ombre divine dans le lac Batur. «La véritable religion de Bali est celle de l'eau, l'«Agama Tirta», commente-t-il. Même si l'hindouisme a eu de l'influence à Bali, chaque village possède ses propres rites et ses divinités locales. Et le seul mythe que les Balinaise partagent vraiment, c'est celui de l'eau et de son pouvoir purificateur.» Le flot de pèlerins s'écoule dans la première cour en une rivière de couleurs : offrandes de fruits et de fleurs, bouquets de parasols, miroirs amulettes, oriflammes tressées dans des palmes de cocotier et drapées d'étoffes chamarrées. Assis sous un pavillon ouvert aux brumes nocturnes, des musiciens frappent, tels des forgerons du son, les gongs, les bols et les ●●●



DANS CHAQUE VILLAGE, DES

EN BALINAISE, LE MOT «ARTISTE» N'EXISTE PAS. POURTANT, ENTRE DENPASAR ET UBUD, LES HAMEAUX REGORGENT D'ATELIERS DE BIJOUTIERS, TISSERANDS, TAILLEURS DE PIERRE... ITINÉRAIRE À LA RENCONTRE DE CES MAÎTRES DISCRETS.

D

'un coup de baguette, Wayan Pager fait résonner une fine lame de bronze. Puis il en lime les aspérités pour l'accorder à la bonne

note. L'homme de 51 ans est l'un des meilleurs **forgerons de gamelans**, ces ensembles d'instruments réunissant jusqu'à quarante-sept gongs, xylophones et métalphones. «Je sais jouer de chacun d'entre eux, confie-t-il dans son atelier de Blahbatuh, au sud d'Ubud, la capitale culturelle de Bali. Il y a deux cents ans, mes ancêtres les façonnaient pour les musiciens du roi de Klungkung. Maintenant, mes clients sont les orchestres des temples et des villages, qui se produisent lors des cérémonies et des fêtes.» Dans la famille de Wayan Pager, on fait donc partie de «ceux qui créent». Car, dans la langue balinaise, les mots «art» et «artiste» n'existent pas. Forgerons, sculpteurs, danseurs ou musiciens sont avant tout des artisans anonymes, qui mettent gratuitement leur talent au service de la communauté et de sa vie rituelle. Jusqu'à la conquête totale de l'île par les Hollandais, en 1908, ils œuvraient pour les rois et les

princes, qui étaient leurs mécènes. Allié aux colons, le royaume de Gianyar, dont faisait partie Ubud, fut l'un des seuls à être épargnés, si bien que les arts y prospérèrent. C'est pourquoi la route qui relie Denpasar à Ubud est aujourd'hui jalonnée de villages d'artisans ayant chacun leur spécialité.

Au nord de la capitale, Batubulan aligne ainsi sur ses trottoirs des centaines de **dieux taillés dans la lave noire** de Java. Seule une coopérative, fondée par le maître défunt I Made Sura, les modèle comme autrefois, dans le grès anthracite de Bali, devenu rare. «Cette roche, plus malléable, rend mieux les expressions des visages, explique l'un des sculpteurs. Laissez à l'air libre, les statues se couvrent de mousses, leur donnant un aspect antique.» Celuk, le village suivant, est celui des **orfèvres**. La plupart proposent des bijoux au goût des touristes, moulés dans l'or et l'argent importés de Bornéo ou de Sumatra. Mais les vitrines du dénommé Nyoman Partha recèlent aussi des merveilles typiquement balinaise : bracelets en forme de dragons (800 000 roupies, soit soixante-trois euros), grelots montés



Qu'ils soient utilisés lors de cortèges rituels ou de pièces de théâtre, les masques sont, plus que des œuvres d'art, des objets chargés de pouvoirs magiques. Ils ne doivent jamais traîner par terre, mais être conservés avec soin, en hauteur.

ARTISANS AUX DOIGTS D'OR...

en pendentifs, coffrets où l'on conservait, jadis, les cordons ombilicaux des nouveau-nés... Dans son atelier au fond de la cour, Komang, le fils de Nyoman, recouvre d'argent une statue en bois de Ganesh. Il est l'un des derniers à maîtriser cet art. A Sukawati, bourg réputé pour ses **paniers en lontar** (feuilles de palmier), un carrefour mène vers l'est à Puaya, fief des **fabricants de marionnettes** du «wayang kulit», le théâtre d'ombres balinaise. Dotées de membres articulés, ces figurines représentent plusieurs centaines de dieux et héros, acteurs des épopées hindoues du «Ramayana» et du «Mahabharata». Nyoman Ruka les cisèle dans du cuir de buffle, avant de les peindre de teintes vives. Il est aussi réputé pour confectionner les costumes de danse du barong (qui représente la lutte du bien contre le mal). «Il me faut trois mois avec mes cinq aides pour en réaliser un seul, explique le maître de 62 ans. Leurs masques sont en bois. Leurs crinières, en poils de cheval et de chèvre. Le corps du héros, que portent deux personnes, est fait de paniers en rotin recouvert de cuir doré incrusté de miroirs.» Les **masques sculptés dans le bois clair du «pule»** (prononcer «pulé») sont aussi la spécialité de Singapadu. Mais ici, ils sont destinés aux danseurs de topeng (pantomime illustrant des

épisodes de l'histoire balinaise), et de legong (ballet des nymphes célestes). I Wayan Salin, 58 ans, est, avec un autre artisan du village, le dernier à les parer de couleurs naturelles (jusqu'à 590 euros pièce) : le blanc est tiré d'os de porc calcinés, le noir de la suie de noix de coco, le bleu de feuilles broyées d'indigotier, le rouge d'une herbe venue du sud de la Chine... «Ces masques sont sacrés, souligne Salin. Avant d'en commencer un, je prie et médite, je pratique l'abstinence et consulte le calendrier rituel pour choisir un jour favorable.»

Retour à la route principale, pour une rencontre avec le peintre I Made Budi, dans le bourg de Batuan. Le maigre vieillard de 81 ans reçoit en sarong, torse nu. Dans sa jeunesse, il a fréquenté le Néerlandais Rudolf Bonnet, l'un des artistes occidentaux qui, dans les années 1930, introduisirent à Bali les techniques picturales modernes. I Made Budi a ainsi participé à la fondation d'un style, celui de Batuan (scènes historiques et de la vie quotidienne, où dominent les tons gris, roses et bleus délavés). Sans faire fortune, à l'inverse de certains **peintres balinaise**. «Je refuse de vendre mes œuvres aux galeries et aux musées : j'aime trop mes tableaux.» D'autres ne s'en privent pas. La grande route et celle qui conduit à Klungkung traversent des villages aux

échoppes débordant de produits artisanaux ou de créations originales, étapes obligées des circuits touristiques : Bono et ses **tressages en bambou**, Mas et ses **sculptures sur bois**, Sidemen et ses **tissages ikat**...

Mais une vraie surprise se niche à l'écart de ces chemins balisés, sur les flancs du volcan Batur. En haut du hameau de Pakuduwi surgit une façade au décor extravagant : des déesses, monstres et dragons géants moulés dans de la chaux. Le maître des lieux, I Made Ada, en a fait les dessins. Il est surtout un **sculpteur hors pair de Garuda** – l'oiseau fabuleux qui sert de monture à Vishnou. L'homme de 65 ans a le sens des affaires : Garuda est l'emblème de l'Indonésie et de la compagnie aérienne nationale. Aussi ses œuvres (à partir de 27 500 euros) trônent-elles dans nombre de temples, bureaux, ministères, et jusque dans le palais présidentiel, à Jakarta. Mais dans son atelier, ses figures, hautes de cinq à sept mètres, semblent surgir de l'au-delà, ailes déployées et faces grimées. Son seul regret : «Je voudrais ouvrir un musée, mais les autorités ne m'ont accordé aucune subvention, et peu de touristes passent par ici.» En attendant, Ada a posé un panneau devant sa maison, portant l'inscription «Ada Guna Museum». Gravée en lettres d'or. ■

Jean-Yves Durand



Dans son atelier de Pakudui, I Made Ada et ses apprentis moulent dans de la chaux des créatures fantastiques. Ce maître sculpte aussi des statues de Garuda, oiseau mythologique et emblème national.

De plus en plus de paysans cèdent leurs lopins aux promoteurs immobiliers

●●● métalphones de leur «game-lan» (orchestre), tandis qu'un prêtre chante de la poésie mystique en javanais ancien. Sur une estrade, des acteurs masqués, stars du «prém-bon» (théâtre comique dansé), déclenchent des cascades de rires. Mais déjà une autre troupe plante son décor dans un autre coin du temple. Ces villageois sont venus parfois de loin offrir à la déesse Dewi Danu une partie de leurs récoltes et la ravir de leurs talents.

Ces artistes d'un jour sont membres d'un «subak», une institution coopérative d'irrigation. Depuis un millénaire, cet ingénieux système démocratique, inscrit depuis 2012 au patrimoine mondial de l'humanité, a modelé le paysage et la vie sociale des Balinais. Sur le lit des rivières qui creusent le flanc des volcans, les communautés agricoles ont construit une multitude de petits barrages de diversion. Un réseau de tunnels, d'aqueducs et de canaux distribue ensuite l'eau à des terrasses situées jusqu'à plusieurs kilomètres en aval d'une source. Les paysans qui bénéficient de ce flux ont l'obligation de déposer des offrandes sur une série d'autels et de temples : celui dédié à la déesse du riz (Dewi Sri), situé au niveau de

leurs parcelles, puis celui du subak dont ils font partie, et enfin dans le sanctuaire mère d'où s'écoule l'eau. Depuis le Pura Ulun Datu Batur, sont ainsi alimentés plus de 250 subak sur les 1 200 que compte l'île. «Paradoxalement, le mythe de l'eau immaculée est aujourd'hui néfaste pour l'environnement, précise l'ingénieur Kadek Krishna Adidharma. Les Balinais ne veulent pas croire que ce nectar divin puisse être pollué, si bien qu'ils jettent n'importe quoi dans les sources et rivières. Le lac Batur est par exemple contaminé par le DDT dont les agriculteurs aspergent leurs lopins.»

Sur 80 000 hectares de rizières, un millier disparaît tous les ans

Mais les pesticides ne sont pas la seule menace à peser sur les fabuleux paysages champêtres de l'île indonésienne. En descendant du lac Batur vers la région appelée le «bol de riz» de Bali, on comprend mieux pourquoi les subak ont dû être protégés par l'Unesco. Certes, il reste encore 80 000 hectares de cultures en terrasses, mais un millier disparaissent chaque année. Les exemples les plus criants se trouvent le long de la Jalan Raya Tegallalang, une route surnommée

«le plus grand magasin du monde» pour ses boutiques d'artisanat agglutinées sur plusieurs kilomètres. Au nord, les touristes se font photographier au milieu des jeunes pousses de riz, parfois en compagnie d'un vieux Balinais transportant des gerbes à la palanche. Un peu plus au sud s'étend le subak de Sapat. L'un de ses membres a vendu à la Compagnie nationale des eaux un carré de son champ, sous lequel se cache une nappe phréatique. Personne ne s'y est opposé, en raison de la présence d'autres sources. Mais le subak de Kendran, en aval, s'est trouvé subitement à sec. Après un violent conflit avec les paysans de Sapat, cette communauté a dû se résigner à convertir ses rizières en cultures moins gourmandes en eau : piment, soja... Wayan Win-dia, professeur à la faculté d'agronomie de l'université Udayana, estime que, jusqu'à présent, les agriculteurs n'ont retiré aucun bénéfice du classement des subak par l'Unesco. «Ils sont écrasés par des impôts locaux de plus en plus lourds parce qu'indexés sur la valeur des terres : les prix s'envolent dès qu'un spéculateur construit des villas dans le voisinage de leurs rizières», explique cet homme qui essaie de dissuader les paysans de vendre leurs parcelles.

En continuant vers le sud, les boutiques se font de plus en plus chics. Bienvenue à Ubud, un village souvent décrit comme «le plus cosmopolite du monde». C'est là, à l'ombre d'un spa zen, d'un restaurant thaï et d'une agence immobilière vendant «d'alléchantes tranches de Bali» (autrement dit, des rizières convertibles en villas), que se trouve un temple de subak pour le moins étrange : il ne compte plus aucun agriculteur. Ses membres sont désormais propriétaires d'hôtels, situés dans les rues adjacentes. Mais le chef et ses anciens compagnons de labour continuent à s'acquitter chaque jour des offrandes rituelles. Ce qui pour le visiteur étranger peut sembler une divine comédie est ●●●

LE TECHNO SPACE

PARE-BRISE
PANORAMIQUE

COMMANDES
TACTILES

ÉCRAN
12" HD⁽¹⁾

SERVICES CONNECTÉS⁽²⁾



Découvrez-le et tentez de gagner un vol stratosphérique.
Voir conditions et règlement du jeu sur www.technospace.citroen.fr

Automobiles CITROËN - RCS Paris 842 000 198

NOUVEAU CITROËN C4 PICASSO

Nouveau Citroën C4 Picasso, le Technospace, révolutionne l'univers des monospaces et met le meilleur de la technologie au service de votre bien-être. Ouvert sur le monde, son espace intérieur est encore plus spacieux et baigné de lumière grâce à son pare-brise panoramique. Sa tablette tactile 7", qui commande toutes les fonctions du véhicule, son écran panoramique 12" HD personnalisable⁽¹⁾ et ses technologies embarquées, vous permettent de rester connecté en toutes circonstances. Grâce à sa nouvelle conception technologique, profitez de sensations de conduite inégalées tout en maîtrisant votre consommation et vos émissions de CO₂*. Vous parcourez le monde en toute sérénité et le monde entre dans votre voiture.

CRÉATIVE TECHNOLOGIE



Modèle présenté : Nouveau Citroën C4 Picasso THP 155 BVM6 Exclusive avec options. (1) Équipement de série ou non disponible selon versions. (2) Voir conditions en point de vente.

*CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE NOUVEAU CITROËN C4 PICASSO : DE 3,8 À 6,3 L/100 KM ET DE 98 À 145 G/KM.



Une armada de «jukungs», bateaux équipés de balanciers, patientent dans les flots transparents. C'est depuis Padangbai, sur la côte est, qu'embarquent les voyageurs en partance pour les îles voisines.

«A Bali, ne te demande pas qui tu es, mais ce que tu fais pour les autres»

●●● en fait, selon Made Gunarta, un homme d'affaires de 40 ans, le génie même de la philosophie balinaise. Une philosophie que l'on peut résumer en une formule : «Tri Hita Karana», ou comment faire naître l'harmonie entre les trois sources du bonheur, le divin, les hommes et la nature.

Made Gunarta est né dans la rue Hanoman, une artère huppée d'Ubud, qui n'était à l'époque qu'un chemin de terre bordé de cabanes. Son arrière-grand-père était l'architecte en chef du village, spécialisé dans les tours funéraires. Son père était charpentier, et l'un de ses grands-oncles danseur, conteur et poète. Ils mettaient gracieusement leurs talents au service de la communauté. Made Gunarta a grandi dans cette tradition, qui veut que chacun redistribue ce qu'il gagne et possède en retour l'essentiel : sa place dans la société balinaise. Aujourd'hui, il est à la tête d'un petit empire qui s'étend sur le quartier de son enfance, avec un restaurant, un bar à vins, un centre de thérapies pour le corps et l'esprit et les bureaux du Balispirit, un festival dédié au bien-être. Dans la lignée de ses ancêtres, Made Gunarta redistribue une partie importante de

ses bénéfices à des associations caritatives. Et continue à assumer ses responsabilités au sein du «banjar», la collectivité sociale de son village. «L'enjeu à Bali n'est pas de savoir comment devenir soi-même, mais comment devenir membre de la communauté, précise Made Gunarta. Ne te demande pas qui tu es, mais ce que tu fais pour les autres...»

Le jour se lève, tout au sud, sur l'île aux tortues. En rentrant chez eux, les dieux et leur escorte de 100 000 fidèles ont abandonné sur les plages une marée noire de sacs plastique. L'îlot le plus sacré de Bali en a vu d'autres. Dans les années 1990, sa mangrove, ses

coraux et ses poissons ont été engloutis sous le sable à cause d'un projet immobilier mégalomane, lubie du fils de l'ancien dictateur Suharto. Aujourd'hui, des hordes de camions déchargent sur ses côtes les ordures de Denpasar. Après des années de révolte contre des autorités sourdes à ses appels, Wayan Patut, un pêcheur réduit au chômage par la destruction de l'écosystème, a lancé un programme de réhabilitation des récifs. Une initiative financée par les touristes : tous les matins, ils payent pour plonger à quatre mètres de fond et planter des arborescences de corail autour des statues en pierre de divinités, d'animaux et de temples que les compagnons de Wayan Patut ont amoureux sculptés dans ce fabuleux jardin sous-marin. Un peu plus à l'ouest, dans la baie de Benoa, les 34 000 piliers de la première autoroute balinaise suspendue au-dessus de l'océan poussent leurs têtes de béton armé. Le grand théâtre cosmogonique semble soudain s'être déplacé là, dans la mer : le corail a pris le masque de Barong, le génie protecteur, et le béton celui de Rangda, la puissance infernale. La beauté contre la laideur, la nature apprivoisée contre la loi de la jungle : un combat que les Balinais célèbrent depuis des siècles parce qu'ils le savent perpétuel, sans gagnant ni perdant. ■

Elisabeth D Inandiak

SI VOUS VOULEZ FAIRE CE VOYAGE

- Retrouvez les conseils de nos reporters sur geo.fr
- Notre partenaire, **La Maison de l'Indochine**, spécialiste de l'Asie du Sud-Est, organise des voyages sur mesure et ces deux itinéraires :
 - «Au cœur de Bali». Un séjour (14 jours/11 nuits) pour découvrir les merveilles de l'île : plages sublimes, volcans majestueux, temples envoiés... À partir de 2 620 €, vols et voiture avec chauffeur compris.

«Traversée de Java et Bali». Une formule (14 jours/11 nuits) idéale pour ceux qui aiment voyager en groupe et partir à la découverte de sites archéologiques et d'une nature grandiose. À partir de 3 090 €, avec vols et transferts, pension complète, visites et guide francophone. Contact : La Maison de l'Indochine, 76, rue Bonaparte, 75006 Paris. Tél. : 01 40 51 95 15. maisondelindochine.com

LES COULEURS DE L'UNIVERS

EXPOSITIONS // ANIMATIONS // PROJECTIONS // CONFÉRENCES // OBSERVATIONS

13 AVRIL > 29 SEPTEMBRE 2013

LA MAISON SAINTE-VICTOIRE

à Saint-Antonin-sur-Bayon

TOUS LES JOURS 10H30 À 18H

ENTRÉE GRATUITE

Tél. : 04 13 31 94 70



Bouches-
du-Rhône
●●●●◆
MP2013



JEAN-DIDIER URBAIN

Anthropologue, spécialiste du tourisme, il est professeur à l'université Paris-Descartes.

Souper fin à Little Tokyo

«Le plat que nous avions choisi sur photo nous avait entraînés dans un monde culinaire inconnu, avec ses usages et ses rites complexes.»



Sabine Bungert / Laif - Rea

C'était bien avant que la mode des restaurants japonais ne se répande en France, et avec eux, outre les sushi, maki et autres sashimi, cet usage oriental qui consiste, en lieu et place du menu écrit, à exposer à l'entrée des photographies colorées des plats proposés variablement proches de la réalité. C'était il y a longtemps, en 1972, et loin, mais pas au Japon. A Los Angeles, dans le quartier nippon de l'immense cité surnommé «Little Tokyo».

Touristes au long cours débutants, nous avions longuement regardé les photos les plus appétissantes et à la fin jeté notre dévolu sur l'une d'elles avant d'entrer dans un établissement dont l'intérieur était aussi avenant que le café du coin de Hopper¹. Quelques mangeurs solitaires, assis sur des sièges de bar, étaient en train d'avalier leur repas au comptoir. Nous fîmes savoir à la serveuse que, comme eux, nous serions «very happy to eat» le plat de cette photo-là. Elle ouvrit de grands yeux et nous fit comprendre qu'il fallait monter à l'étage. Alors que les autres mangeaient tranquillement en bas, pourquoi pas nous ? Pourquoi nous priaient-ils de monter par un escalier obscur ? La serveuse, vu

notre méfiance, pointant son index vers le ciel, fit un charmant sourire et nous montâmes.

En haut était un long couloir baigné d'une lumière tamisée, dont les cloisons mobiles en papier japon ouvraient sur des box de deux

mètres sur deux décorés d'une petite table basse posée sur un tapis de bambou. Je nous crus un instant en grand danger, fourvoyés dans l'arrière-boutique d'une fumerie d'opium. Quand, surgie de nulle part, une jeune femme vêtue comme une geisha apparut. D'un geste lent d'une délicate politesse, elle désigna un box, tout en nous faisant comprendre d'un regard, pointant le seuil des box voisins déjà occupés, que nous devions retirer nos chaussures. A l'évidence nous n'avions pas choisi un plat qui se mange sur un bout de comptoir. Et son image nous avait entraînés dans un monde culinaire et protocolaire inconnu, avec ses usages et rites complexes...


Quant au repas, il fut de fait plus sophistiqué qu'une soupe miso suivie de quatre copeaux de poisson cru sur quatre boules de riz. Ici du bœuf à plonger dans un bouillon, là des crevettes à griller, cela relevait de la fondue et de la plancha réunies. Quant au protocole, «notre» geisha nous apportait ce dont nous avions besoin à bon rythme, se mettant à genoux à l'entrée du box le temps de servir et de desservir, un indélébile sourire gravé sur son visage poudré de poupée maquillée. C'est alors qu'une peur panique nous prit. Nous avions beaucoup marché ce jour-là et étions déchaussés. Les parfums conjugués du bœuf bouilli et de la crevette grillée ne suffisaient pas à couvrir des effluves envahissants en provenance de nos pieds et très probablement offensants.

Politesse pour politesse, on décida de fumer, beaucoup (même mon ami Pierre, qui ne fumait pas), afin de masquer l'objet de notre honte, chaussettes trouées à l'appui. De peur aussi que le sourire de notre geisha ne vint à s'effacer. A chaque passage, comme elle glissait doucement le panneau, il s'échappait de notre box un nuage de fumée. Ce tabagisme n'était pas un signe de sang-gêne, on l'aura compris, mais de confusion : celle de deux touristes pris en flagrant délit de grossièreté. Notre hôtesse aura-t-elle déchiffré notre message fumeux ? Compris que cette soudaine tabagie était une pollution de prévenance destinée à en cacher une autre ? Notre ridicule, fort heureusement, ne nous tua pas. ■

Je nous crus un instant en danger, fourvoyés dans une fumerie d'opium

1. Cf. «Nighthawks» («Oiseaux de nuit»), de Edward Hopper, 1942.

La France vue par les internautes de BING et les lecteurs de GEO

DÉCOUVREZ LES TROIS GAGNANTS DU JEU CONCOURS PHOTO GEO - BING 

Découvrez Bing, un **moteur de recherche pertinent** avec, chaque jour, une nouvelle photo et des informations étonnantes pour enrichir votre quotidien.
www.bing.fr

Ce sont près de 4 000 photos amateurs qui ont été postées pour participer au grand concours organisé par le magazine GEO et BING, le moteur de recherche de Microsoft. Doté de nombreux prix, dont un voyage en Equateur, le concours a été lancé le 27 mars dernier ; chaque photographe amateur devant déposer sur le site Internet de GEO une photo représentative de sa région, prise sous un angle inédit et original. Une invitation pour faire découvrir la beauté des régions françaises. Et nombreux ont été les internautes à venir quotidiennement exprimer leur coup de cœur pour leur photo préférée, chaque vote faisant ainsi grimper la cote de la région concernée. Le 23 avril, un jury composé de professionnels a ainsi sélectionné

10 clichés gagnants parmi les régions ayant obtenu les meilleurs suffrages : l'Aquitaine, l'Alsace, l'Île de France, la Picardie, la région Centre, les Pays de Loire et la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

À nouveau sollicités, les internautes venus quotidiennement voter durant trois semaines,

ont ainsi participé au tirage au sort pour gagner l'un des cinq smartphones Nokia Lumia. Mais surtout, ils ont permis d'élire les trois meilleurs clichés que nous vous dévoilons aujourd'hui, et de les récompenser. En effet, outre leur publication dans le magazine GEO, les trois photos gagnantes seront affichées sur la page d'accueil de Bing.fr. Deux écrans pour mettre en lumière les régions françaises avec les trois plus beaux clichés des photographes amateurs.





ROSE-MARIE NISOLLE, RÉGION PACA 

LA BAIE DE NICE AU SOLEIL COUCHANT

Une vue plongeante sur la baie de Nice depuis le château. On aperçoit le cours Saleya, la promenade des Anglais et dans le fond la grande roue de la place Masséna...





AU-DESSUS D'UNE MER DE NUAGES

Après un réveil très matinal, direction les crêtes du Vercors pour ce magnifique lever de soleil qui illumine toute la barrière orientale. Une somptueuse mer de nuages s'est rajoutée à la scène.



BENOÎT EXBRAYAT, RHÔNE-ALPES

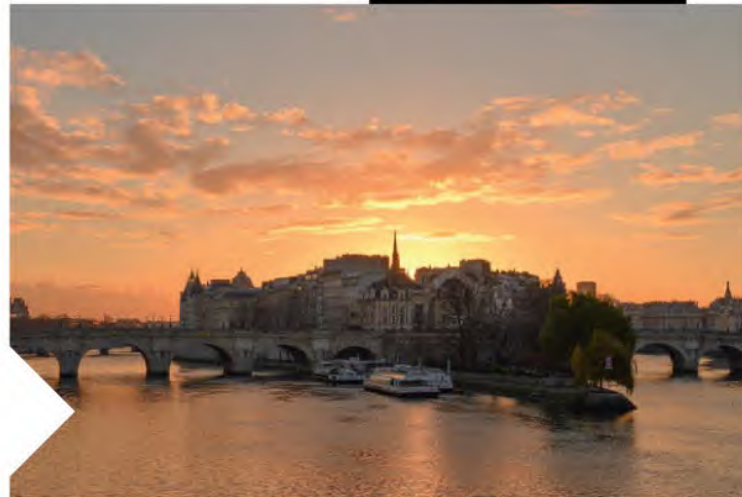



JULIEN LEE KIEN ON, ÎLE-DE-FRANCE



Direction les quais de Seine au petit matin pour ce superbe lever de soleil sur l'île de la Cité, au son du bourdon de Notre-Dame.

LEVER DE SOLEIL
PARISIEN





L'été, Kaya, Brésilienne de 21 ans, travaille dans une boutique de vêtements en Italie. Le reste du temps, elle est sur la route. En 2012, elle a participé au Rainbow mondial qui s'est tenu au Brésil.



Le peuple de l'Arc- en-ciel

Les hippies ont gardé le goût des rassemblements en pleine nature. Ces grand-messes, héritées du mouvement anticonformiste des années 1970, s'appellent «Rainbow Gatherings» et ne connaissent qu'une règle : pas de règle.

PAR SARA ROUMETTE (TEXTE)
ET ÉRIC BOUVET (PHOTOS)



A photograph of a lush green landscape with a dirt path leading through it. In the foreground, a rainbow flag is planted in the ground. To the left, a group of people is standing in a line. The background is a dense forest of green trees. The text 'GUATEMALA DÉCEMBRE 2012' is overlaid on the right side of the image.

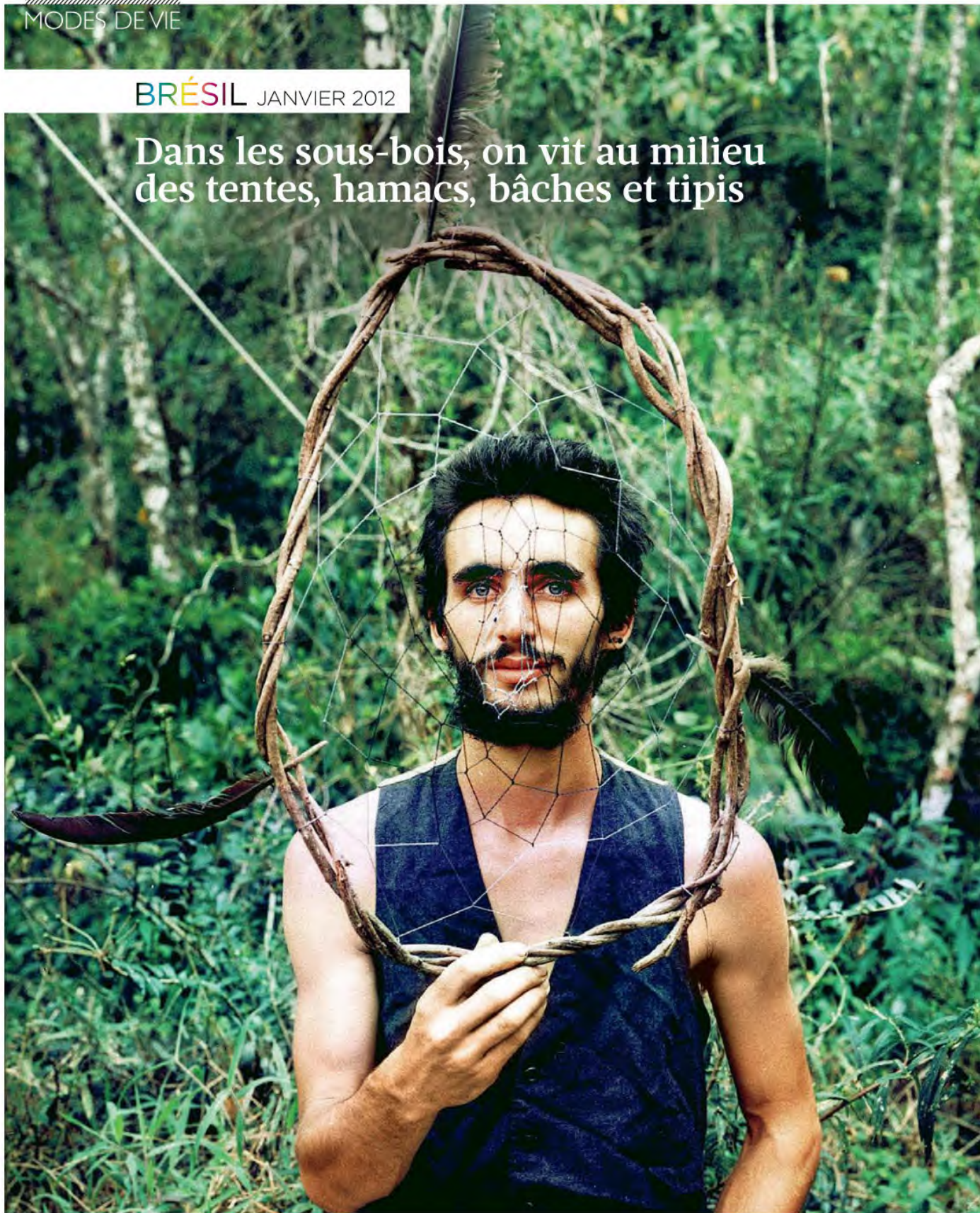
GUATEMALA DÉCEMBRE 2012


Symbole de paix et d'universalité, le cercle réunit les participants deux fois par jour

Avant chaque repas, un ou plusieurs cercles se forment, selon l'affluence. C'est dans ces moments-là que sont prises les décisions liées à la vie quotidienne du «peuple de l'Arc-en-ciel» : qui va s'occuper des toilettes, faire les courses ou préparer les repas.

BRÉSIL JANVIER 2012

Dans les sous-bois, on vit au milieu
des tentes, hamacs, bâches et tipis





Le Rainbow fait parfois revivre les coutumes nord-amérindiennes. Au Brésil, Yan (à gauche), 23 ans, a fabriqué un «dreamcatcher» destiné à éloigner les cauchemars. Depuis un an, l'ancien étudiant en neurobiologie arpente l'Amérique du Sud, comme beaucoup d'autres routards français. Tatiana (à droite), Suisse, 33 ans, célèbre quant à elle chaque matin le lever du soleil.

SLOVAQUIE AOÛT 2012

«Quelle que soit ta façon de t'habiller ou de ne pas t'habiller, tu es accueilli en frère»

Ce couple qui s'amuse à courir dans un champ pour se sécher revient de la douche installée au bord d'un ruisseau tout proche. La nudité fait partie intégrante de l'expérience Rainbow, mais elle n'est nullement obligatoire, la liberté étant la règle absolue.

Soudain, un inconnu vous serre dans ses bras. En ce matin brumeux de mois d'août, au fond d'une forêt perdue des Carpates slovaques, c'est le premier contact avec les membres de la «tribu de l'Arc-en-ciel». Sur le bord d'un sentier boueux, ils sont une dizaine, assis autour d'un feu de camp. Une arche de branchages esquisse un portail parmi les troncs serrés : c'est l'avant-poste du rassemblement, là où l'on accueille à coups de «hugs» (étreintes) les nouveaux venus. Ce matin, l'inconnu aux bras grands ouverts est un homme maigre aux cheveux noirs attachés en catogan, la quarantaine bien entamée, le sourire timide. Il se présente, Johann, le prénom suffit ici. Il est charpentier, construit des stands pour les foires un peu partout en Allemagne. Quelques semaines plus tôt, Johann était encore en Suisse, dans un rassemblement de «crudivores» – qui ne consomment que légumes et fruits crus. «Quelqu'un m'a parlé du Rainbow européen qui allait se tenir en Slovaquie cette année, avec plusieurs milliers de personnes, raconte-t-il. Je suis arrivé avant-hier.» Et déjà, il accueille les participants : «Welcome home, sister !» Puis il part se rasseoir. D'autres se lèveront pour les prochains arrivants. C'est ainsi que l'on vit dans la «Rainbow Family», ou plutôt la «famille de l'Arc-en-ciel de la lumière vivante» pour citer son nom complet : de l'installation jusqu'à la fin du «gathering», du rassemblement, chacun prend sa part au fonctionnement.

Etre attendu sans être annoncé. Se sentir chez soi en pleine nature dans un pays étranger. Y retrouver des «sœurs» et des «frères» qu'on ne connaissait pas : tel est le cœur de l'expérience Rainbow, utopie itinérante et décentralisée, qui renaît chaque année lors des rassemblements qui atteignent leur apogée lors des nuits de pleine lune. Ouverts à tous, sans initiation ni sélection, ils durent quatre semaines, pas plus, dans des lieux toujours différents, toujours isolés, au plus près de Gaïa, la «Mère nature». Rien à voir avec une activité sectaire, contrairement à certaines apparences : le mouvement Rainbow est le dernier avatar de la contre-

culture hippie des années 1970. Il rassemblerait environ 300 000 membres, selon les estimations des spécialistes anglo-saxons qui étudient comment un tel phénomène culturel a pu traverser quarante ans d'histoire sans jamais perdre son âme. En juillet 1972, le premier Rainbow avait attiré dans le Colorado près de 20 000 personnes. C'était l'après-Woodstock, mais pas encore la fin de l'engagement américain au Viêt Nam. Deux épisodes clés de l'histoire américaine contemporaine. «Le mouvement Rainbow est né de cette double ascendance, explique l'ethnologue américain Michael Niman, qui lui a consacré un livre. Y venaient d'une part les militants pacifistes des années 1960, pour la plupart blancs, de classe moyenne et éduqués. D'autre part les anciens de la guerre du Viêt Nam, souvent issus de classes populaires, malades de la violence qu'ils avaient vécue.» L'esprit libertaire et alternatif des

premiers Rainbows s'est ainsi enrichi de l'expérience de la vie en pleine nature vécue par les vétérans. «Ces derniers, appliquant les techniques de survie apprises durant la guerre, ont créé et popularisé la plupart des infrastructures, généralisées depuis dans ces rassemblements, des infirmeries jusqu'aux cuisines de campagne et aux latrines», ajoute Michael Niman.

«Mondial», «américain», «européen», «national», «régional» voire «galactique»... à tout moment de l'année, et surtout lors des

étés des hémisphères sud ou nord, un Rainbow affublé d'un adjectif différent est organisé. S'y retrouvent entre une vingtaine de personnes pour les plus confidentiels et plus de 30 000 pour ceux des Etats-Unis. Jusqu'aux débuts des années 2000, l'adresse du rassemblement se transmettait de bouche à oreille, à l'occasion des festivals alternatifs par exemple. Depuis la généralisation de l'usage d'Internet, forums en ligne et pages Facebook ont pris le relais. C'est ainsi que le Français Jérôme, la trentaine, a appris que le grand rassemblement européen de l'été 2012 aurait lieu en Slovaquie. Cheveux mi-longs, torse nu, une pierre noire autour du cou, il est un habitué des Rainbows. Cette fois-ci, il a emprunté la camionnette d'un ami, mettant deux jours de route depuis Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence) où ●●●



Le soleil se couche, 2 000 convives s'apprêtent à dîner, assis par terre. Ensuite, un chapeau, le «Magic Hat», circulera pour récolter des dons.



Pour certains, c'est une étape dans une vie itinérante. Pour d'autres, des vacances en famille

Ce New-Yorkais de 31 ans (à gauche) est un soldat toujours en service, venu ici profiter de ses congés avec ses filles de 3 et 6 ans, sa femme et son chat. C'est son premier Rainbow et il s'est promis d'y retourner. TJ (à droite), 23 ans, est arrivée à pied d'Alaska. Une vie sur la route, faite de rencontres et de petits boulots.





Ce couple d'Américains vit toute l'année dans un bus avec lequel il arpente les Etats-Unis. Mais pendant les Rainbows – déjà une dizaine au compteur –, ils dorment sous la tente, comme tout le monde.

**Ici, il y a de nombreux jeunes, qui
n'avaient entendu parler du
Flower Power que dans les livres**

●●● il est instituteur. «Mais hier, j'ai rencontré un type qui est venu à vélo depuis Madrid : ça lui a pris plusieurs semaines en tout !» s'exclame Jérôme. D'autres sont arrivés en auto-stop ou en avion, seuls ou en famille, suivant le temps ou l'argent dont ils disposaient. Pour chacun, une fois dans cette région méridionale de la Slovaquie, il a fallu quitter la route au nord de Rimavská Sobota, laisser voitures et camionnettes dans un champ boueux et s'enfoncer sur plusieurs kilomètres dans la forêt de hêtres en suivant les rubans accrochés aux branches.

Aux côtés de quinquagénaires, on voit des jeunes, qui ne connaissent le Flower Power qu'à travers les livres et les documentaires : la longévité des Rainbows doit aussi beaucoup à l'arrivée de cette génération néohippie, dont la majorité vit toute l'année sur la route et chez qui les tatouages ont remplacé les fleurs peintes sur le corps. On trouve aussi de jeunes «indignés» marqués par la crise économique de la fin des années 2000, et qui rejettent cette société conventionnelle que les hippies nomment Baby-lone. Ce sont eux qui, ces derniers jours, ont convergé vers le campement slovaque isolé qui leur est apparu après plusieurs kilomètres de marche dans la forêt. Dans la pénombre du sous-bois, se dresse le village de tentes colorées, de hamacs, de bâches, de duvets et de tipis. Des balançoires ont été fabriquées pour les enfants. De la musique jaillit d'une yourte, où swingent une contrebasse déglinguée et un harmonica. Des odeurs de pain chaud s'échappent d'un four d'argile. Cette «zone d'autonomie temporaire», pour reprendre le concept développé par Hakim Bey, une figure de la contre-culture anarchiste américaine, a été implantée sur un terrain privé, loué pour l'occasion par les premiers arrivés. Aux Etats-Unis, à l'inverse, les rassemblements se tiennent dans les parcs nationaux, dont l'accès et l'usage sont garantis à chacun par la Constitution. Mais chaque Rainbow repose sur la même logistique, quelle que soit la latitude : une clairière avec un feu central, nourri avec du bois provenant d'arbres morts, où bat le cœur du rassemblement et sont organisées les activités communes ; des forêts alentour où accrocher son hamac ou planter sa tente ; une petite rivière où se rafraîchir ; une cuisine communautaire dédiée aux plats végétaliens bio. Des toilettes sèches. Quelques points d'eau potable et des espaces abrités pour les ateliers.



Mike, 30 ans, est néerlandais. Sur la route depuis une dizaine d'années, il a quatre «Rainbow Gatherings» à son actif (ici, au Guatemala) et un petit exploit : un voyage en stop des Pays-Bas jusqu'en Papouasie.

En retrait de la clairière, on trouve «la plage», l'endroit où l'on se lave – en évitant toutefois d'employer des produits polluants. A toute heure, une petite foule nue y attend son tour en discutant ou en faisant de la musique, avant d'accéder à l'unique pommeau de douche du camp, suspendu à une branche. La nudité, sans être systématique, est banale dans ce campement qui s'étale sur dix hectares : il fait bon, le soleil réchauffe les corps et, comme le rappelle Miron, animateur de l'un des sites Internet français consacrés à la Rainbow Family, les apparences ne sont pas un frein aux rapports sociaux. «Quelle que soit ta façon de t'habiller ou de ne pas t'habiller du tout, tu seras toujours accueilli en frère, précise-t-il. La tolérance est la règle absolue. La seule contrainte

est de respecter les autres, leur pudeur et leurs limites.» Les enfants, nombreux au point qu'un quartier du campement est réservé aux familles, avec horaires de cuisine adaptés aux petits, ne semblent pas surpris par ces adultes nus qui courent, jouent, dansent et font les fous, tout comme eux.

Pour communiquer, on parle anglais, la lingua franca de cette Babel de verdure où se mêlent différents idiomes d'Europe. Pour le reste, pas de mode d'emploi, pas de chef : il

faut simplement observer ce qui se passe autour de soi, poser des questions, puis participer. Ou ne rien faire. «Je n'aime pas le mot règle», constate pensivement Hamish, un Anglais d'une cinquantaine d'années. Cheveux courts poivre et sel, l'élégance frêle sous son panama, ce cuisinier de formation, reconverti dans l'animation de médias communautaires en banlieue londonienne, a derrière lui quinze ans de pratique des Rainbows. Hamish préfère parler de «traditions» ou de «consensus» et citer les piliers de la sagesse Rainbow perpétuant la philosophie des premiers rassemblements : «Il y en a cinq, fondamentaux : pas d'argent, pas de viande, pas d'alcool, pas d'électricité, pas de violence.» Le «cercle de parole» est la tradition la plus spécifique à la planète de l'Arc-en-ciel. Dans ce rituel collectif, emprunté aux premières nations du continent américain, il s'agit de permettre à chaque participant du cercle de prendre la parole sans être interrompu et, ainsi, d'exprimer ce qu'il a à dire sans craindre le jugement de ses pairs. Si une décision doit être prise à l'issue de la réunion, elle ne peut l'être que par consensus. Pas de vote à la ●●●



Des volontaires rapportent les courses à travers champs (Guatemala).



Détente et méditation, deux piliers des Rainbows (Slovaquie).

Les champignons hallucinogènes sont autorisés, pas la viande ni l'alcool

●●● majorité, pas de possibilité de prise de pouvoir : c'est cette forme de démocratie qui protège l'esprit Rainbow... «Même si c'est parfois difficile à atteindre», reconnaît Hamish.

Celui-ci a proposé lors de son arrivée d'être le «focalizer» de l'une des trois «tchaï kitchen», des salons de thé communautaires dotés d'un petit brasier et de troncs à usage de bancs, et recouverts de bâches en guise de toit. Le focalizer est la seule autorité reconnue dans un Rainbow : il rassemble les énergies et suscite les bonnes volontés pour effectuer certaines tâches précises, comme entretenir les chemins, ramasser du bois pour le feu ou gérer le centre de soins installé dans un tipi blanc. L'un des deux soigneurs volontaires, Aron, vient d'Israël. Cet habitué des Rainbows revendique une triple formation en médecines occidentale, chinoise et ayurvédique. Un aigle tatoué couvre entièrement son dos nu. Ses pots de verre contiennent des pommades prêtes à répondre aux bobos courants : blessures aux pieds, piqûres de guêpe, morsures de tique. Toutefois, un soir, une jeune Allemande a dû être évacuée d'urgence après être tombée d'un arbre. Car parfois certains montent un peu trop haut : l'alcool est banni, mais la consommation de psychotropes tels que le cannabis ou les psilocybes (champignons hallucinogènes) est tolérée. Aron le focalizer gère, flegmatique. Kevin, torse nu et pantalon de toile

immaculé, veille quant à lui avec deux autres personnes sur les provisions du campement. Ce jeune Canadien taiseux, un air de Viking sous ses mèches blondes, revient de trois années autour du monde. C'est son premier grand Rainbow : «J'avais envie de participer pour que les choses fonctionnent bien, et j'aime l'idée de m'occuper de la nourriture, même si c'est chaotique !» dit-il, souriant. Il a passé l'après-midi à construire des rayonnages de branches sur lesquels s'entasseront sacs de riz et cageots de légumes. Derrière lui, une liste de dates et de chiffres est accrochée à un tronc : c'est le «recensement» du campement. A chaque repas, deux volontaires comptent les convives afin de prévoir la quantité de nourriture pour le repas suivant.

Nu sous un châle bleu, il dépose un baiser sur le dos de la main de sa voisine

«Food circle now !» (ronde du repas, maintenant !) : le cri arrive par vagues, comme un écho. Dès qu'il l'entend, chacun le reprend à pleins poumons. Quelle heure est-il ? Personne n'a de montre, encore moins de téléphone portable. Les deux repas communs rythment les journées, en fin de matinée et en début de soirée. La clairière centrale devient la place publique le temps du «food circle», quand tout ce monde dispersé se retrouve. Lentement, deux rondes concentriques de plus de cent mètres de diamètre se forment autour du feu central. Une mélodie enfle, reprise en chœur par ces centaines de personnes qui se tiennent la main. Il y est question d'être ensemble, de «family», de célébration. Le voisin de gauche, nu sous un châle bleu, dépose un baiser sur le dos de la main de sa voisine, qui le fait passer à son voisin, et ainsi de suite : les baisers, sur les mains, sur la joue, font le tour de la ronde, dans un esprit à la fois grave et joyeux, en attendant l'arrivée de la nourriture. Puis chacun s'assoit et pose devant lui son assiette ●●●

zero Emission⁽¹⁾



Innovation
that excites

NOUVELLE NISSAN LEAF. 100% ÉLECTRIQUE.
REJOIGNEZ UN NOUVEAU COURANT.



À partir de **169 €/mois⁽²⁾**

Location Longue Durée sur 37 mois

avec un premier loyer de 3000 € (bonus écologique de 7000 € déduit)

2 € pour 100 km • Système de navigation CARWINGS⁽³⁾ avec connexion depuis un smartphone

Pour vos voyages, Nissan vous offre plus de 4 semaines de location⁽⁴⁾ chez **Hertz**.



Pour plus d'informations, rendez-vous sur nissan.fr

Découvrez l'actualité de la Nissan LEAF sur facebook.com/nissanLEAFfrance



Flashez,
branchez-vous.



Innovar autrement. ⁽¹⁾ Zéro émission de CO₂ à l'utilisation, hors pièces d'usure. ⁽²⁾ Exemple pour une nouvelle Nissan LEAF Visia y compris sa batterie en location longue durée sur 37 mois pour un kilométrage maximum de 37 500 km. Restitution du véhicule chez votre concessionnaire en fin de contrat avec paiement des frais de remise à l'état standard du véhicule électrique et des km supplémentaires. - pour nouvelle Nissan LEAF Visia, un premier loyer de 10 000 € (dont 7 000 € de bonus écologique), 36 loyers de 169 € par mois (36 loyers de 90 € par mois sous réserve d'acceptation par DIAC, SA au capital de 61 000 000 € - 14, avenue du Pavé Neuf 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny - et pour sa batterie 37 loyers de 79 € par mois, location de la batterie par DIAC LOCATION, SA au capital de 29 240 988 € - 14, avenue du Pavé Neuf - 93160 Noisy-le-Grand SIREN 329 892 368 RCS Bobigny). Offre réservée aux particuliers, non cumulable avec d'autres offres, valable pour la Location Longue Durée d'une nouvelle Nissan LEAF Visia neuve du 01/06/2013 au 31/08/2013 chez les Concessionnaires participants. **Modèle présenté** : nouvelle Nissan LEAF Tekna avec option peinture métallisée en Location Longue Durée avec un premier loyer de 10 000 € et 36 loyers de 253 €. ⁽³⁾ Selon version. ⁽⁴⁾ Carte Horizons HERTZ offerte créditée de 12 000 points Gold Plus Rewards utilisables toute l'année selon les conditions du programme HERTZ Gold Plus Rewards au moment de l'utilisation des points. La durée de location dépend du modèle de véhicule et de la période choisie. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS de Versailles B 899 809 174 - Z.A du Parc de Pissaloup - 8, avenue Jean d'Alembert - 78194 Trappes Cedex.



Cet ancien militaire, 31 ans, joue «Over the Rainbow» au ukulélé (Brésil).



Français et Américaine, ils vont jusqu'au Guatemala à cheval (Brésil).

Ecoconstruction, ouverture de chakras, yoga et tantrisme sont au programme

... ou son bol, qu'il tendra au passage de marmites dignes d'Obélix. Au menu : porridge d'avoine, soupes, salades, ragoûts de légumes, fruits, et parfois des desserts. Les portions sont modestes, mais c'est souvent bon – parfois moins, question de chance, suivant les focalizers cuisiniers qui se succèdent, plus ou moins expérimentés...

La nourriture est gratuite. L'argent n'apparaît qu'au fond du chapeau magique, le Magic Hat, qui tourne sur fond de fanfare ludique après chaque repas. A chacun d'y mettre ce qu'il veut, ou ce qu'il peut. Voire rien du tout, ce qui arrive souvent. Les sommes récoltées servent à acheter céréales, légumes et fruits aux grossistes de la région.

Lu sur un papier lavé par la pluie, ce poème : «La vie était pour nous sauvage saveur subite»

La solidarité fonctionne. En 2011, il restait plus de 14 000 euros dans le chapeau à la fin du rassemblement européen organisé à Salto, au Portugal. La cagnotte, conservée par une équipe de focalizers, a servi à préparer le rendez-vous slovaque. Après le déjeuner, on lézarde au soleil. Entre les groupes, des participants passent, invitant à des cercles de parole ou à des ateliers : cours de yoga, ouverture de chakras, écoconstruction, tantrisme. On sort djembé, ukulélé et autres instruments. On se prend fraternellement dans les bras, on se sourit.

Au hasard des rencontres, un homme propose de construire un «mandala intergalactique» pour saluer l'arrivée des extraterrestres. Des «Hare Krishna» de Leipzig tentent devant leur yourte de recruter des adeptes. Après convocation d'un cercle de parole, il leur sera demandé de quitter les lieux.

C'est le soir de pleine lune. Un bûcher de dix mètres de haut brûle au milieu de la clairière. Autour, les participants sont en transe. C'est pour cet instant de rare communion que beaucoup d'entre eux ont convergé jusqu'à ce coin perdu de Slovaquie. Une longue nuit de renaissance et de communion sous les étoiles, avec des rencontres qu'ils n'oublieront jamais – et parfois même des histoires d'amour naissantes.

Les jours passent et, dans le ciel slovaque, la lune est redevenue un tout petit croissant. C'est la fin officielle du rassemblement. Les départs se multiplient. Une planche à l'orée de la clairière fait office de journal mural. La liste de covoiturages s'allonge. Ici, on part rejoindre un festival de musique électronique en Hongrie. Là, c'est un autre Rainbow qui attend. Un poème a été griffonné sur un papier lavé par la pluie : «La vie était pour nous sauvage saveur subite.» Bientôt ne restera plus que l'équipe de nettoyage, les ultimes volontaires : «Ils vont faire disparaître chaque trace de notre passage», explique Christian, la cinquantaine, un habitué français qui a vécu un temps dans la seule communauté Rainbow permanente, à Beneficio, en Andalousie. Les cuisines seront démontées, les tuyaux enlevés, la terre des sentiers qui s'était tassée sous les pas sera remuée. Il ne doit rester aucune trace du Rainbow. Jusqu'au prochain. Pour l'été 2013, la tribu de l'Arc-en-ciel devrait se donner rendez-vous en Europe du côté de la Grèce. Quant à l'Amérique, elle convergera vers le Montana. «Welcome home, sister !» ■

Sara Roumette



MAKING OF

Récompensé par des prix prestigieux (World Press, Visa d'Or...), **Eric Bouvet**, photographe de guerre, ressent le besoin de traiter aussi de sujets plus doux. Son travail sur les Rainbows a failli, dit-il, le décider à changer de vie : «Si je n'avais pas eu d'enfants, je serais resté là-bas.»

À vous de fixer les frontières

BALI

À PARTIR DE **1799€^{TTC*}**

À PARTIR DE **1799€^{TTC*}**

NOUVELLES FRONTIÈRES



World of TU/e

* Prix par personne, à partir de, valable sur base chambre double, au départ de Paris à certaines dates, sur le circuit « Découverte de Bali ». Comprend les vols A/R, les transferts, les taxes et surcharges (soumises à modifications). Hébergement selon programme et en pension complète (sauf 4 repas).
Hors frais de dossier et assurances. Offre soumise à conditions.
TUI France - IM093120002 - RCS Nanterre 331 089 476

ENTRETIEN AVEC UN REQUIN

Dents acérées, regard fixe, aileron inquiétant... Rien de ceci n'effraie plus l'Américain Jeff Rotman qui, depuis quarante ans, écume les océans pour photographier ces animaux redoutés. De terriblement près.

PAR CHRISTELLE PANGRAZZI (TEXTE) ET JEFF ROTMAN (PHOTOS)

Un face-à-face plein de douceur, saisi par Jeff Rotman. Sous l'effet du champ magnétique créé par la combinaison métallique du plongeur, ce requin de récifs est plongé dans un état hypnotique qui peut durer trente secondes.



Ces prétendus tueurs sanguinaires sont impressionnants mais rarement agressifs

L'inconfortable cotte de mailles, constituée de 400 000 anneaux en acier inoxydable, n'a d'intérêt que pour s'approcher de squales de moins de trois mètres de long. Des animaux plus grands broieraient leurs malheureux visiteurs d'un seul coup de mâchoire.

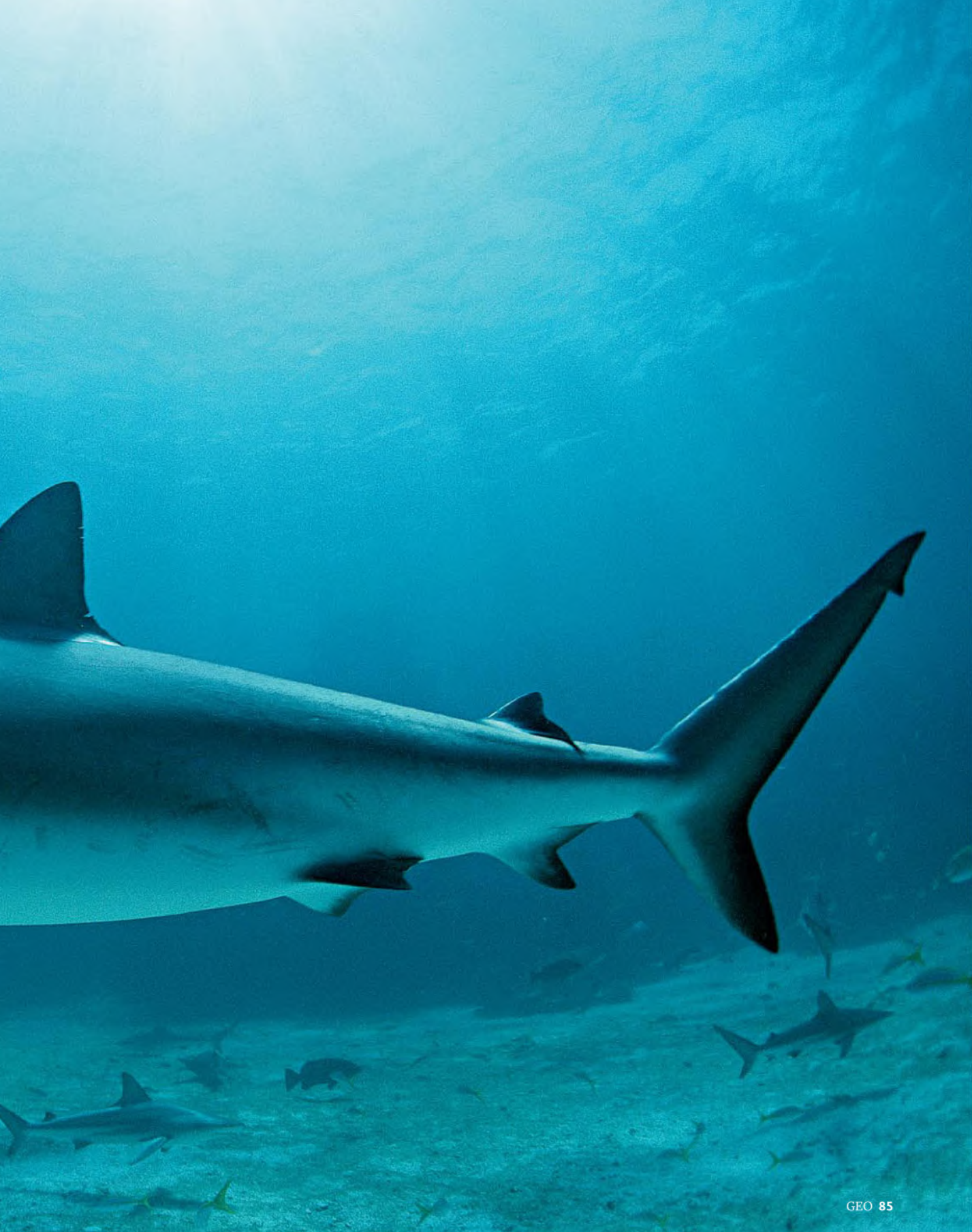




Il faut des heures pour pister le géant des mers, timide, intrépide, d'une grande intelligence

Pour vivre de telles émotions aquatiques, et surtout y survivre, Jeff Rotman et les autres plongeurs préparent l'équipement le plus adéquat et interrogent les garde-côtes qui les aident à repérer les populations de squales.

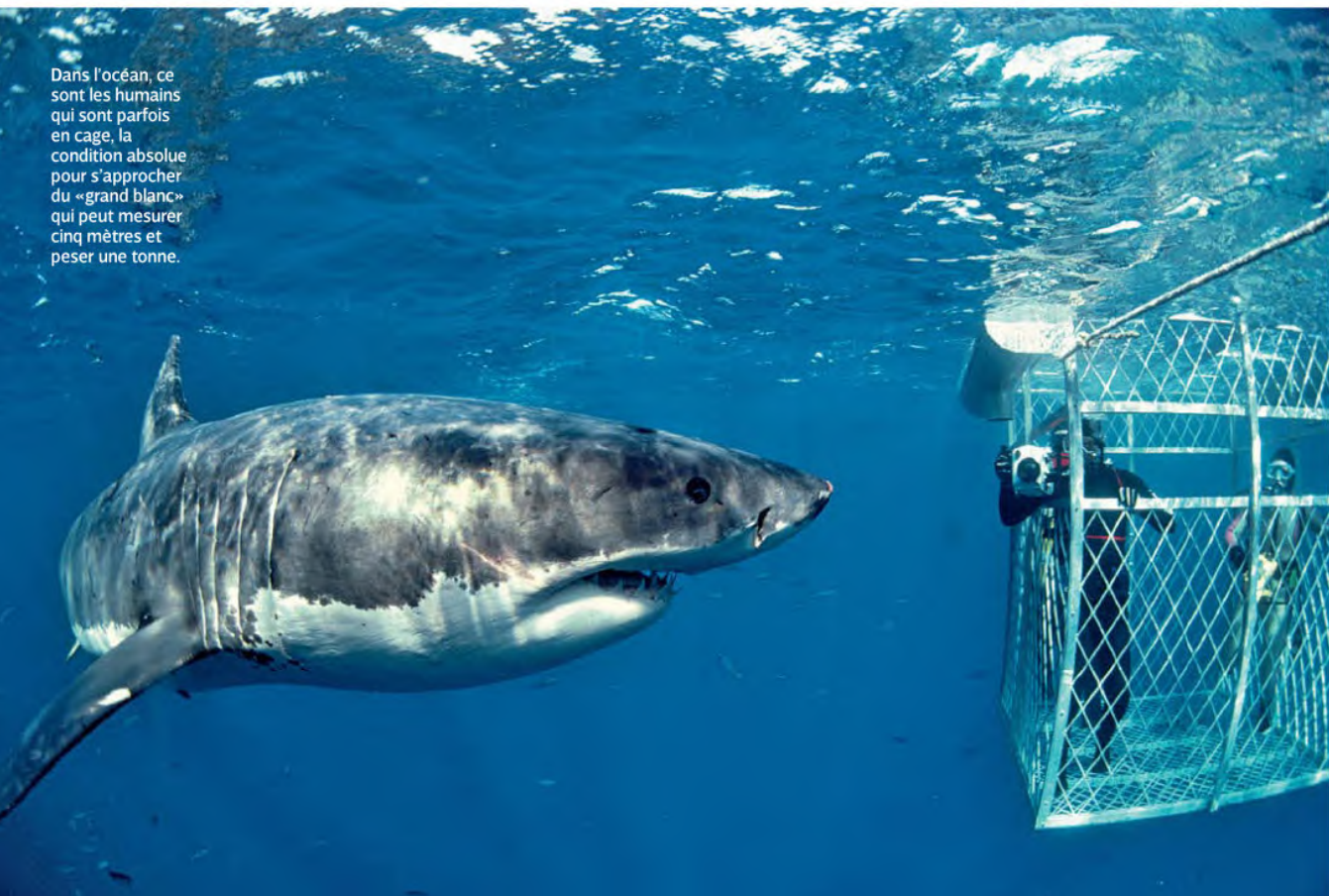




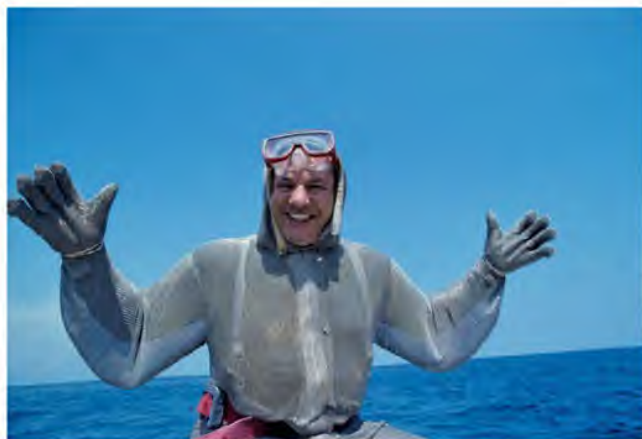
Des requins qui prennent la pose, comme ici dans les Caraïbes, c'est le quotidien de ces photographes sous-marins. Règle de base : éviter de plonger tout seul, sécurité oblige.



Dans l'océan, ce sont les humains qui sont parfois en cage, la condition absolue pour s'approcher du «grand blanc» qui peut mesurer cinq mètres et peser une tonne.



«Le jour où je me sentirai trop à l'aise, il sera plus prudent d'arrêter»



Jeff Rotman s'apprête à faire de nouvelles rencontres dans la mer des Bahamas. Le photographe tutoie les requins depuis 1975, date de sortie du film «Les Dents de la mer».

Isabelle Delafosse / jeffrotman.com



Chatouiller le grand requin blanc, souvent surnommé l'ennemi public numéro un, est une technique efficace pour lui faire ouvrir la gueule (ici à Dyer Island, en Afrique du Sud).

Soudain, de larges ondes secouent les algues, soulevant par instants des poignées de sable. Sous une pluie de paillettes, le seigneur arrive. Tapi à quinze mètres de profondeur dans la mer des Caraïbes, Jeff Rotman l'attendait depuis des heures. Autour du cou du photographe se balance un Nikon D300, l'un des appareils numériques les plus sophistiqués du marché. Dans sa main, il tient un Nikonos, le premier argentique amphibie mis au point par la firme japonaise et le commandant Cousteau en 1963. D'un geste vif, Jeff fait signe à ses deux assistants de reculer. Lui ne bouge pas. La bête est spectaculaire : 3,20 mètres de long, un mètre d'envergure. Un requin citron. Avec grâce, il tourne autour de lui, s'approche, puis s'éloigne. Jeff le suit. Il nage maintenant sous l'animal. Battements de palmes lents. Respiration profonde. Le photographe braque alors le Nikonos : clichés de profil, vue d'en haut, d'en bas, zoom... Le squal finit par partir et Jeff rejoint le bateau. Au loin, il discerne les longues étendues de sable rose de l'île d'Andros, confetti des Bahamas ourlé de palmiers. Portés par les alizés, les airs de reggae, que chantonnet quelques surfeurs attendant les vagues, parviennent jusqu'à lui. Tandis que le cœur de Jeff Rotman bat la chamade. «Le jour où je me sentirai totalement à l'aise, je ne plongerai plus, car c'est à ce moment-là que je me mettrais en danger», dit-il, en se remémorant cet épisode vécu il y a quelques années.

Sur le territoire des requins, c'est aux hommes de s'incliner devant leur puissance et leur beauté

Des frissons d'adrénaline comme celui-ci, Jeff Rotman en vit depuis quarante ans. Né en 1949 à Boston, il est tombé amoureux de ces «monstres» en 1975, à l'âge de 26 ans. «Le film «Les Dents de la mer», réalisé par Steven Spielberg, venait tout juste de sortir, explique-t-il. Il y avait une psychose. Moi, j'avais décidé de plonger avec des amis au large de Charm el-Sheikh, en Egypte, dans la mer Rouge. J'ai croisé trois requins-marteaux. J'étais terrifié. Comment voulez-vous ne pas l'être face à des bêtes qui font deux fois votre taille et qui peuvent vous briser les os, juste en vous bousculant ? Et puis, très vite, j'ai vu que ceux que l'on décrivait comme des tueurs sanguinaires ne nous voulaient aucun mal. Nous étions sur leur territoire, c'était à nous de nous incliner devant leur puissance et leur beauté.» Depuis, cette vision n'a cessé de l'obséder. Jeff a alors tout plaqué, son métier de prof de biologie et sa vie bien réglée, pour se consacrer à sa passion, la photographie sous-marine. Encore aujourd'hui, à 64 ans, il enchaîne les expéditions : en Afrique du Sud, ●●●



La photo est prise de si près qu'elle montre le détail du globe oculaire de l'animal, à demi recouvert de sa membrane protectrice.



Sur cette plage de Botany Bay, à Sydney, en Australie, les intrépides sont prévenus : la baignade est à leurs risques et périls.



Rien de tel qu'un petit cadeau, de préférence un poisson gras comme le thon ou la sardine, pour attirer ce requin bleu de Californie.



La raie manta, cousine des requins, a pour elle son élégance et son côté peu farouche. Un sujet idéal pour le photographe.

Finis l'ère de la peur.

●●● aux Maldives, en Polynésie, en Australie, aux Caraïbes... Certaines durent quelques jours, d'autres un mois entier. «Heureusement, j'ai réussi à transmettre le virus à ma femme et mes quatre enfants, dit-il. Ils comprennent mes absences.» La plupart du temps, Jeff préfère autofinancer ses reportages. «Une manière de rester libre, de ne pas avoir d'impératifs», dit-il. Car ce qu'il aime par-dessus tout, c'est prendre le temps d'observer les squales, de comprendre comment ils vivent, où ils se reproduisent. La photo pour la photo ne l'intéresse pas si elle n'est pas nourrie par une histoire. «Jeff a tout : la reconnaissance médiatique, celle de ses pairs, il a été publié dans de nombreux magazines célèbres comme "Life" ou "National Geographic" et, pourtant, il n'a jamais pris la grosse tête, explique Mary Cerullo, une des plus proches amies du photographe qui déjà écrit cinq livres avec lui. Il est l'être le plus humble et le plus doux que je connaisse. La mer lui a appris à douter en permanence.»

«Il m'a regardé dans les yeux pendant quatre secondes. Les plus longues de ma vie»

Jeff le sait, un mouvement de trop, un manque de concentration et c'est l'accident. En 2003, aux Bahamas, une trentaine de requins de lagon s'étaient réunis autour de lui et prenaient la pose. «Un moment magique, puis, soudain, ils ont commencé à fuir les uns après les autres, raconte-t-il. Je me suis retourné et j'ai réalisé que dans mon angle mort se tenait un immense requin-marteau de six mètres de long. Il n'y avait pas de récif où me cacher, pas de mur contre lequel m'adosser. J'étais totalement à sa merci. Il m'a regardé dans les yeux pendant quatre secondes. Puis il a passé son chemin. Ces quatre secondes demeurent les plus longues de mon existence.» Aujourd'hui encore, Jeff se dit que cela aurait pu très mal tourner. «C'était une des rares fois où j'avais décidé de plonger sans assistant, note-t-il. J'avais commis une erreur. Lorsqu'il y a un accident entre un squalo et un homme, l'homme est toujours responsable.» L'expérience a appris à Jeff à anticiper en permanence. Depuis sa maison du New Jersey, il organise minutieusement chacune de ses expéditions. Il se renseigne auprès des gardes-côtes, épluche les journaux afin de savoir où ont été aperçues des populations de squales et si elles semblaient agressives. Car de leur comportement dépend la façon dont il va opérer. Il décidera alors de les appâter avec plus ou moins de poissons gras comme les thons, les sardines ou les anchois, dont raffolent les prédateurs des mers, d'emporter tel ou tel objectif et enfin de plonger avec ou sans cotte de mailles. «Lorsque les requins font moins de trois

Jeff veut sauver ces œuvres d'art de la nature

mètres et qu'on les sent agressifs, cela peut être utile, précise-t-il. Mais devant des grands squales, cette combinaison constituée de 400 000 anneaux en acier inoxydable n'est pas d'une grande utilité. La pression de leurs dents est telle qu'ils peuvent la déchirer en deux morsures. » Jeff n'utilise cet habit lourd de quinze kilos qu'en cas d'absolue nécessité. Car il tient à être libre de ses mouvements pour s'approcher au plus près de ces « œuvres d'art de la nature ». Ses photos où l'on distingue jusqu'à la pupille de l'animal ont d'ailleurs fait sa réputation. « C'est sa signature, explique Bernard Seret, chercheur français et spécialiste des requins à l'Institut de recherches et de développement. Avant lui, personne n'avait photographié ces géants de cette manière. A travers chacun de ses clichés, il parvient à percer le caractère des squales : timides, intrépides, particulièrement intelligents. »

Jeff Rotman a su aussi voir leur majesté. Notamment celle du « grand blanc ». « Cinq mètres de long, 1,5 tonne, ce colosse possède des dents de plus de sept centimètres aiguisées comme des rasoirs, explique le photographe. Beaucoup de scientifiques pensent que le patrimoine génétique de cet animal est le plus proche de celui des premiers requins apparus il y a 450 millions d'années. Il est un peu comme un dinosaure sur lequel l'évolution n'aurait eu aucune prise. »

Aujourd'hui, Jeff est engagé auprès de nombreuses associations écologistes comme Greenpeace ou le WWF. Il consacre une grande partie de son travail à sensibiliser le public sur les dangers qui pèsent sur les requins. Certaines de ses photos montrent ainsi des squales sanguinolents remis à la mer avec l'aïlaron sectionné, les ouïes écorchées par un lasso, ou encore des bébés requins, la gueule béante, desséchés au soleil. « Cent millions de squales sont pêchés chaque année par les pays asiatiques, remarque-t-il. Ils raffolent de leur chair qu'ils pensent aphrodisiaque. C'est un massacre organisé. Aujourd'hui, 150 espèces de requins sont menacées de disparition. Or ces géants, au sommet de la chaîne alimentaire, régulent les océans. En les décimant, nous perturbons l'écosystème à tout jamais. » Pour Jeff, l'avenir et la survie de ces animaux passera par le nouvel engouement qu'ils suscitent désormais. « Nous sommes sortis de l'ère de la peur, relève-t-il. De plus en plus de gens s'adonnent à la plongée. Ils voient évoluer des requins. Ils prennent conscience de leur beauté, mais aussi de leur nécessité. » Depuis quelques jours, Jeff a de nouveau revêtu sa tenue en Néoprène. Il est quelque part au large de l'archipel des Açores, dans l'Atlantique Nord. Et sans doute, doit-il, une nouvelle fois, murmurer à l'ouïe des requins. ■

Christelle Pangrazzi

L'ÎLE COCOS, RENDEZ-VOUS PRÉFÉRÉ DES SQUALES

A 550 kilomètres au sud-ouest du Costa Rica, l'île Cocos, ancien repaire de pirates, abrite l'une des faunes pélagiques les plus abondantes de la planète : dauphins, tortues, thazards, espadons, raies, baleines, thons et, surtout, requins. Les lieux, très riches en plancton, attirent une quinzaine de sortes de squales. Tels les requins baleine, des sous-marins de dix-huit mètres de long, au régime strictement

végétarien. Et aussi des requins-marteaux. « Ils ont mauvaise réputation, explique Jeff Rotman. On les croit dangereux, en réalité ce sont de grands timides. Ici, ils se promènent en bande d'une centaine dans les grands fonds. Mais il m'est arrivé d'attendre des heures en respirant très doucement derrière un rocher avant de pouvoir en approcher un de près. » La nuit, un autre ballet se joue dans ce coin du Pacifique. Les requins

dits « pointes blanches » qui errent paisiblement, en journée, dans le lagon, se regroupent en meute pour rejoindre les profondeurs et se métamorphoser en redoutables prédateurs. Ces phénomènes sont connus des amateurs de plongée. Jeff, habitué de ces îles, a ses petits secrets. Il a découvert un rocher où, chaque jour à 15 h 30, d'autres requins, les « pointes noires », viennent se faire récurer la peau par des « poissons



nettoyeurs ». Les requins récifaux ont la réputation d'être agressifs en pleine mer. Mais à cet endroit précis, le photographe a pu s'approcher à deux mètres d'eux, sans que les squales lui jettent un regard. « Un miracle comme tant d'autres ici, dit-il. S'il y a bien un endroit où je voudrais finir mes jours, c'est dans ce paradis. »

LA QUANTITÉ DE PRODUITS N'EST PAS LIÉE À LA TAILLE DES CHAMPS

GRANDES CULTURES

PART DE LA SURFACE AGRICOLE : 45,7 %
PART DES PESTICIDES UTILISÉS : 67,4 %
Les céréales (blé, maïs...) et le colza consomment le plus de pesticides.

VIGNES

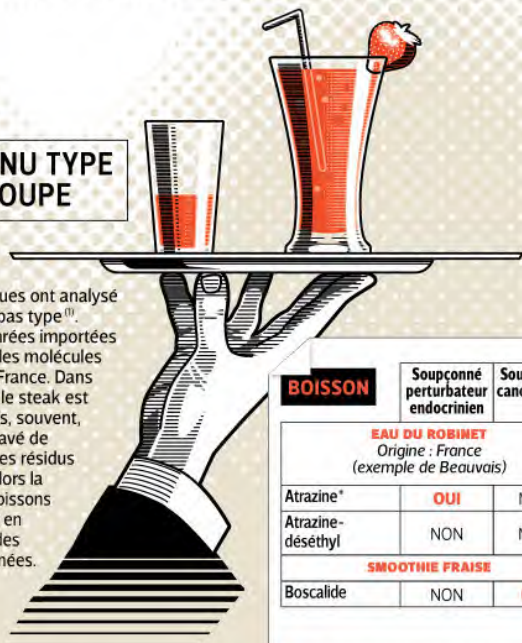
PART DE LA SURFACE AGRICOLE : 3,3 %
PART DES PESTICIDES UTILISÉS : 14,4 %
Selon une étude de 2013, viticulteurs et riverains des vignobles ont des soucis de santé.

Pesticides : nos repas

La France est le troisième consommateur au monde de ces traitements chimiques.

UN MENU TYPE À LA LOUPE

Des scientifiques ont analysé un plateau repas type⁽¹⁾. Certaines denrées importées contiennent des molécules interdites en France. Dans le cas étudié, le steak est « propre » mais, souvent, le bétail est gavé de céréales, et des résidus imprègnent alors la viande. Les poissons aussi peuvent en absorber via des eaux contaminées.

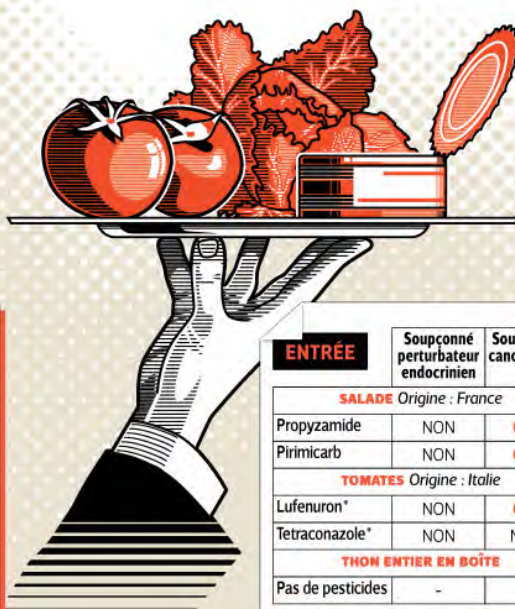


BOISSON

Soupçonné perturbateur endocrinien Soupçonné cancérigène

EAU DU ROBINET Origine : France (exemple de Beauvais)		
Atrazine*	OUI	NON
Atrazine-déséthyl	NON	NON
SMOOTHIE FRAISE		
Boscalide	NON	OUI

*Interdit dans l'agriculture française



ENTRÉE

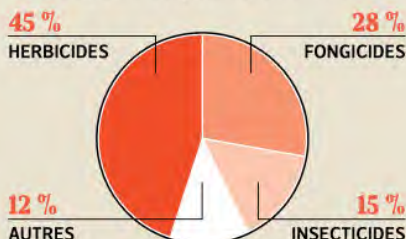
Soupçonné perturbateur endocrinien Soupçonné cancérigène

SALADE Origine : France		
Propyzamide	NON	OUI
Pirimicarb	NON	OUI
TOMATES Origine : Italie		
Lufenuron*	NON	OUI
Tetraconazole*	NON	NON
THON ENTIER EN BOÎTE		
Pas de pesticides	-	-

CHAMPIGNONS, ARAIGNÉES... DANS LA LIGNE DE MIRE

Plus de 300 molécules ont été homologuées par le ministère de l'Agriculture et entrent dans la composition de 3 000 pesticides. Or des résidus infiltrent les aliments et les sols. Une teneur maximale a été fixée pour chaque substance dans chaque denrée. Mais les effets de leur accumulation dans l'organisme sont inconnus.

Part de chaque famille de produits utilisés en France.



MOINS DE PULVÉRISATIONS, MAIS PLUS DE POISON

Le volume des pesticides utilisés diminue, mais ils sont plus performants donc plus toxiques ! Le plan national Ecophyto a créé le « Nodu », une unité de mesure qui prend en compte les deux aspects du problème, quantité et « qualité ». En 2011, la surface agricole française a absorbé plus de 89 millions de Nodu, un chiffre en constante augmentation.

*Nombre de doses unités.



NOS MAISONS AUSSI EN SONT INFESTÉES

Les scientifiques estiment que des centaines de molécules modifient l'action de nos hormones. Dans nos foyers, deux types d'insecticides sont surtout à l'œuvre : les pyréthrinoides et les organophosphorés.

Collier pour chien
Lotion antipoux
Matelas antiacariens
Aérosol anti-insectes
Tablettes antimouches
Insecticide jardin

FRUITS

PART DE LA SURFACE AGRICOLE : 0,8 %
PART DES PESTICIDES UTILISÉS : 5,2 %
Pour avaler moins de résidus chimiques, il faut toujours peler pommes, poires, etc.

HORTICULTURE

PART DE LA SURFACE AGRICOLE : 0,8 %
PART DES PESTICIDES UTILISÉS : 4,7 %
Les horticulteurs sont très exposés à des réactions cutanées dues aux pesticides.

FOURRAGES, PRAIRIES...

PART DE LA SURFACE AGRICOLE : 49,4 %
PART DES PESTICIDES UTILISÉS : 8,3 %
Même dans les prairies, des herbes sont éradiquées chimiquement.

ont un goût amer

Or leur nocivité et les effets de leur accumulation sont encore mal connus.

PAR CÉCILE CAZENAVE (TEXTE) ET ANTOINE LEVESQUE (INFOGRAPHIE)



PLAT	Soupçonné perturbateur endocrinien	Soupçonné cancérigène
HARICOTS VERTS Origine : Kenya		
Diméthoate*	OUI	OUI
Ométhoate*	OUI	NON
RIZ BASMATI Origine : Asie		
Isoprothiolane	NON	NON
Tricyclazole	NON	NON
STEAK Origine : France		
Pas de pesticides	-	-

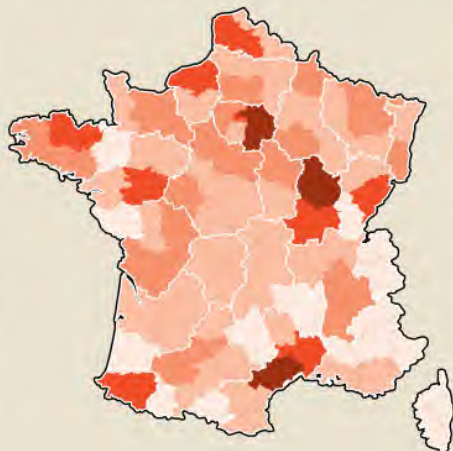
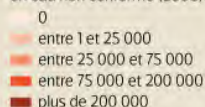


DESSERT	Soupçonné perturbateur endocrinien	Soupçonné cancérigène
RAISIN Origine : Italie		
Quinoxifène	NON	NON
Fenhexamide	NON	NON
Myclobutanil	NON	NON
SAGUETTE Origine : France		
Pipéronyl butoxyde	OUI	OUI
Pirimiphos-méthyl	NON	NON

UN FRANÇAIS SUR DIX BOIT DE L'EAU IMPROPRE

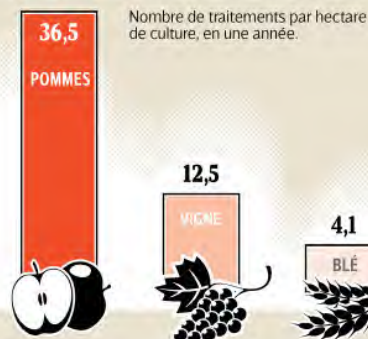
Cinq millions d'habitants absorbent au moins une fois dans l'année de l'eau du robinet non conforme à la limite de substances issues des pesticides (0,1 microgramme par litre). En cause, notamment, l'atrazine : utilisée pendant quarante ans, elle a été interdite en 2001, mais il faut 1 800 ans pour que sa concentration dans le sol soit réduite de moitié.

Nombre d'habitants alimentés en eau non conforme (2008).



DES POMMES TRÈS ARROSÉES

Obtenir des pommes aussi lisses et rouges que celle de Blanche-Neige a un prix : ce fruit est le plus imbibé de pesticides. Or une partie de ces traitements ont pour seul objectif d'éviter les défauts de surface. A cause du mildiou et de l'oidium (maladies à champignons), la vigne est numéro deux du record de pulvérisations.





YANN ARTHUS-BERTRAND

Photographe et documentariste, il préside la fondation GoodPlanet (goodplanet.org).

Les leçons d'un échec

Changement climatique oblige, il faut se préparer à vivre dans un monde différent de celui que nous avons connu jusqu'ici.



Image Source / Plangicure

Début mai, la concentration de CO₂ a atteint 400 ppm (1 ppm ou partie par million = 1 g/t) dans l'atmosphère. Or ce seuil est celui que les experts et les militants ont désigné comme la limite à ne pas dépasser pour éviter les plus graves conséquences du réchauffement climatique.

Les leaders écologistes du monde entier se sont désolés de ce triste record. Et, pour ne citer que lui, mon ami Al Gore a écrit que « nous récoltons les fruits de notre négligence ». Non sans amertume, il faut donc reconnaître que nous avons perdu le combat contre le réchauffement climatique. Et ce « nous » englobe tous les acteurs de notre société. Nous avons échoué à Copenhague, en 2009, quand les chefs d'Etat n'ont pas choisi un accord contraignant. Puis nous avons persisté dans l'erreur, quand entreprises, collectivités et particuliers, à leur tour, n'ont pas adopté les mesures nécessaires, bien que certains aient pris des engagements méritoires.

Même le protocole de Kyoto, arraché de haute lutte en 1997, et chaque jour davantage fragilisé par les renoncements, a manqué son objectif. Il devait conduire, entre 2008 et 2012, à une diminution de

5 % des émissions de gaz à effet de serre (GES) par rapport à 1990. Or ces GES ont augmenté de 36 % en vingt ans.

Un accroissement de la température de plus de deux degrés est désormais inévitable à court terme, et nous nous diri-

geons très probablement vers un avenir encore plus chaud. La raison de cet échec ? George Monbiot, célèbre éditorialiste britannique (très à gauche), écrit : « Cette nouvelle échéance climatique reflète une profonde défaillance politique ; la démocratie a été discrètement supplantée par la ploutocratie. » En résumé, c'est la faute des grands capitalistes. C'est en partie vrai. Mais je me refuse à opposer les méchants patrons aux gentils consommateurs ou citoyens. Chacun porte une partie de la responsabilité. Car personne, ou presque, n'est finalement prêt à changer de mode de vie, à consommer moins, à moins prendre l'avion, à moins manger de viande.


Pourquoi cette indifférence, cette inaction ? Peut-être parce que les conséquences du réchauffement climatique semblent lointaines. Que représente ce fameux seuil de 400 ppm de CO₂ pour les gens ? Et une augmentation d'un mètre du niveau de la mer dans un siècle ? Pas grand-chose, visiblement.

Trois conclusions sont à tirer de cet échec. La première est qu'il faudra sans doute trouver des objectifs plus concrets et plus faciles à saisir pour nos prochains combats. La deuxième est que devons nous préparer à vivre dans un monde différent de celui que nous avons connu. Le combat contre le réchauffement doit se poursuivre, bien sûr. Mais il faut désormais anticiper les problèmes qui lui sont associés : changements dans la production agricole, catastrophes météorologiques plus importantes, migrations accrues, etc.

La troisième conclusion est que, face à ces crises à venir, il va falloir réapprendre à vivre ensemble : créer de nouvelles chaînes de solidarité ou renforcer celles qui existent déjà. Car, comme toujours, les problèmes climatiques touchent particulièrement les plus pauvres, les plus démunis, les plus vulnérables. Ils ne menacent pas notre espèce, mais notre société. Et précisément, il faut rappeler que l'écologie, ce n'est pas seulement protéger les animaux, les plantes ou les écosystèmes, mais aussi les êtres humains. C'est promouvoir un nouvel humanisme, une nouvelle manière de vivre ensemble. Là réside probablement l'enjeu des prochaines décennies. ■

Propos recueillis par Olivier Blond

«La concentration de CO₂, la montée des eaux, ça ne parle pas assez aux gens»



*Gardez vos yeux
sur la route, désormais
les SMS s'écoutent.*

➤ **Ford SYNC® avec lecture des SMS*.**

Tout le monde sait qu'on ne doit pas lire ses sms au volant.
Désormais, grâce au Système Ford SYNC® avec lecture des sms,
une voiture peut le faire et y répondre à votre place.

Découvrez plus de technologies sur Ford.com

FIESTA • B-MAX • FOCUS • C-MAX • KUGA • TOURNEO CUSTOM
• TRANSIT CUSTOM

*Selon téléphones compatibles.

Ford France, 34, rue de la Croix de Fer, 78122 Saint-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.

Ford.com

Retrouvez Ford France sur



Allons plus loin

GRANDE SÉRIE 2013

LA FRANCE DU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO

SCANDOLA
page 96

BONIFACIO
page 100

AVIGNON
page 104

ARLES,
ORANGE,
GLANUM
page 110

CAMARGUE
page 112

La réserve naturelle de Bonifacio, dans un détroit qui est un point de passage pour 3 000 navires marchands chaque année, a été reconnue zone vulnérable.

LES MERVEILLES DE PROVENCE ET DE CORSE

Nos régions méditerranéennes cachent quelques-uns de ces trésors qui font la force d'une civilisation : une faune et une flore protégées, des édifices qui ont traversé les âges et des traditions anciennes, indices d'un lien avec la nature étroit et passionnel. Immersion.

PAR CÉCILE CAZENAVE ET OPHÉLIE NEIMAN (TEXTE), STAN FAUTRÉ ET LAURENT MONLAÛ (PHOTOS)







SCANDOLA

MOITIÉ SUR TERRE, MOITIÉ SUR MER, CE SONT 2 000 HECTARES D'ÉDEN SAUVAGE



Majestueuses, deux ailes se déploient au-dessus d'un nid perché à plusieurs dizaines de mètres sur un piton rocheux couleur lie de vin. Un balbuzard pêcheur prend son envol pour une tournée au-dessus des eaux bleues et poissonneuses de la baie d'Elbo. Dans la réserve naturelle de Scandola, en Corse, huit couples de ces spectaculaires rapaces diurnes se préparent à nidifier dans un décor de rêve, des falaises striées de marbrures gris-vert, ponctuées des taches jaunes des euphorbes arborescentes et des buissons violets de lavatère maritime. Le mauvais temps d'un hiver prolongé a décalé la ponte des oiseaux. Dans le soleil tiède de ce début de printemps, à bord du «A. Gritta II», l'un des deux bateaux de l'équipe du Parc naturel régional de Corse, Jean-Marie Dominici les observe, le regard inquiet. «L'extrême fréquentation estivale du site les dérange beaucoup, alors s'ils prennent déjà du retard...» soupire le conservateur. Qui couve ces oiseaux comme une louve ses petits.

Car au début des années 1970, ce bout de côte occidentale qui constitue aujourd'hui un paradis de 2 000 hectares de nature sauvage, moitié sur terre, moitié sur mer, n'en menait pas large. Seuls deux couples de balbuzards y subsistaient à grand-peine. Leur sauvegarde fut l'un des moteurs de la création de la première réserve naturelle de Corse, en 1975. Pour encourager la reproduction, les ●●●

Pour des milliers d'espèces, les rochers rouges de la presqu'île corse de Scandola, inscrits à l'Unesco en 1983, mais protégés depuis 1975, sont un sanctuaire. Fini les ravages de la chasse sous-marine : balbuzards pêcheurs, cormorans, mérous et algues rouges sont ici chez eux.

DAUPHINS, MÉROUS ET AIGLES ONT REPEUPLÉ LES EAUX LIMPIDES ET LES SCULPTURES DE

●●● agents du parc durent pratiquer l'escalade et bâtir de coquets nids d'un mètre cinquante de diamètre avec les matériaux du cru, brindilles et rubans de posidonie, plante marine appréciée des oiseaux. Les balbuzards essayèrent sur la côte corse et, à la demande des Italiens, furent même réintroduits en Toscane où l'espèce était éteinte depuis cinquante ans.

Une victoire à l'image du reste. Car les eaux de Scandola, elles aussi, faisaient autrefois grise mine. A Galéria, un village côtier au nord de la réserve, Andrea Maresca s'en souvient bien. Pêcheur depuis soixante-dix ans, il garde en tête l'arrivée des touristes dans les années 1960, et, avec eux, la vogue de la chasse sous-marine.

Aujourd'hui, il suffit que le balbuzard pique une tête pour faire un festin

Lorsque le premier camping a ouvert ses portes à Galéria, la mer s'est transformée en terrain de jeu. «On voyait un plongeur sur chaque rocher et tellement de bouées qu'on les prenait dans les filets», se rappelle Andrea. Les langoustes se firent plus rares. Et les mérous bruns passèrent presque tous au barbecue : pour leur malheur, ces poissons adeptes des galets et des trous rocheux ne sont pas froussards. Des proies idéales pour des centaines d'apnéistes en vacances. Pis : le poisson, d'abord femelle, devient mâle à 10 ans ; si l'on prélève les jeunes adultes, il n'y a plus de femelle pour porter les œufs ; si l'on prélève les plus vieux, plus de mâles pour les féconder. Le désastre fut de taille. Un comptage scientifique dénombra six individus à peine dans la zone, à la naissance de la réserve.

Trente-cinq ans plus tard, à Scandola, il suffit que le balbuzard pique une tête pour faire un festin de sars et d'oblades. Les chercheurs aussi ont mis la tête sous l'eau pour admirer le résultat. Le dernier comptage, en 2011, a listé 600 mérous nageant au milieu des bancs de dentis, des barracudas et des grandes raies. Les trois quarts logeaient dans les soixante-quinze hectares de la réserve



Photos Stan Faure / Only

Ces à-pics vertigineux plongés dans l'eau bleue ont fait la renommée de la réserve, entre Galéria et Porto. Cathédrales minérales inaccessibles aux marcheurs, ils ne se laissent découvrir que par la mer.

ROCHES CRÉÉES PAR L'ÉROSION

dite «intégrale», où toute activité humaine est prohibée. Une réussite éclatante. «Ce sont des prédateurs de haut niveau, et donc de bons indicateurs : s'ils sont là, c'est que la chaîne alimentaire qui les précède se porte bien», explique Patrice Francour, chercheur en écologie marine à l'université de Nice et grand connaisseur de Scandola. Quelque 200 espèces de poissons y sont représentées alors que la zone de Calvi, à quarante kilomètres au-delà du périmètre protégé, n'en compte que quelques dizaines. Le scientifique estime que la réserve, au maximum de sa diversité, peut désormais donner naissance à des quantités de plus en plus importantes de poissons.

Parmi le butin d'un plongeur pris en flagrant délit de chasse en 2009, figurait ainsi une femelle corb de plus de trois kilos. Analysé à Marseille, l'os frontal du poisson a témoigné de son âge canonique, 30 ans. «Pêcher ce poisson revient à couper un chêne centenaire ou un séquoia géant», souligne Marc Verlaque, de l'Institut méditerranéen d'océanologie. Au passage, le comptage des œufs de l'animal a montré une capacité de ponte 200 fois supérieure à celle d'un jeune individu, et mis en évidence l'impact de la réserve. Larves et œufs, portés par le courant, bénéficieraient aussi aux zones situées à l'extérieur du périmètre sanctuarisé. «Les aires marines protégées fabriquent des bombes sexuelles : une population de gros géniteurs peut ensemençer toute une région !» explique le chercheur.

Cette nouvelle luxuriance a généré le meilleur et le pire. L'Incantu, le club de plongée de Galéria, totalise désormais 25 000 plongées par an, pendant huit mois de l'année. Sur la seule réputation du site, des amateurs du monde entier viennent admirer, sans y toucher, ces paysages sous-marins. Mais d'autres ne résistent pas à la tentation du braconnage. On déplorait une centaine d'affaires annuelles de pêche illégale dans les années 1990. Ces cas sont maintenant devenus exceptionnels, au prix d'une surveillance acharnée.



La Punta Palazzu fait partie de la «réserve intégrale» de Scandola, paradis des scientifiques pour la richesse de sa biodiversité. Le mouillage des embarcations y est prohibé de jour comme de nuit.

Quadriller les 1 000 hectares marins de la réserve n'est du reste pas une mince affaire. Sur les contreforts rocheux, des orgues rhyolitiques horizontaux, rarissimes formations volcaniques, tombent dans la mer. Cette particularité géologique de Scandola et de ses voisins, le golfe de Girolata et les calanques de Piana, leur ont valu d'obtenir, en 1983, une inscription au patrimoine mondial de l'Unesco. «Ce label a rapidement été valorisé par les petites entreprises de la côte, c'est le fond de commerce de Scandola !» indique Gérard Richez, géographe spécialiste du tourisme et président du comité scientifique de la réserve.

Des habitants rêvent de touristes se promenant sur des bateaux silencieux

L'été, le site se transforme en parking d'autoroute flottant. Certains jours de juillet et d'août, jusqu'à 600 voiliers, zodiacs, vedettes et yachts passent et parfois mouillent dans les eaux claires de la baie d'Elbo. A Porto, porte d'entrée sud de la réserve, une dizaine de compagnies de batellerie se partagent le transport des touristes. Le spectacle de la nature se gagne au prix des cornes de brume actionnées sous les nids des balbuzards pour provoquer leur envol, ou en encerclant les dauphins pour que les centaines de passagers puissent les admirer. Depuis quelques années, les rapaces, perturbés, n'arrivent plus à élever leur progéniture. Une seule famille de Porto, les Scotto, a pour l'instant décidé d'investir dans deux bateaux hybrides, silencieux dès l'entrée de la zone protégée, et réfléchit à la possibi-

lité d'équiper les visiteurs d'audio-guides, gages de discrétion.

D'autres menaces pèsent sur la réserve, moins bruyantes, sauf pour ceux qui les étudient de près. Préservées de la pêche par la réglementation, les colonies de corail rouge de Scandola n'ont pas échappé aux séries de températures extrêmes de la dernière décennie. En 2003, la canicule a fait brûler, comme un feu de forêt, une partie de ces organismes précieux. Joaquim Garrabou, chercheur à l'Institut des sciences de la mer de Barcelone, garde désormais les coraux à l'œil pour comprendre les impacts d'un réchauffement de la Méditerranée. «Scandola, c'est un observatoire des changements globaux, explique-t-il. Un site qui n'est pas soumis à la pêche ou la pollution nous permet d'y voir plus clair.»

Mais les bouleversements climatiques apportent aussi leur lot de bonnes surprises. Les colonies de «Pinna nobilis», la grande nacre de Méditerranée, se sont par exemple enrichies d'une nouvelle venue, «Pinna rudis», qui a voyagé depuis les eaux de Mauritanie et du Maroc par le détroit de Gibraltar. Sur le «Libeccio», un bateau semi-rigide qui fonce pour regagner le port, l'équipe de Nardo Vincente, responsable scientifique de l'Institut océanographique Paul-Ricard, est frigorifiée mais ravie. Les chercheurs qui plongent ici depuis quinze ans pour étudier l'exceptionnelle population de grandes nacres, pensent avoir déniché un troisième représentant de la cousine immigrée. Un trésor de plus dans la corne d'abondance de Scandola. C. C. ■

GRANDE SÉRIE 2013

LA FRANCE
DU PATRIMOINE
MONDIAL
DE L'UNESCO





BONIFACIO

**CE POUMON DE LA MÉDITERRANÉE EST
PLACÉ SOUS HAUTE SURVEILLANCE**



Perché sur les falaises de calcaire, le sémaphore de Pertusato scrute le cheminement des navires. L'entrée et la sortie des bouches de Bonifacio sont surveillées 24 heures sur 24 par les hommes de la Marine nationale en charge, la moitié de l'année, d'aider les bateaux à passer ce cap délicat. Une semaine sur deux, leurs alter ego italiens prennent le relais. Ici, Corse et Sardaigne ne sont séparées que par une quinzaine de kilomètres. Les fonds du détroit reposent à quatre-vingts mètres de profondeur à peine. Et, sous la coque des 3 000 navires qui empruntent annuellement cette route de navigation internationale, se déploie un riche inventaire de la biodiversité méditerranéenne. D'un côté, le parc national de l'archipel de la Maddalena, italien, de l'autre, la réserve naturelle des bouches de Bonifacio, française, partagent les mêmes poissons, abritent les mêmes oiseaux de mer. A eux deux, ils comptent quelque 2 000 espèces animales et végétales répertoriées, dont 400 protégées. C'est pour mieux veiller sur ce trésor qu'a été créé,

en décembre dernier, l'un des premiers parcs marins internationaux. «Les mécanismes écologiques sont identiques de part et d'autre : cette structure va nous permettre de gérer en commun la pêche, les flux touristiques ou encore la circulation maritime», explique Gianluigi Cancemi, coordinateur du futur Groupement ●●●

Les fonds marins transparents des bouches de Bonifacio, entre Corse et Sardaigne, ne descendent jamais plus profond que quatre-vingts mètres. Riches en algues et en oxygène, ils abritent une faune abondante. Une aubaine pour ces plongeurs qui explorent les abords de la presqu'île de Bruzzi.

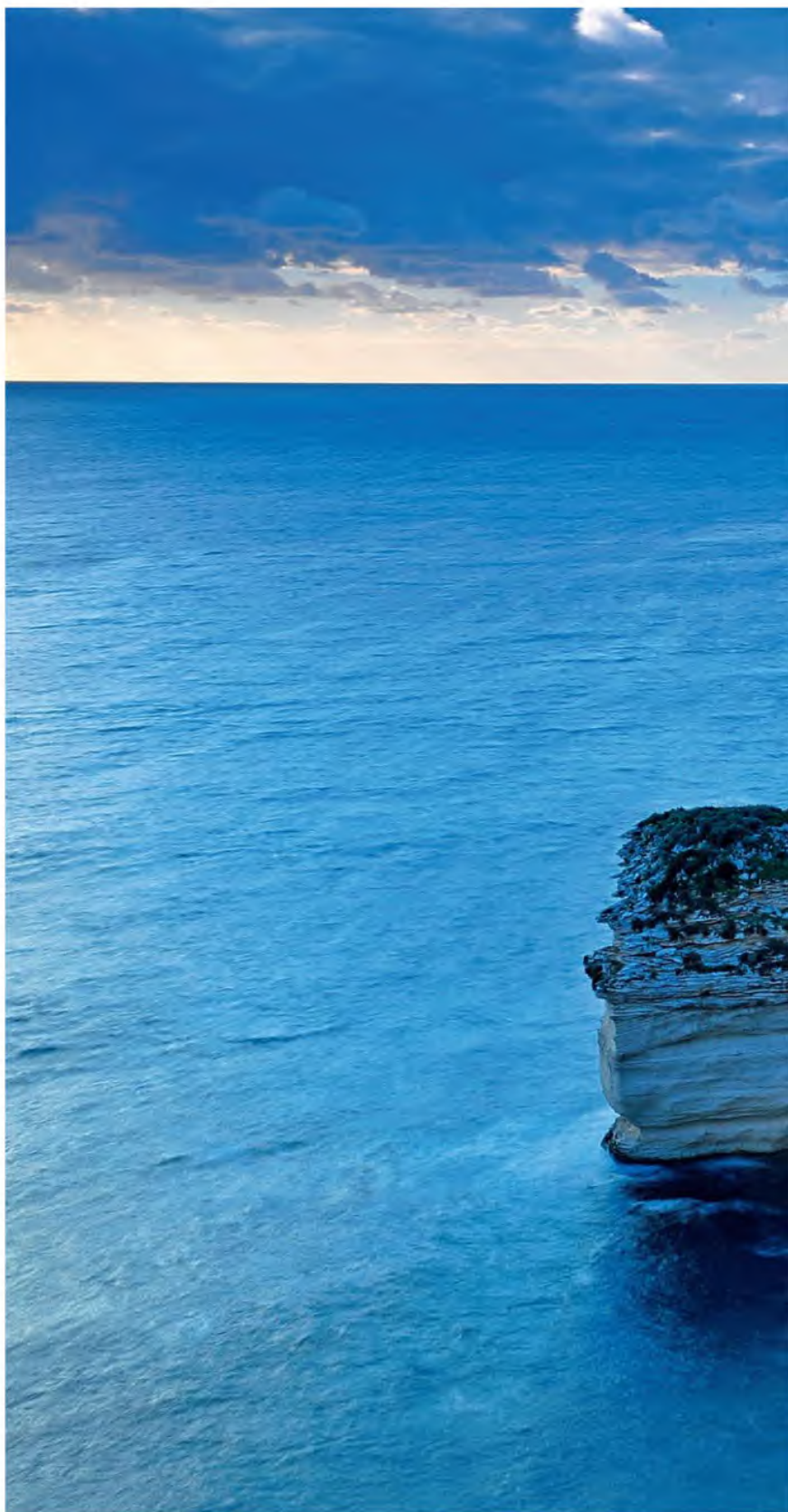
LA FRANCE S'ASSOCIE À L'ITALIE POUR PRÉSERVER UN ÉCOSYSTÈME MARIN D'UNE GRANDE FRAGILITÉ

●●● européen de coopération territoriale. Les deux sites comptent d'ailleurs postuler ensemble à la liste de l'Unesco. Et pour cause : ces aires préservent l'un des poumons de la Méditerranée. Côté français, 11 000 hectares d'herbiers de posidonie, une plante endémique, forment sous l'eau de grandes prairies dont le rôle dans l'atténuation du changement climatique pourrait se révéler décisif. La posidonie capte en effet quarante-huit litres de dioxyde de carbone par mètre carré et relâche entre dix et quatorze litres d'oxygène. Entre ses bouquets fraye la faune aquatique des zones littorales. Cet écosystème très sensible à la pollution et endommagé par les ancrages des bateaux disparaît en Méditerranée au rythme de 5 % chaque année.

Des marins aguerris guideront les navires dans la traversée des bouches

Alors, qu'arriverait-il si un navire s'échouait ? «Les bouches forment un goulet d'étranglement, avec des courants permanents très forts : des navires sortent régulièrement du rail de navigation qu'ils doivent suivre», indique Olivier Bonnenfant, de l'Office de l'environnement de Corse. Or céréaliers, pétroliers et gaziers utilisent cette voie, la plus courte entre la Turquie, la Grèce, l'Italie d'un côté et les ports français de l'autre. Après des années de démarches, Italie et France ont obtenu un classement en «zone maritime particulièrement vulnérable». Dès 2014, les navires pourront faire appel à un service de pilotage hauturier. Des marins spécialement formés pour les guider dans ces eaux à risque les rejoindront à bord le temps de la traversée des bouches. Un pas supplémentaire vers la préservation de l'extraordinaire forêt aquatique qui dort dans ces eaux.

C. C. ■





La «Cité des falaises», Bonifacio, ville la plus au sud de la métropole, déploie sa citadelle du XII^e siècle sur un rocher calcaire, 60 mètres au-dessus de la mer.





AVIGNON

EN PARTIE RESTAURÉE, LA FORTERESSE PONTIFICALE GARDE SON MYSTÈRE



Devant lui, on ne voit que lui, et derrière lui la ville entière disparaît.» Cette description

du palais des Papes par Alexandre Dumas dans ses «Impressions de voyage» en 1841 résume efficacement le spectacle : la taille de l'édifice, ses douze tours, sa soixantaine de salles. La plus grande construction gothique au monde. Un chantier mené à la vitesse éclair par 800 hommes, en dix-sept ans seulement. Pour saisir la démesure de l'endroit, il faut pénétrer par l'imposante porte de quinze mètres de haut, se perdre dans les couloirs, les remparts, admirer Avignon, apercevoir le pont, redescendre et chercher un peu la sortie, dans les pas de Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI ou Benoît XIII, les six papes élus en ces lieux. Des papes déracinés pendant un siècle à partir de 1309, suite aux luttes intestines qui gangrenaient Rome. Mais pour l'amateur curieux, la visite est toujours incomplète car il existe aussi un palais des Papes secret, protégé des regards. Trop fragile ou trop abîmé. Dans les pièces secrètes, comme dans celles connues du public, il y a des

restes de fresques peintes par Matteo Giovannetti, le peintre officiel de Clément VI qui couvrit les murs de couleurs chatoyantes et de motifs profanes. Des animaux en liberté se glissent dans les motifs de vignes entrelacées, des mosaïques encadrent les fenêtres. Mais la présence la plus visible est celle des ●●●

La plus grande construction gothique du monde, au patrimoine de l'Unesco depuis 1995, est aussi un bâtiment riche de secrets. Résidence pontificale au XIV^e siècle, le palais des Papes regorge de recoins et d'innombrables salles encore inaccessibles au public.

UN SIÈCLE DE RESTAURATION A ÉTÉ NÉCESSAIRE POUR REDONNER AUX MURS LEUR ÉCLAT D'ORIGINE

●●● militaires, qui transformèrent l'immense édifice en caserne après la Révolution, jusqu'en 1906. Le Palais était alors en bien mauvais état : la chaux recouvrait les murs, le jardin servait de dépotoir. Les premières restaurations datent de 1860, mais il fallut plus d'un siècle pour rendre un peu de sa superbe à ce chef-d'œuvre, une forteresse austère aux donjons de cinquante mètres de haut et somptueusement décorée de fresques, ce qui lui valut d'être inscrite à l'Unesco en 1995.

Peu après l'entrée, une salle isolée par une lourde porte de bois rehaussée de ferronneries abrite un bureau contemporain au sol couvert de moquette, aux étagères remplies d'épais dossiers. Julien Gallon, assistant de conservation, est assis devant une table encombrée de livres, de feuilles et d'un ordinateur. De ses fenêtres, qui donnent sur une cour, il peut observer les touristes.

La chapelle Saint-Michel et l'immense promenoir sont encore fermés au public

L'administration du palais travaille dans les murs, mais il y a plus : l'ancienne aile des Dignitaires ainsi que l'aile des Familiers, qui hébergeaient l'une et l'autre les invités de marque proches du pape, accueillent désormais le Centre international des congrès. Treize salles de réunion sont meublées de fauteuils moelleux, les espaces de réception se parent de banquets qui n'ont plus rien à voir avec ceux du Moyen Âge. Verrines et autres «fingerfood» ont du mal à rivaliser avec les multiples potages, rôtis de cerf, civets de lièvre et de sanglier à la cannelle, volailles variées et montagnes de gaufres qui, jadis, égayaient la table pontificale. Tout près sommeillent les archives départementales du Vaucluse. «En fait, les touristes ne visitent que la



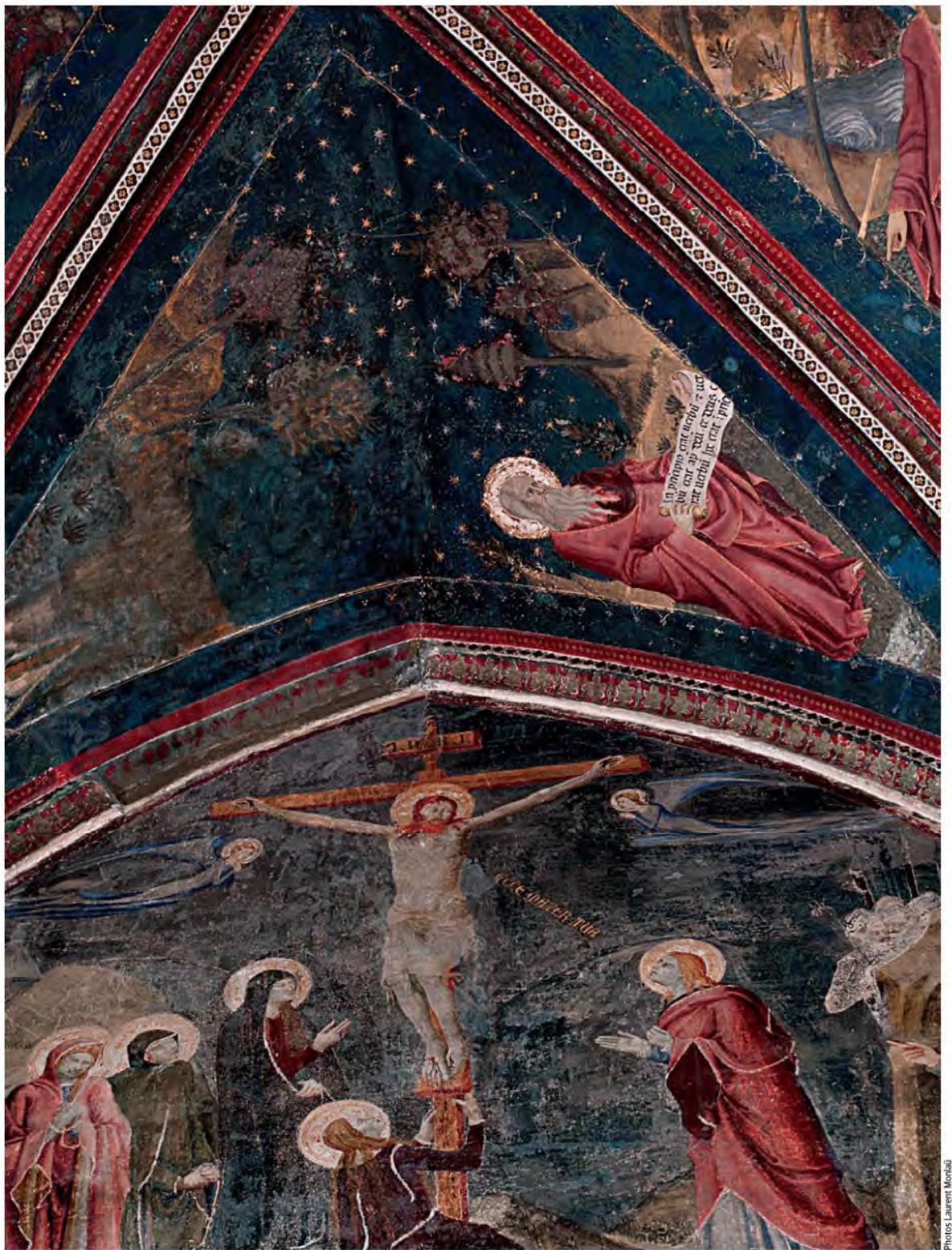
Clément VI ne voulait pas de motifs religieux dans son cabinet de travail. Dans la Chambre du cerf, il a préféré demander aux fresquistes une scène de chasse et de pêche au milieu d'une nature luxuriante.



Vignes, écureuils, oiseaux qui ornent la Chambre du Pape, dans la tour des Anges, confirment les goûts bucoliques des pontifes. Le Pape y dormait et y recevait parfois en audience particulière.

moitié du Palais, peut-être même seulement le tiers», constate Julien Gallon. Ils ne voient pas les innombrables petites chambres, la chapelle Saint-Michel en haut d'une tour, l'immense promenoir, les escaliers hélicoïdaux. Alors pourquoi ne pas révéler celles-là au public ? «Parce qu'elles sont difficiles d'accès et dangereuses, explique l'assistant de conservation. Il y a certains sols sur lesquels il ne faut pas marcher, on risque de dégringoler de plusieurs

mètres à travers les planchers vermoulus. Mais surtout, ce sont des salles dans lesquelles... il n'y a plus rien !» Il faut imaginer la splendeur de l'époque. Ainsi la bibliothèque qui surplombe la chambre privée du pape – c'était un érudit – recouverte aujourd'hui, du sol au plafond, du badigeon blanc des militaires. C'est la pièce la plus frustrante. «On n'a jamais cherché derrière ce badigeon. Le décor d'origine reste un mystère. Et, évidemment, il n'y a plus ●●●



Une explosion de rouge et de bleu. Dans la petite chapelle Saint-Jean, voûains et murs resplendissent des fresques du XIV^e siècle réalisées une année durant par Matteo Giovannetti. Le peintre italien fut l'un des nombreux artistes invités à la cour de Clément VI, pape surnommé le Magnifique pour son goût du faste.

Photos Laurent Monjal





Abîmées et peu montrées au public, ces fresques retracent la vie de saint Martial, originaire, comme le pape Clément VI, du Limousin.

LE VISITEUR EST TENTÉ D'OUVRIER LES PORTES FERMÉES À CLÉ, D'ENJAMBER LES BARRIÈRES POUR EXPLORER LES RECOINS

... de livres», soupire Julien Gallon. On sait quand même, grâce aux historiens, que la bibliothèque du XIV^e siècle réunissait 2 000 ouvrages, plus que celle de la Sorbonne à la même époque. Des livres d'Aristote, de Sénèque, des traités de chasse, d'astronomie, de mesure du temps, des traductions de grec en latin par Pétrarque. Il faut imaginer, encore, le fonctionnement des étuves, au sous-sol, sous les salles de la Garde-Robe, dans la tour du même nom. Le pape y prenait des bains de vapeur.

Le pape devait être agile pour descendre l'étroit escalier qui menait aux étuves

Dans cette pièce obstinément vide et anonyme, il faut se représenter une baignoire en plomb, un système de chauffage par hypocauste (par le sol), semblable à celui qu'utilisaient les Romains – des thermes miniatures en quelque sorte, qui servaient plusieurs fois par semaine. On y accédait par un escalier en colimaçon taillé dans la roche et desservant chaque étage de la tour.

Ainsi, le pape descendait-il directement aux étuves depuis sa chambre puis, en remontant, s'arrêtait dans la Garde-Robe pour revêtir l'un de ses nombreux habits d'apparat. Il rejoignait ensuite la salle d'études ou se rendait dans la chambre du camérier, son principal collaborateur, avant d'emprunter le couloir menant aux salles du conclave ou au «Grand Tinel» (la salle à manger). Des appartements privés, fonctionnels et intimes. Et plutôt adaptés à un homme alerte :

en remontant depuis les bains, on réalise qu'il fallait garder la forme pour emprunter quotidiennement l'étroit escalier. La visite permet de tordre le cou à l'imagerie populaire d'un pape grassouillet et fatigué.

Face aux étuves, une autre salle restée secrète : la cave à vin. On y aperçoit une superbe voûte de pierres, avec une rose gravée dans l'emblème de Clément VI. Ce lieu frais et humide, aux conditions de conservation excellentes, stockait de nombreux tonneaux des Hospices de Beaune, les vins les plus réputés à l'époque, ainsi que des crus du Languedoc. Mais pas de châteaufort-du-pape ! Ce vignoble n'avait pas encore ses lettres de noblesse. Un peu plus loin, la salle du Grand Promenoir. Le mur externe s'est arrondi au fil du temps : la pièce subit une poussée de la chapelle voisine qu'aucun contrefort ne neutralise, erreur de conception des architectes. Dans le mur, des trous carrés témoignent du passage des militaires et correspondent à des planchers intermédiaires, jadis installés pour diviser les salles dans le sens de la hauteur. Cet espace au sol précaire par endroits, reste fermé lui aussi à la visite.

Comme il est tentant de pousser l'une des portes fermées à clé, d'enjamber une barrière et de s'engouffrer dans la volée d'escalier attenante, d'explorer les recoins... interdits au public !

Peu à peu, la curiosité des pèlerins a eu raison des conservateurs qui ouvrent désormais quelques salles pendant les week-ends de la basse saison. Aux visiteurs chanceux maintenant de faire travailler leur imagination. O. N. ■

Il faut de l'imagination pour visualiser, dans l'immense salle de la Grande Audience, la banquette circulaire du Tribunal des causes apostoliques. Jadis, un grand «Jugement dernier» peint par Giovannetti sur la paroi nord soulignait aussi la solennité du lieu.



Photos Laurent Morlaix

A Orange, le théâtre antique, construit sous le règne d'Auguste, est inscrit à l'Unesco. Splendiblement conservé, il fut restauré au XIX^e siècle, notamment grâce à Prosper Mérimée, alors inspecteur des Monuments historiques.

ARLES, ORANGE, GLANUM

VIVIERS DE CULTURE, LES VESTIGES ROMAINS FONT RAYONNER LES CITÉS PROVENÇALES



Les sites antiques (ici le théâtre) et romans d'Arles sont inscrits au patrimoine mondial depuis longtemps (1981). Traversée par la via Aurelia et la via Agrippa, la cité cherche, comme Glanum, à voir reconnaître aussi son rôle au cœur du dispositif romain.

Un climat agréable, un réseau de voies pavées construites pour le passage des légions entre l'Italie et l'Espagne, et des villes qui reflétaient le mode de vie du Latium, avec leurs forums, thermes et amphithéâtres... La «province Narbonnaise», ex-Gaule transalpine de l'Empire romain, fut conquise en 125 avant J.-C. Aujourd'hui, la région vit encore au rythme de ce passé glorieux. De nombreux sites d'Arles sont déjà reconnus par l'Unesco. Glanum, à Saint-Rémy-de-Provence, est quant à lui candidat depuis 2002 avec

l'ensemble des villes antiques de la Narbonnaise. L'objectif est le même : profiter de l'Histoire pour poursuivre le développement de la cité. Et surtout retracer le quotidien de cette portion de Gaule avec toujours plus de détails. Ainsi, à Glanum, on aperçoit encore le centre-ville, un arc de triomphe, des vestiges d'aqueducs et les traces des voies romaines. Et l'an dernier, une villa du III^e siècle a été mise au jour dans la future ZAC d'Ussol. «C'est un très beau chantier, explique Philippe Mellinand, architecte de l'Institut national des recherches archéologiques préventives. Nous avons les plans

quasi-complets de la villa, un mausolée et les restes d'un vignoble. Il y a encore bien des découvertes à faire. Glanum est comme un Pompéi en modèle réduit.»

A vingt-cinq kilomètres de là, Arles a sorti le grand jeu. On n'avait jamais vu les arènes aussi blanches : l'amphithéâtre qui accueillait 20 000 spectateurs au I^{er} siècle après J.-C. vient de subir un grand lifting. Dix ans de travaux. Plus que le temps, c'est la transformation de l'édifice au cours des siècles qui avait fatigué la pierre : après l'âge d'or romain, les invasions barbares poussèrent les habitants à s'y réfugier. Durant le haut Moyen Âge, ils en firent une forteresse, avec des maisons, des églises, des rues... Il fallut attendre 1826 pour que ces constructions soient rasées, et 1830 pour qu'un taureau y foule le sol à nouveau. Inscrite à l'Unesco pour ses monuments romains et romans – les thermes de Constantin, la nécropole des Alyscamps, la cathédrale Saint-Trophime et son cloître du XII^e siècle –, Arles ne compte pas s'arrêter là. Pour Bouzid Sabeg, directeur du patrimoine, cette reconnaissance entraîne des responsabilités : «Il faut faire vivre ces sites, explique-t-il. Durant l'été, nous organisons des animations romaines dans les arènes et médiévales dans le cloître. Et nous songeons à réduire le trafic autour des bâtiments.» Le tourisme lié au patrimoine représente officiellement 25 % de l'économie de la ville.

Chaque été, les Chorégies font vibrer les pierres de l'hémicycle

La mise en valeur de l'héritage romain, Orange s'en est fait, elle aussi, une spécialité. Chaque été, les Chorégies, un festival d'art lyrique, animent le théâtre antique. «C'est la plus belle muraille de mon royaume», disait Louis XIV à son propos. Construit au I^{er} siècle, long de 103 mètres, l'hémicycle, qui pouvait accueillir 10 000 spectateurs, est le théâtre romain le mieux conservé d'Occident. Lui aussi envahi d'habitations au cours des siècles, il fut restauré à partir de 1825. Depuis peu, une application pour tablettes permet de le découvrir sans quitter son canapé. Une nouvelle façon de diffuser dans les esprits la puissance du génie romain, que César n'aurait sans doute pas reniée. O. N. ■

La via Domitia, voie stratégique pour les armées romaines, qui reliait l'Italie au nord de l'Espagne et la plus ancienne route de France, passe à Glanum (à Saint-Rémy-de-Provence), au pied des Alpilles.



GRANDE SÉRIE 2013

LA FRANCE
DU PATRIMOINE
MONDIAL
DE L'UNESCO



Laurent Morali



CAMARGUE

LE DELTA, ENTRE LES BRAS DU RHÔNE, ACCUEILLE DES MILLIERS D'ESPÈCES



A la manade Paul Ricard, au bord de l'étang du Vaccarès, en plein cœur de la Camargue, c'est une journée comme les autres qui commence. Il est 7 heures du matin. Les manadiers sont habillés, les chevaux sont sellés. L'un des gardians est allé, une heure plus tôt, les chercher au fond du pré où ils ont passé la nuit. Il les relâchera le soir venu. Pour l'heure, il faut trier les taureaux. Ou plus exactement séparer du troupeau trois vaches âgées de 2 et 3 ans, qui feront le spectacle de l'après-midi. Pour la plus jeune, ce sera sa première sortie dans une arène.

Là où va le «simbèu», ses congénères à cornes suivent docilement

Les chevaux, dirigés d'une seule main, cheminent avec facilité à travers les marais, font face aux taureaux sans crainte. L'un des bovins a une cloche, il est gros et semble particulièrement intéresser Eugène Guillot, le manadier, ainsi que ses employés, les gardians : c'est un simbèu (prononcer «simm-bèou»), un bœuf camarguais qui a la faculté de calmer les autres bêtes. Là

où va le simbèu, ses congénères suivent docilement. On commence donc par l'isoler, puis on repère les trois vachettes. Le gardian s'élance, divise le troupeau. Eugène Guillot, 44 ans, qui dirige le domaine avec son frère aîné, Xavier, 48 ans, participe activement. Pour lui, c'est un moyen d'observer ses bêtes. Car pour constituer le ●●●

«Des volées de halbrans, des volées de sarcelles et de canards sauvages criaient en passant sur nos têtes», écrivait en 1906 le poète Frédéric Mistral. Un siècle après, rien n'a changé. Près des Saintes-Maries-de-la-Mer, 20 000 hectares de ce biotope sont candidats à l'Unesco.





LES MANADIERS ONT APPRIVOISÉ LA TERRE DES TAUREAUX NOIRS ET DES CHEVAUX BLANCS

●●● meilleur cheptel, il sélectionne les reproducteurs, avec en tête une idée bien précise : « Nous voulons des bêtes de bonne taille, mais le mental est le plus important, dit-il. Elles doivent être un peu méchantes, mais surtout joueuses. Notre signature, ce sont des vachettes qui sautent au-dessus des barrières. Comme elles restent sauvages, nous devons les évaluer sans toucher à leur caractère d'origine. » Leurs aptitudes dans l'arène décideront de leur avenir. Les vachettes sont testées au moins un an lors des courses camargaises. Les plus convaincantes continuent l'année suivante. Sinon, elles connaissent un destin moins enviable, direction la boucherie.

Ces 20 000 hectares sont le grand rendez-vous des migrations animales

Il ne faut pas traîner. Bientôt, deux classes d'un collège du nord de la France débarqueront pour tout savoir de la vie d'une manade, qui désigne un élevage où taureaux et chevaux évoluent en liberté. Par la même occasion, les ados découvriront la beauté du delta, niché entre les bras du Rhône, fragile équilibre de mer et d'eau douce, ses chevaux blancs, ses taureaux noirs, ses mil-

liers d'espèces d'oiseaux qui hivernent là chaque année et son impressionnante biodiversité. La Camargue est d'ailleurs le plus important site français pour l'accueil des migrations animales. A ce titre et pour son précieux biotope, la réserve naturelle et quelques aires protégées, soit une zone de 20 000 hectares, sont candidates à l'inscription ●●●

L'élevage en semi-liberté de taureaux et de chevaux est au centre de l'activité des manadiers. Suivant une tradition du XIII^e siècle, Eugène Guillot trie le bétail pour la course camargaise. Les meilleurs taureaux et vachettes sont un peu agressifs mais surtout très joueurs !

RÉSERVE DE BIOSPHERE DEPUIS 1977, LA RÉGION EST UN MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT RAISONNÉ

... au patrimoine mondial depuis 2002. L'Unesco l'avait d'ailleurs déjà enregistrée dans son programme de «réserves de biosphère» en 1977, avec l'idée d'encourager un développement économique de la région compatible avec le respect de l'environnement.

Pendant qu'Eugène est à cheval, Xavier est derrière l'ordinateur, plongé dans ses dossiers avant d'accueillir le contrôleur pour l'agrément bio de la riziculture. Un cheptel de 250 bovins de race camarguaise, une soixantaine de chevaux, purs camarguais eux aussi, et 300 hectares de culture de riz, blé et luzerne, c'est autant de questions administratives à régler. Car la manade, gérée en famille, est polyvalente.

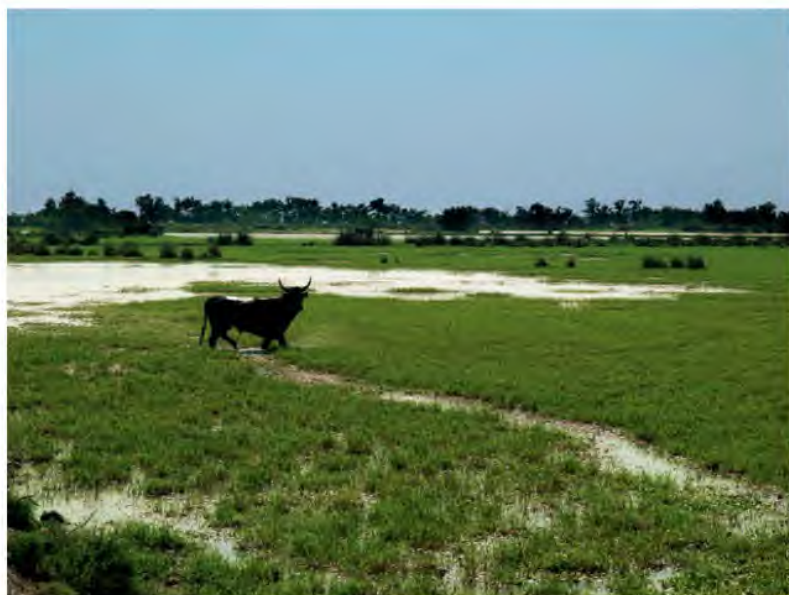
A pied, à vélo, à cheval, tout est bon pour observer les flamants roses

«Nous ne voulons pas mettre tous nos œufs dans le même panier, explique Xavier. Imaginez qu'il y ait une épidémie de tuberculose dans le troupeau ! C'est pourquoi nous nous sommes diversifiés dans la riziculture, les courses de taureaux, les compétitions de manabilité à cheval. Et parallèlement, nous ouvrons le domaine aux visiteurs dans l'esprit d'un tourisme durable.» Des chemins de randonnée sillonnent la manade. A pied, à vélo, à cheval ou en petit train vert et jaune, dont les rails serpentent entre l'étang et les marais, tous les moyens de locomotion sont bons pour observer les flamants roses se prélassant au loin, un ragondin qui plonge à deux mètres et une poule d'eau qui se réfugie dans les roseaux. Taureaux et chevaux paissent tout autour.

Quelques heures plus tard, les collégiens arrivent. Eugène enfle sa casquette d'animateur pour expliquer au petit groupe les subtilités de la course



Dans le delta du Rhône, étangs, canaux, lagunes et marais ne gèlent qu'exceptionnellement, mais la terre n'est pas toujours facile à cultiver. La riziculture y a cependant fait son chemin.



Photos Laurent Moniau

Un taureau profite de la steppe salée, peut-être avant l'épreuve. La course camarguaise est pacifique, mais difficile : il s'agit de décrocher un pompon fixé entre les cornes de l'animal.

camarguaise. «Ce n'est pas de la corrida, dit-il. Les animaux ne souffrent pas. Ils ont des pompons et une ficelle accrochée entre les cornes. Ces hommes en blanc, à peine plus âgés que vous et qui s'appellent des raseteurs, doivent les attraper et c'est tout. La bête vivra encore longtemps.» Dès l'arrivée d'une vachette bondissante, les adolescents s'enflamment, encouragent tantôt l'animal, tantôt les raseteurs. Puis les deux gardians font leur entrée à cheval :

Claude, 40 ans, et Justin, le fils de Xavier, âgé de 24 ans. Lancés au grand galop, ils sautent d'un cheval à l'autre, se tiennent debout sur la croupe. Un peu plus loin, Dubonnet, taureau star de la manade, âgé de 11 ans et connu des aficionados pour son caractère impulsif, se remet d'une blessure au sabot qui l'immobilise pour la saison. A l'écart de l'arène et du bruit. Avec, en face, la lande et l'horizon du Vaccarès, où le ciel rejoint la mer.

O. N. ■

Une journée en Tunisie

Matin : Golf de Monastir

Après-midi : Visite de l'amphithéâtre d'El Jem



NOUVEAUTÉ



Prix abonnés

18€*
95

Prix non abonnés

19€
95



VOYAGES INOUBLIABLES

Les plus belles îles du monde !

Prêts à embarquer pour un voyage exceptionnel ?

De l'île Ellesmere, terre sauvage au climat extrême à côté du Groenland, jusqu'aux plages de sable fin des Seychelles, cet ouvrage vous invite à la découverte d'un panorama complet des îles les plus incontournables de notre planète.

Retrouvez une foule de conseils pratiques, d'informations culturelles et historiques, et des photos dignes des plus grands reportages GEO.

Editions GEO • Auteur : Antony Mason • Format : 21,6 x 27,6 cm • 192 pages • Réf. : 12715

LE LIVRE D'OR DE LA CUISINE

Source d'inspiration pour
épater vos convives

Ce très beau livre présente **plus de 200 recettes incontournables** et du **monde entier** et vous révèle tous les secrets pour les réussir à coup sûr.

C'est aussi **près de 70 séquences de « pas à pas »** illustrés et de **nombreux conseils d'experts** pour maîtriser les techniques de base de la grande cuisine !

Editions Cuisine Actuelle Prestige • Auteurs : Carla Bardi et Rachel Lane
Format : 21 x 16 cm • 608 pages • Beau livre doré sur tranche • Réf. : 12041



Prix abonnés

25€
15

Prix non abonnés

26€
50

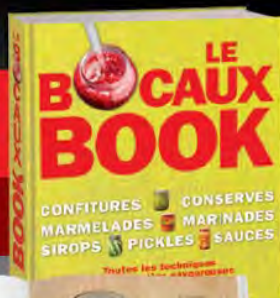


Prix abonnés

24€
99

Prix non abonnés

26€
30



LE BOCAUX BOOK

Un savoureux livre complet et pratique !

Une recette infallible de confiture de fraises ? La meilleure façon de congeler les herbes aromatiques de votre jardin ou du balcon ? Des astuces pour faire vos propres tomates séchées ? Tout est dans le **Bocaux Book** !

- **Plus de 180 recettes inspirées de techniques traditionnelles, réinventées pour convenir aux modes de cuisson actuels, pour préparer des plats équilibrés et faciles à réaliser.**
- **Des méthodes expliquées pas à pas, illustrées de photos détaillées**
- **Un ouvrage pratique et complet pour profiter des bienfaits des fruits et des légumes en toute saison !**

Editions Cuisine Actuelle • Format : 20,4 x 24 cm • 352 pages • Réf. : 12777



SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

PÉNÉTREZ AU CŒUR DU BRÉSIL

Sur les traces des explorateurs
d'hier et d'aujourd'hui !

Découvrez les aventures fascinantes des seigneurs d'hévéas, des chercheurs d'or et des milliardaires fous qui défient l'imagination ! Aujourd'hui, **sauver ce fantastique espace naturel** - dont 30% restent encore à explorer - est pour le Brésil une priorité, servie par des moyens dignes de la science-fiction.

- **Revivez la saga de l'Amazonie**, avec les histoires incroyablement romanesques de ses explorateurs.
- **250 superbes photos et documents anciens inédits** et des cartes originales : tout le savoir-faire des reporters de GEO.
- **Un ouvrage richement documenté** avec des encadrés pour mettre en perspective passé historique et présent.

Editions GEO • Format : 26 x 36 cm • Livre 224 pages + 1 DVD inclus avec 1h45 de documentaires filmés • Réf. : 12563



**LE LIVRE
+ LE DVD**

Prix abonnés
42,75 €*

Prix non abonnés
45,00 €

Prix abonnés
27,55 €

Prix non abonnés
29,00 €

BONUS INÉDIT



COFFRET DVD LES GRANDES MIGRATIONS

Embarquez pour un voyage passionnant !

Suivant leur instinct, des millions d'animaux partent chaque année pour un périple ardu et dangereux.

- **6 heures de film d'exception, pleines d'actions et d'émotions !**
- **Des images d'une qualité à couper le souffle, des prises de vue inédites**

3 DVD son Dolby Digital • 6 heures de film • Image 1.78/1 • Ecran 16/9 • Réf. : 12686

COMMANDEZ-LES DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

GEO413V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____
(les 3 derniers chiffres au verso de votre
carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- ☐ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- ☐ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an/12 numéros).
- ☐ **Je ne suis pas abonné(e)** et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Le Livre Amazonie	12563	_____	_____	_____
Voyages inoubliables : les plus belles îles	12715	_____	_____	_____
Le Livre d'or de la cuisine	12041	_____	_____	_____
Le Bocaux book	12777	_____	_____	_____
Coffret DVD Grandes migrations	12686	_____	_____	_____

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

☐ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2013, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐ Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits



Anca Neacsu, alors directrice export de la firme américaine Sig Sauer, prend ici la pose lors du salon Defexpo qui s'est tenu en Inde en mars 2012. Depuis, elle et son mari, l'homme d'affaires indien Abhishek Verma, spécialisé dans l'armement, ont été incarcérés dans ce pays. Ils sont accusés de tentative de corruption de fonctionnaires.

Comme la lingerie ou l'automobile, les chars et les missiles ont leurs salons. De Paris à Delhi, ces manifestations peu connues du grand public drainent chaque année les professionnels des industries de défense. Dans les allées, on croise experts et militaires venus faire leur shopping... et aussi beaucoup d'espions.

LES MARCHANDS D'ARMES FONT LEUR SHOW

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE)
ET GUILLAUME HERBAUT (PHOTOS)



7.62 MM AUTOMATIC HUNTING RIFLE
MODEL 7.62

Caliber	7.62x39
Weight	11.5 kg
Barrel length	510 mm
Overall length	1000 mm
Magazine	30 rounds
Weight	11.5 kg
Price	150000

5.56 MM AUTOMATIC HUNTING RIFLE
MODEL 5.56

Caliber	5.56x45
Weight	10.5 kg
Barrel length	410 mm
Overall length	950 mm
Magazine	30 rounds
Weight	10.5 kg
Price	120000

5.56 MM AUTOMATIC RIFLE
MODEL 5.56

Caliber	5.56x45
Weight	10.5 kg
Barrel length	410 mm
Overall length	950 mm
Magazine	30 rounds
Weight	10.5 kg
Price	120000



**EN 2012, MILIPOL,
AU QATAR,
A ACCUEILLI
6 000 EXPERTS
DE LA SÉCURITÉ
INTÉRIURE**



Spécialisée dans les armes légères et les munitions, la société turque MKEK tenait la vedette lors du Milipol Qatar qui s'est déroulé à Doha en 2012. Les deux pistolets semi-automatiques fièrement pointés par ce jeune Qatarí sont des T94K en calibre 9 mm, un produit phare de la firme. En 2010, celle-ci a affiché 37 millions de dollars de profits et elle exporte dans 27 pays. A droite, le stand de l'espagnol Radetec, qui vend des compteurs électroniques de munitions.



A12

BRUNEI
MINISTER





À DEFEXPO, EN INDE, LES MINISTRES SONT AU PREMIER RANG



La cérémonie d'ouverture de Defexpo en 2012, à New Delhi, accueille des invités de marque, des ministres notamment, comme celui de Biélorussie aux lunettes noires. Derrière se presse un petit monde d'officiers, de conseillers, d'industriels et d'experts. Parmi les habitués figurent aussi des professionnels du renseignement envoyés par leur gouvernement ou leur entreprise. A droite, des hôtes de la société indienne OFB posent devant des obus factices.





**LE SALON SOFEX,
EN JORDANIE,
EST CONNU POUR
SON AMBIANCE
DÉCONTRACTÉE**



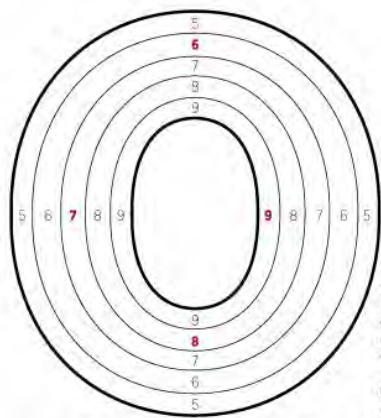
Hilare, le général Li Andong, chef de la délégation chinoise, semble apprécier les qualités du fusil d'assaut M6A2 au Sofex d'Amman, en 2012. Cette arme produite par le fabricant américain LWRC est réputée très fiable et offre une cadence de tir de 700 coups par minute. Elle est ici équipée d'une lunette pour le tir à longue distance. A droite, le stand d'un fabricant turc de munitions.



EUROSATORY, **EN FRANCE,** EST UN RENDEZ- VOUS TRÈS COURU POUR SES BLINDÉS



Les véhicules militaires sont au centre de l'attention à Eurosatory, la plus grande exposition consacrée aux forces terrestres. Qu'il s'agisse du char Révolution, de l'allemand Rheinmetall (à gauche) ou du véhicule blindé de combat d'infanterie (VBCI) du français Nexter (à droite), les modèles présentés sont scrutés par les visiteurs. D'un peu trop près parfois. Les exposants du VBCI ont dû disposer des plantes vertes entre ses roues pour décourager les curieux de se glisser sous le châssis !



n jurerait un alignement de bâtons de rouge à lèvres. Vitrine, feutrine, éclairage raffiné, fiche technique... la

mise en valeur de ces petits bijoux oblongs, sous la lumière des projecteurs, est digne du plus «hype» des salons de cosmétiques. Il s'agit en réalité de cartouches pour fusil d'assaut, calibre 7,62 Otan, balle chemisée de cuivre, vitesse du projectile : 840 mètres par seconde. Une munition fabriquée dans plus de cinquante pays, dont il se vend des millions d'exemplaires par an et qui tue aux quatre coins de la planète. Elle tenait encore la vedette lors du dernier salon Idex (International Defence Exhibition) à Abu Dhabi en février dernier.

Comme celui de la mode ou des arts ménagers, le marché de l'armement a ses rendez-vous réguliers et spécialisés : Doha ou Le Bourget (Euronaval), pour les forces marines ; Dubai, Farnborough (Grande-Bretagne), Marrakech, Séoul et encore Le Bourget pour l'aéronautique ; Eurosatory (Villepinte), DSEI à Londres, Idelf à Moscou ou Defexpo à New Delhi pour les équipements terrestres... On compte chaque année une cinquantaine de ces expositions, vitrines commerciales indispensables. «Pour les professionnels, c'est l'équivalent de six mois de contacts en quelques jours, assure Yves Barillé, directeur de la communication chez MBDA, le spécialiste français des missiles. Pendant l'événement, tous les acteurs de la filière sont là, disponibles, grands groupes, sous-traitants et PME.» Ces dernières sont environ 4 000 en France et pour elles, comme pour les majors du secteur, il est vital de pouvoir exposer leurs matériels, voir où en est la concurrence, contacter des partenaires potentiels... Une grande entreprise comme Thales, un des leaders mondiaux des hautes technologies liées à l'aéronautique, participe par exemple à une vingtaine de salons. «Cela lui coûte plusieurs millions d'euros par an, c'est le prix de sa visibilité», précise le général Patrick Colas des Francs, qui dirige le Coges, société de promotion internationale des industries françaises de défense terrestre qui organise Eurosatory et les pavillons français des expositions à l'étranger.

A la différence de l'automobile, de la téléphonie ou des cosmétiques, le secteur de l'armement fonctionne en effet sans réseau de concessionnaires. Seuls les salons internationaux permettent aux Etats de faire leurs emplettes de chars Leclerc ou Abrams,

de découvrir les performances du LRASM, le dernier-né des missiles antinavires américains, ou de comparer les mérites et les prix respectifs du canon de vingt-cinq millimètres proposé par l'italien Finmeccanica avec ceux de l'anglais BAE Systems, de même calibre mais à cadence de tir sélective. On y trouve aussi des offres de drones, un secteur où les Israéliens sont à la pointe. Ou des robots d'observation comme le Minirogen qui, avec ses quatre grosses roues à picots et son mince châssis bardé de technologie, ressemble à un engin d'exploration lunaire mais sert à détecter des explosifs sous les véhicules. Face aux projecteurs s'exhibent aussi des systèmes complets de vidéosurveillance ou des caméras hypersophistiquées telles que la Millicam, un petit bijou qui peut voir à travers les murs, récemment mise au point par la PME française MC2 technologies.

Pris la main dans le sac, des Chinois avaient installé une centrale d'écoute sur leur stand

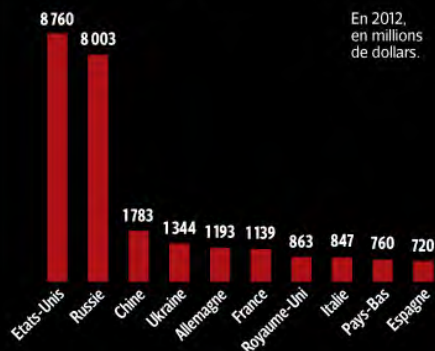
Ces salons servent également de showroom à toute une gamme d'équipements du soldat, qui font ressembler le guerrier du futur à Robocop. C'est le cas de la tenue de combat Felin (fantassin à équipements et liaisons intégrées) développée par la société Sagem. Cette panoplie de plus de vingt kilos, intégrant entre autres une protection pare-balles, une caméra placée sur le casque, un écran GPS pour se localiser sur le terrain et une centrale de ventilation, a commencé à être distribuée aux unités d'élite de l'armée française. Coût de l'ensemble : 23 000 euros. A un tel prix, et à l'heure des restrictions budgétaires pour la Défense, du matériel aussi sophistiqué a intérêt à se faire une place à l'export pour être rentable.

Les shows se multiplient à mesure qu'augmente le nombre des industriels fournisseurs et des pays acquéreurs. «Au milieu des années 1980, les expositions professionnelles consacrées à la défense se comptaient sur les doigts d'une main», se souvient un habitué, spécialiste des blindés, qui tient à rester discret sur ses fonctions.

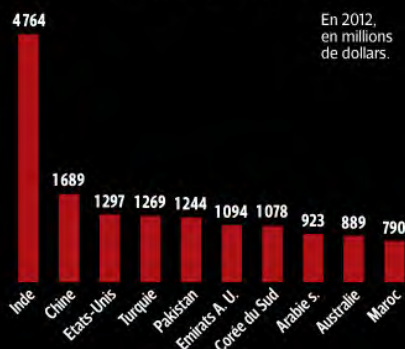
Aujourd'hui, il fait partie de ces visiteurs qui ont sensiblement élargi leur terrain de jeu. Budapest, Rio, Bangkok, Amman, Santiago du Chili, Karachi sont désormais en bonne place dans son agenda. «Récemment, nous avons même assuré une présence française au salon de Bagdad, raconte le général Colas des Francs. Mais je n'ai trouvé que sept

«TESTÉ SUR LE TERRAIN» : C'EST L'UN DES MEILLEURS ARGUMENTS DE VENTE

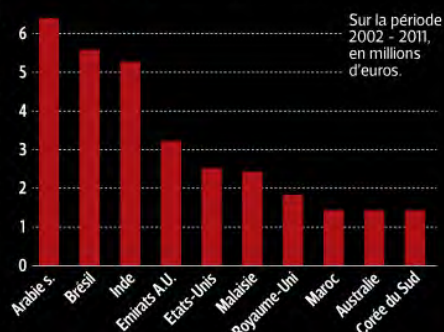
PRINCIPAUX PAYS EXPORTATEURS D'ARMES



PRINCIPAUX PAYS IMPORTATEURS D'ARMES



PRINCIPAUX CLIENTS DE LA FRANCE



Sources : Sipri (Institut international de recherche sur la paix de Stockholm), ministère de la Défense.

UNE DEMANDE BOOSTÉE PAR LES PAYS ORIENTAUX

Depuis la fin de la guerre froide, les Etats-Unis dominent le commerce mondial de l'armement. Leurs propres dépenses militaires ont cependant diminué de 6 % entre 2011 et 2012, selon l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm (Sipri). Une baisse liée à la crise financière et au retrait d'Afghanistan. De nouveaux acteurs émergent en Asie, en Europe de l'Est, au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et en Amérique latine. En 2012, la Chine est devenue troisième exportateur mondial (notamment à destination du Pakistan), et a vu ses importations bondir de 51 % entre 2011 et 2012. Celles de l'Inde ont augmenté de 32 %. Cet Etat se fournit notamment auprès de la France. Mais c'est le Moyen-Orient, Arabie saoudite en tête, qui reste le premier client des marchands d'armes de l'Hexagone.

entreprises qui acceptent de venir. Il est vrai que, vu la situation en Irak, nous avons dû faire appel à une société de protection. La ville a subi trois attentats durant notre séjour, dont un devant l'entrée de l'exposition... Pourtant, les besoins de ce pays sont immenses. Trois ans après le départ des Américains, les Irakiens n'ont plus rien, les équipements laissés par leur allié sont à bout de souffle !»

Qui compose exactement le petit monde des visiteurs gravitant autour de ces salons ? Parmi eux figurent d'abord les délégations de pays acheteurs, souvent conduites par un ministre de la Défense accompagné d'officiers et de conseillers techniques. Viennent aussi des commerciaux, responsables marketing ou achats, des ingénieurs issus des départements recherche et développement, des patrons de PME en quête de contacts, mais aussi des journalistes de la presse spécialisée, des intermédiaires

et experts en tout genre, sans oublier les «mercenaires» des compagnies de sécurité facilement identifiables à leur crâne rasé et à leur costume sombre. Mais qu'ils travaillent pour l'américain Lockheed Martin, le chinois Norinco ou le brésilien Taurus, qu'ils soient en service commandé pour le gouvernement ouzbek ou israélien, tous ces visiteurs dûment accrédités n'ont qu'une seule idée en tête : le renseignement. «L'ambiance tient parfois du film d'espionnage», reconnaît en souriant sous ses bacchantes le général Colas des Francs.

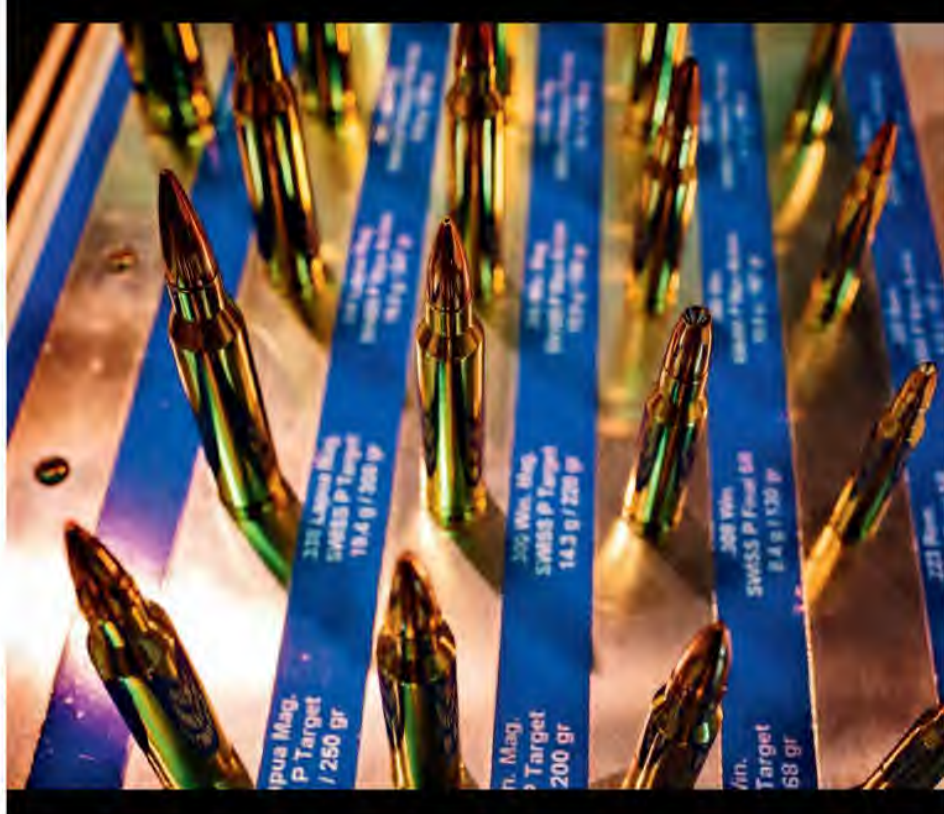
Certaines anecdotes, édi-fiantes, donnent la mesure de la guéguerre que se livrent, entre petits fours et visio-conférences, tout ce que ces rassemblements drainent de James Bond de salon. L'une d'entre elles, restée confidentielle, s'est déroulée en 2009 au Salon de l'aéronautique du Bourget. Une entreprise

chinoise s'y était fait prendre la main dans le sac : elle avait installé, dans une arrière-salle de son stand, une centrale d'écoute téléphonique qui enregistrerait l'intégralité des conversations échangées sur l'exposition. Une mine d'informations qui aurait donné du grain à moudre aux services chinois pendant des jours. Manque de chance, le matériel ●●●

... fut découvert et saisi, on adressa des remontrances diplomatiques, et ce fut tout... «Ça fait partie du jeu, remarque un commercial d'Eurocopter. Mais là, ils avaient poussé le bouchon un peu loin !» Les Chinois sont coutumiers du fait et déploient une curiosité tous azimuts. Jusqu'à ramper sous les blindés. Ce fut le cas à Eurosatory sur le stand de Nexter Systems, un fleuron de l'industrie française d'armement. Centre de l'attention : un char Aravis de six mètres de long et douze tonnes et demie, équipé de quatre roues motrices, de caméras panoramiques et d'une tourelle avec canon téléopéré automatique de vingt millimètres. Le nec plus ultra en matière de transport de troupes, vendu 1,7 million d'euros l'unité. L'engin aux angles agressifs, couvert de peinture camouflage, est désormais exposé émergeant d'un parterre floral. Des plantes qui ne sont pas là pour la décoration, mais pour la sécurité. «Elles colmatent les interstices entre les roues, c'est l'une des techniques que nous avons trouvées pour décourager les visiteurs de se faufiler partout», explique Laetitia Blandin, responsable de la communication chez Nexter. «Dès qu'on tourne le dos cinq minutes, c'est la ruée, ajoute la jeune femme. Les Asiatiques sont les plus intrusifs : l'autre jour, j'ai trouvé quelqu'un dans la tourelle, caméra en main ! Certains vont jusqu'à se glisser sous l'engin pour photographier le châssis sous tous les angles.»

Par précaution, les exemplaires exposés sont des maquettes en plastique

Plus sorniois, mais non moins efficaces, sont les «suiveurs». Tels des poissons-pilotes, ils collent discrètement une délégation de visiteurs et notent où elle s'arrête, combien de temps, quelles brochures elle emporte. Autant d'indications sur les besoins supposés de tel ou tel pays, qui permettront d'affiner une offre concurrente. Pour soutirer des informations sensibles, tout est bon, minicaméras capables de retranscrire des conversations en filmant le mouvement des lèvres ou siphonnage direct des données à leur source. Le coup est classique : en fin d'exposition, après avoir repéré qu'il ne reste qu'un stagiaire sur un stand, un inconnu se fait passer pour un innocent VRP et engage la conversation sous prétexte de faire la rapide démonstration



Vitrines design, signalétique délicate, éclairage soigné : ces cartouches d'armes de guerre de différents calibres, dont les douilles polies reflètent la lumière des spots, sont mises en valeur comme des bijoux lors du salon d'Amman consacré à l'équipement des forces spéciales.

d'un nouveau matériel. Mais la clé USB qu'il glisse dans l'ordinateur de sa victime sert en réalité à copier tous les fichiers disponibles.

La société MBDA, elle, s'est un jour fait «carotter» un fragment de pneu d'un de ses engins, le Souvim. Ce mastodonte de sept mètres de long, qui ressemble à un gros tracteur et sert à détecter les mines sur les itinéraires piégés, est équipé de pneus spéciaux, réalisés par Michelin dans une matière tenue secrète, qui lui permettent de rouler sur les engins explosifs sans les faire sauter. Hélas, pour les spécialistes des matériaux composites qui avaient commandité le carottage, l'exemplaire présenté était pourvu de pneus factices ! Une précaution élémentaire qui est d'ailleurs la règle dans d'autres domaines, comme celui des missiles. Les modèles exposés ne sont que des maquettes en plastique. En France, le ministère de la Défense, par l'intermédiaire de la Direction générale de l'armement (DGA), veille quant à lui, avant chaque salon, à ce que les fiches techniques des équipements sensibles ne portent pas les indications réelles des armes, notamment en termes de puissance et de portée.

Les coulisses feutrées de ces grand-messes des technologies de défense connaissent aussi leurs coups tordus. Les responsables d'un fabricant – qui souhaite garder l'anonymat – racontent la visite que rendit sur leur stand une délégation étrangère prospectant pour un gros contrat. Tout était prêt pour recevoir ces clients potentiels à qui on avait réservé le grand jeu. Mais à peine étaient-ils arrivés

que se produisit une panne d'électricité. On chercha, on vérifia les branchements, on passa des coups de fil... Impossible de réparer. La délégation patienta. Dix minutes, puis vingt, sans qu'il soit possible de rétablir le courant. Les officiels finirent par prendre congé. Leur timing était serré et on les attendait chez d'autres constructeurs. Peu après, l'entreprise malchanceuse découvrit que les fils alimentant son stand avaient été sectionnés de l'extérieur. Sabotage pur et simple : les acheteurs déçus seront tentés de favoriser un concurrent.

Connus dans le secteur des industries de défense pour leur naïveté et leur sous-estimation des risques (à l'inverse, par exemple, des Anglo-Saxons), les Français ont pourtant décidé de réagir. Depuis 2012, la Direction de la protection et de la sécurité de la défense (DPSD) organise des stages de sensibilisation réservés à ces entreprises. Au programme de la journée d'information qui s'est déroulée à Rennes le 22 mars dernier : la cyberdéfense et les menaces informatiques. «La moitié des atteintes constatées concernent les PME de défense», indique Gilles Mercier, directeur adjoint de ce service de contre-espionnage, qui précise que 44 % des tentatives d'ingérence économique sont opérées depuis l'Asie.

En dépit de cette menace, bien réelle mais inhérente à tous les secteurs industriels, l'avenir des salons de l'armement paraît assuré. Les restrictions qui s'annoncent en France dans la Défense (le gouvernement a prévu pour 2014 un gel des dépenses à 31,4 milliards d'euros) devraient même avoir un impact positif sur les expositions. «C'est bon pour nous», lance avec malice le général Colas des Francs. Et de rappeler une loi commerciale éprouvée qui, contrairement à ce qu'on imagine, veut qu'en période de crise, les entreprises qui renforcent leur budget de communication au lieu de le rogner s'en sortent mieux que les autres. Les industriels français et étrangers vont donc devoir booster leurs «plans com» pour exister face à la concurrence. Et redoubler d'activité pour s'implanter dans des pays émergents comme la Turquie, l'Inde ou la Corée du Sud, qui, tout en poursuivant leurs efforts d'équipement militaire, négocient de plus en plus souvent des clauses de transfert de technologie et de production. C'est le cas pour de gros contrats en cours qui concernent la fourniture de sous-marins au Brésil et à la Malaisie. En clair, la fabrication locale de certains composants, la formation de personnels ●●●

LES SERVICES SECRETS FRANÇAIS FORMENT LES PME AUX RISQUES D'ESPIONNAGE

Sur les salons, c'est aussi la grande foire aux gadgets. Les industriels de l'armement rivalisent de créativité pour imposer leur marque sur leur marché. Porte-clés pistolet, clé USB cartouche, sacs en tout genre et boule antistress en forme de char sont offerts sur les stands.





Radars, matériaux composites, optronique, robots et drones : les grands shows présentent les dernières innovations, comme l'exosquelette Hercule (à gauche), qui permet de porter sans effort des charges de 100 kilos, ou cet équipement complet pour chien de combat (à droite).

... qualifiés ou la maintenance devraient permettre aux industriels occidentaux de s'implanter dans des pays à forte croissance économique.

Mais jusqu'où ? N'y a-t-il pas des limites à la débauche d'astuces marketing mises au service de la guerre ? Le premier traité international sur le commerce des armes (TCA), qui vise à interdire pour les pays signataires toute vente d'armes présentant un risque d'être utilisées pour commettre des violations des droits de l'homme, des actes de terrorisme ou d'être détournées au profit d'organisations criminelles, est en cours d'adoption aux Nations unies. Selon les experts, ce texte devrait néanmoins avoir un effet limité sur les exportations des Etats-Unis et des pays de l'Union européenne, principaux fournisseurs. La plupart des grands groupes industriels y sont même favorables, y voyant l'occasion d'améliorer leur image. «En revanche, le TCA va favoriser la transparence et le contrôle d'un commerce qui ne concerne pas des outils comme les autres», se réjouit Zobel Behalal du CCFD-Terre Solidaire. Avec l'Observatoire des armements, Oxfam, Amnesty International et d'autres, cette ONG milite pour une meilleure évaluation des risques que fait courir la livraison d'armes à des pays «sensibles», d'où elles pourraient être détournées.

Au Bahreïn, des gaz «made in France» ont été utilisés contre des manifestants

«En 2008, on a ainsi retrouvé au Darfour deux missiles Milan produits par MBDA, précise Zobel Behalal. Pour nous, c'est suffisant pour engager la responsabilité morale de l'entreprise.» Une façon de dire qu'en fournissant des armes au Tchad, la France joue avec le feu. En effet, certains des équipements vendus ont été ensuite «cédés» à des groupuscules irréguliers. La «traçabilité» des armes vendues fait donc partie des revendications des ONG, mais peine à se mettre en place vu l'opacité des marchés de l'armement, officiels ou non. D'autres contrats posent problème. Comme la fourniture par

SUR CE MARCHÉ OPAQUE, LA TRAÇABILITÉ DES ARMES VENDUES EST INEXISTANTE

la société française Alsetex de grenades lacrymogènes aux forces de sécurité du Bahreïn, petit royaume du Golfe qui connaît, depuis février 2011, une version locale du Printemps arabe. Qualifiée de «guerre de faible intensité» par les experts, cette insurrection démocratique se serait déjà soldée par une centaine de morts lors de manifestations, dont près de la moi-

tié dues à l'action de ces gaz «made in France», utilisés de façon intensive et inappropriée.

La morale fait rarement bon ménage avec les contrats d'armement. La responsabilité des industriels s'arrête aujourd'hui à la livraison des équipements. En France, par exemple, le cadre légal des exportations d'armes n'est contraignant qu'en amont, jusqu'à l'obtention d'un agrément de la CIEEMG (Commission interministérielle pour l'étude des exportations de matériel de guerre). Un agrément qui dépend à 100 % des options diplomatiques du gouvernement, lesquelles sont parfois au cœur de vives polémiques. «Lorsque Paris aura ratifié le traité, nous verrons par exemple si elle s'autorisera encore à inviter l'italien Selex Galileo ou l'entreprise russe Rosoboronexport sur le salon Eurosatory, comme en 2012, sachant que ces deux sociétés fournissent des armes au régime syrien...» se demande Nicolas Vercken, d'Oxfam France. Bonne remarque. D'autant que, selon Amnesty International, deux personnes sont tuées et quinze sont blessées par une arme chaque minute dans le monde. Soit près de 350 victimes pendant les quinze ou vingt minutes qu'il vous a fallu pour lire cette enquête. ■

Nicolas Ancellin



Pour le dîner, elle a déjà connu mieux,
elle a déjà connu pire. Elle sait que cette nuit
il peut faire froid, que les coupures de courant
sont fréquentes et que la peur d'une réplique
sismique restera dans un coin de sa tête.
Elle sait qu'elle savait tout ça avant de partir.
Elle sait qu'elle ne voudrait pas être ailleurs,
car c'est ici qu'elle va faire son métier.

L'INFORMATION EST UNE VOCATION.

ÉDUCATION DES FILLES: *en progrès !*

PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

L'éducation des filles est un levier de développement, aux bénéfices concrets. A tel point que les Nations unies ont inscrit l'enseignement pour tous parmi les Objectifs du millénaire. Les femmes ont en effet cinq fois moins de risques d'être atteintes du sida si elles suivent des études secondaires. D'autre part, d'après la Banque mondiale, un an de plus dans le secondaire permet aux filles, plus tard, d'être mieux payées (de 18 % en moyenne) que celles qui n'ont pas eu cette chance. Chaque année d'étude supplémentaire diminue en outre le risque pour une future mère de perdre son bébé (moins 5 % à 10 %). L'Unesco a établi que, partout dans le monde, l'espoir est de mise. La part des filles scolarisées en primaire progresse plus vite que celle des garçons, réduisant peu à peu l'écart entre les deux sexes. Idem pour le secondaire : depuis les années 1970, le taux moyen de filles scolarisées a grimpé de 39 % à 67 %. Les garçons, eux, sont passés de 48 % à 69 % sur la même période. Le phénomène est encore plus spectaculaire pour le supérieur. En quarante ans, le nombre d'étudiantes a augmenté deux fois plus vite que celui des étudiants. Résultat, les femmes sont majoritaires dans les universités de 93 pays. Mais du chemin reste à faire : sur les 72 millions d'enfants non scolarisés en primaire et en secondaire, 54 % sont des filles, tenues éloignées de l'école par les mariages précoces, les contraintes domestiques ou la préférence au fils. En Somalie, seules 15 % des filles vont à l'école, 35 % en Érythrée, 41 % au Niger...

UN PLAN D'ACTION POUR REPÊCHER LES GARÇONS

Aux États-Unis et au Canada, le taux de scolarisation des filles atteint respectivement 99 % et 100 %. Les garçons, eux, décrochent. Au Canada, ils sont trois fois plus nombreux que les filles à quitter l'école sans diplôme. Le Québec a même conçu un plan d'action pour limiter les redoublements pour «manque de maturité», motif souvent invoqué dans leur cas.

UNE GRANDE CAMPAGNE D'ALPHABÉTISATION

L'Amérique latine a accompli des progrès colossaux. Mais Cuba a une longueur d'avance. Dès 1961, les femmes y ont bénéficié d'une campagne d'alphabétisation qui leur a permis d'influer sur une société très patriarcale. Dans ce pays, 95 % des filles vont en primaire et en secondaire. Et elles sont majoritaires parmi les diplômés de l'université.

* Taux brut de scolarisation des filles : pourcentage d'élèves inscrites en primaire et en secondaire, quel que soit leur âge, au regard de la population totale d'âge légal pour ce niveau d'enseignement. Il peut donc être supérieur à 100 %.

■ + de 98 % ■ de 90 % à 98 % ■ de 80 % à 90 % ■ - de 80 % ■ Absence de données

DES «VOIES ROYALES» TRÈS MASCULINES

La parité garçons-filles est quasi la règle dans les écoles européennes, mais la France, elle, doit revoir sa copie pour le lycée. D'après l'Observatoire des inégalités, les jeunes Françaises ne représentent que 45 % des élèves en terminale S, voie encore jugée «royale», contre 78,7 % en L, alors qu'elles ont de meilleures notes et redoublent moins.

TOP 10 DES PAYS OÙ LES FACS SONT ULTRAFÉMINISÉES

Indice de parité des sexes dans l'enseignement supérieur

1. QATAR	5,6	6. ILES CAÏMAN	2,2
2. SEYCHELLES	3,3	7. KOWEÏT	2,2
3. BAHREÏN	2,5	8. BERMUDES	2,1
4. BARBADE	2,4	9. PALAOS	2
5. GUYANA	2,3	10. ANTIGUA-ET-BARBUDA	1,9

Selon l'Unesco, les femmes sont plus susceptibles de suivre un cursus universitaire dans les pays à fort revenu par habitant (monarchies du Golfe, Bermudes...). Seul bémol, elles s'arrêtent souvent avant la thèse.

DES ÉCOLES RÉSERVÉES AUX PETITES EMPLOYÉES

C'est en Asie du Sud et de l'Ouest que la proportion d'enfants non scolarisés a le plus diminué. Pays pionnier, l'Inde fait bénéficier ses écolières, depuis 1965, de la gratuité des repas, des uniformes et des manuels. L'Etat a également ouvert 42 000 écoles à temps partiel destinées aux enfants qui travaillent, dont 93 % sont réservées aux filles.

UNE ÉDUCATION NI GRATUITE NI OBLIGATOIRE

En Océanie, continent modèle, le taux brut de scolarisation* des filles atteint ou dépasse presque partout les 100 % : 116 % en Australie, 113 % en Nouvelle-Zélande, 104 % à Kiribati... Mais il plafonne à 45 % en Papouasie-Nouvelle-Guinée où l'enseignement n'est ni gratuit ni obligatoire. Mariées parfois dès 12 ans, exploitées, les fillettes ne vont en majorité pas à l'école.

LE SEXISME EXCLU DES MANUELS SCOLAIRES

Dans une Afrique subsaharienne où la situation est la plus défavorable aux filles, le Ghana récolte les fruits d'un plan lancé en 2004, qui a permis d'ouvrir ou de rénover des écoles rurales. L'Etat a aussi recruté des enseignants, distribué des bourses et banni le sexisme des manuels. Entre 2004 et 2009, le taux de filles scolarisées a bondi de 32 %.

OFFRE SPÉCIALE

Abonnez-vous à GEO 1 an - 12 n°



Vos avantages abonnés

- ✓ Vous bénéficiez d'un tarif préférentiel.
- ✓ Vous recevez votre magazine chez vous !
- ✓ Vous avez la certitude de ne rater aucun numéro.
- ✓ La garantie du tarif pendant toute la durée de l'abonnement.

Profitez de cette OFFRE SPÉCIALE

Plus de
45%
de réduction*

1 an - 12 n° de GEO : 66€*

+ La valise cabine : 60€
(prix de vente conseillé)

= 126€

Votre réduction - 58€¹⁰

POUR VOUS = 67€⁹⁰

ÉTÉ !

+ LA VALISE homologuée cabine !



Petite et compacte, elle est facilement transportable grâce à sa poignée télescopique et ses roulettes "multidirectionnelles" !

Matière ABS • Couleur : gris clair • 4 roulettes multidirectionnelles • Doublure intérieure • Compartiment filet intérieur entièrement zippé • Livrée avec un cadenas à combinaison • Dimensions : 34 x 22 x 45 cm

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

☐ **OUI**, je souhaite profiter de l'offre spéciale été. Je m'abonne à GEO (1an/12n°) et je reçois la valise cabine au tarif exceptionnel de 67€90 au lieu de 126€ soit plus de 45% de réduction**.

☐ Je préfère m'abonner à GEO (1an/12n°) pour 49€90 seulement.

1 J'indique mes coordonnées :

(obligatoire) ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Je souhaite offrir cette offre spéciale été, j'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

2 Je règle mon abonnement par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

GEO413D

*Prix de vente en kiosque. **Par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro et de la valise cabine: 4 semaines environ. Possibilité d'acheter chaque numéro au prix de 5€50 en kiosque. Possibilité d'acheter uniquement la valise cabine au prix de 60€ + 5€90 de frais de port. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

LE MOIS PROCHAIN

Gilles Mermel



Ces plantes qui soignent

Pervenche tropicale, if, ginkgo, hamamélis... ce prodigieux herbier, composé de végétaux qui poussent dans des régions parfois reculées, est à la base de notre pharmacopée. La nature, passée au crible des scientifiques, conserve-t-elle encore certains secrets ? Enquête.

Et aussi...

- **Évasion.** Immersion dans le grand lac salé Turkana, la «mer de jade» de l'Afrique.
- **Environnement.** Réchauffement climatique : ce qui a déjà changé en France.
- **Modes de vie.** La Corée du Sud invente l'aérotropolis, une cité high-tech et verte.
- **Géopolitique.** La frontière entre les Etats-Unis et le Mexique va-t-elle devenir étanche ?
- **Grande série 2013 Unesco.** GEO part explorer les merveilles du Languedoc-Roussillon.

En vente le 31 juillet 2013

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9, Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)
Site Internet : www.prismashop-geo.fr

Belgique : Prismashop-Belgium Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 3 - 1050 Bruxelles, Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgium@edggroup.be **Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €**
Suisse : Prismashop-Belgium - 39, rue Veillonex - CH-1225 Chêne-Bourg, Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 41 82 - e-mail : prisma-suisse@edggroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Latray, Anjou (Québec) H1J 2L5, Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com **Abonnement pour un an / 12 numéros : 99.90 \$ CAN \$ avant taxes**
Etats-Unis : Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburg, New York 12901 - 0239, Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com **Abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$**

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@pjj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripcion@gy.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@eo.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbuse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard - 01 73 05 45 45 Fax - 01 47 92 66 75
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétaire : Claire Brossillon (6076)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maune (6070), Nadège Monchau (4713),

Jean-Christophe Servant (4991), Pierre Sorgue (6074)

Chef de rubrique : Nicolas Anselin (6065)

Secrétaire : Corinne Barouquier (6061)

Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Tap / BlueDot (E-D)

Magazine : Dominique Saldaña, chef de rubrique (6073)

Christelle Martin, première maquettiste (6059), Béatrice Gaudier (5943)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapounerie (6083)

Comptabilité : Catherine Villeneuve (4542)

Fabrication : Sébastien Roussier (6340), Jérôme Brokens (6282),

Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : C. Debraisne, L. Folie, M. Gandois, T. Leroux,

H. Piolet, A. Sanglier, A. Virgnaud, G. Wunderwald.

Magazine mensuel édité par **PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbuse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S.,
Gruner und Jahr Communication GmbH,
France Constance - Verlag GmbH & Co KG

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Brothly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurélie Domaot (6505)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directrice de publicité : Virginie de Bernede (4981)

Responsables de clientèle : Evelyne Allain-Tholy (6424), Pauline Minighetti (4550)

Responsable Line Pôle Premium : Constance Dufour (6423)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Poy (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recrut (5676), Secrétaire : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MCHP Media Mohndruck GmbH,

Carl-Berlmann-Strasse 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2013

Dépôt légal juillet 2013.

Diffusion Prestavals - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979.

Commission paritaire :

n° 0913 K 83550



ARPP

Association Régulatrice de la Publicité

Notre publication adhère à et

s'engage à suivre ses recommandations

en faveur d'une publicité loyale et respectueuse

du public. Contact : contact@arp.org

ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris

Commandez vite vos **coffrets-reliures**

pour conserver intacts
vos magazines !

- ✓ Résistants, sobres et élégants
- ✓ Matière toilée
- ✓ Logo GEO imprimé en lettres d'or
- ✓ Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs



Commandez également sur :

www.prismashop-geo.fr

BON DE COMMANDE

☐ **OUI, je commande le lot**
de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

Prix spécial	Quantité	Total en €
15,90€ €
Participation aux frais de port* : +3,50 €		
Total €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0825 06 21 80

Tarifs étrangers : nous consulter au 00 33 3 21 14 65 38. Bon de commande valable jusqu'au 30/07/2013. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Des informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case « contre ». Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant.

A retourner sous enveloppe non affranchie à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

Mes coordonnées ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

E-mail: _____ @ _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de ses partenaires.

GEO413R

ACTUALITÉS COMMERCIALES



ORIS AQUIS DEPTH GAUGE

Célèbre fabricant de montres de plongée, Oris est fière de présenter l'Oris Aquis Depth Gauge. Aux avant postes de l'innovation mécanique dans l'horlogerie, Oris a exploité son savoir, son expertise et son art pour fabriquer la première montre de plongée qui mesure la profondeur en permettant à l'eau de pénétrer à l'intérieur de la glace saphir du garde-temps. Elle est présentée dans un coffret étanche spécial avec un bracelet supplémentaire en acier. Prix : 2.600 €

www.oris.ch

CHANEL, LA MONTRE « PREMIERE »

Première création horlogère de Chanel en 1987, la montre «Première», impose très vite une forme, un style, une vision inédite du temps. Chanel réinterprète aujourd'hui la version originale sur bracelet chaîne, dans une collection de 14 nouveaux modèles. Son boîtier octogonal, qui évoque à la fois le bouchon du flacon du N°5 et la géométrie de la place Vendôme, et son bracelet chaîne, lui confèrent une allure féminine et précieuse, d'une élégance absolue. Montre Première, bracelet chaîne acier, cadran laqué noir. Boîte, bracelet chaîne et fermoir en acier. Couronne en onyx taille ogive. Etanche à 30 mètres. Mouvement quartz. Prix : 3.600 €.

www.chanel.com



SEIKO LA MONTRE ASTRON GPS SOLAIRE EDITION LIMITEE KINTARO HATTORI

L'édition spéciale Kintaro Hattori est la toute première montre à porter le nom de son fondateur et à se revendiquer de sa vision : « toujours un temps d'avance ». Cette montre pratique, facile à porter au quotidien, offre une excellente fiabilité. Elle est capable de se connecter au réseau GPS pour s'ajuster parfaitement aux 39 fuseaux horaires et fonctionne à l'énergie solaire. Son boîtier en titane haute intensité est recouvert d'un traitement noir très résistant, sa couronne est munie d'un cabochon en onyx, tandis que son verre est traité antireflet. Elle est montée sur un bracelet en crocodile et vendue avec un bracelet supplémentaire en titane. Le fond du boîtier est gravé d'un « S », symbole de la tradition horlogère Seiko. Prix : 3.500 €

www.seikowatches.com



TISSOT HERITAGE NAVIGATOR

Tissot fête ses 160 ans avec la Tissot Heritage Navigator, un modèle créé initialement en 1953.

La montre Tissot Navigator avec son mouvement automatique chronomètre officiellement certifié COSC permettra d'être à l'heure quel que soit l'endroit dans le monde. Cette dernière est dotée de 24 fuseaux horaires, correspondant aux capitales indiquées sur le cadran, qui illustrent à la perfection l'intemporalité du style nomade. Edition numérotée. Prix : 1.225 €

www.tissotshop.com

ALPINA EXTREME DIVER CHRONOGRAPHE

Poursuivant sa conquête des fonds marins, la manufacture horlogère suisse Alpina présente sa nouvelle montre de plongée automatique : l'Extrême Diver Chronographe. Conçue pour supporter les conditions les plus extrêmes, cette nouvelle Alpina offre toutes les fonctionnalités nécessaires pour accompagner les plus belles aventures jusqu'à 300 mètres de profondeur. Avis aux amateurs de sensations fortes en quête d'un instrument de plongée fiable et esthétique... Prix : 2.450 €

www.alpina-watches.com



CLASSIQUE HORA MUNDI DE BREGUET

Une fois de plus, la manufacture Breguet réussit le pari de l'excellence et de l'innovation en présentant la Classique Hora Mundi, première montre mécanique avec fuseau horaire instantané à mémoire avec date, indication jour/nuit et ville synchronisées. La Breguet Classique Hora Mundi se pose ainsi en montre de prédilection du voyageur amateur de belle horlogerie. Prix : 66.900 €

www.breguet.com



J'ai commencé par lire avant de parcourir le monde

Le journaliste François Busnel anime «Le Grand Débat» sur France Inter et «La Grande Librairie» sur France 5. Auteur de la série documentaire «Carnets de Route», qui l'a conduit à la rencontre de romanciers américains, il se définit comme un nomade, heureux quand il combine ses deux passions, la littérature et le voyage.

CEO Qu'est-ce qui, chez vous, déclenche l'envie de voyager ?

François Busnel Les livres. J'ai commencé par lire avant d'avoir les moyens de parcourir le monde : Robert Louis Stevenson, James Fenimore Cooper, Jack London... Puis il y a eu les fugues pour voir à quoi ressemblait ce dont parlaient les écrivains. En Afrique, par exemple, où j'ai vécu de 1989 à 1994. L'envie de ce continent est née de «Silences africains», de Peter Matthiessen, un homme extraordinaire, croisement du commandant Cousteau, de Claude Lévi-Strauss et de R. L. Stevenson.

Jusqu'où vous a emmené la littérature ?

J'ai voulu voir le New York rêvé et imaginaire des grands écrivains qui, depuis Herman Melville jusqu'à Paul Auster, ont raconté cette ville. Dans «Moby Dick», Melville décrit les quais sur Battery Park avec ses rues pavées bordées de maisons hollandaises datant de 1770. Ces artères qu'il a arpentées en 1840 existent encore et si l'on

fait abstraction des gratte-ciel de verre, on y est ! Autre exemple : il y a dix ans, pour un reportage, j'ai passé plusieurs semaines sur les traces d'Ulysse, en Méditerranée. Seul, sans mail ni téléphone, j'ai essayé dans cette solitude et ce ralentissement du temps d'être perméable à tout ce qui se passait.

Vous partez donc toujours «sur les traces» d'un écrivain ?

Quand je lis un roman qui se passe en Islande ou en Argentine, j'y suis, je comprends et je me prépare au voyage alors que dans les guides, je ne vois que des clichés et des poncifs. Je me méfie de l'exotisme qui consiste à aller voir les musées, les plages et à mesurer son degré d'émerveillement au nombre de palmiers. Ce qui m'intéresse, ce sont les gens, les émotions, les expériences sensorielles. La très belle photo de l'endroit où je suis me passionne moins que les rencontres que je peux y faire.

François Busnel a ramassé ce galet sur une plage d'Ithaque alors qu'il réalisait un reportage sur les traces d'Ulysse, il y a dix ans. Il s'est plu à imaginer que cette pierre à la forme étrange, qui différerait de toutes les autres, était passée par les mains du navigateur mythique.



Où vous mèneront vos prochains «Carnets» ?

En Irlande, en Ecosse, dans les Hébrides et en Angleterre car il y a là-bas des écrivains qui ont été des «guetteurs» de leur époque, comme les sœurs Brontë qui ont fait bouger le statut de la femme au XIX^e siècle, Dickens qui a raconté Londres et ses mystères, et Virginia Woolf qui a passé au crible les séismes de l'âme d'une Anglaise dans les années 1920. Un multiculturalisme singulièrement fort aussi : les stars actuelles des lettres anglaises sont Hanif Kureishi, pakistanais, Zadie Smith, d'origine jamaïcaine, Monica Ali, bangladaise... L'Angleterre a su faire la synthèse des apports de ces communautés sans verser dans le repli identitaire. Mais ce qui a été réussi pour les cultures lointaines ne l'a pas été pour les Ecossais, les Irlandais et les Gallois, dont l'identité reste forte. Je trouve cela passionnant. ■

QUIZ VALISE

Jamais sans... un livre et mon carnet. **Une île ?** Manhattan. **Retour à ?**

Les falaises de Bandiagara, au Mali, que j'ai découvertes en 1990. J'étais seul, je suis arrivé là au crépuscule et j'y ai passé la nuit. Sans fermer l'œil tant c'était beau. **Mer ou montagne ?** Mer. **Orient-Express ou A380 ?**

Orient-Express. J'aime la lenteur. **Un week-end en amoureux ?** A Capri, dans un hôtel invisible surplombant la Méditerranée, face aux rochers pharaoniques. **I speak very well...** English. **Voir et mourir ?** Un lever de soleil sur les chutes du Zambèze, à la frontière entre la Zambie et le Zimbabwe.

Un livre de voyage ? «L'Usage du monde», de Nicolas Bouvier.



SAVOURER UNE 1664 AU REPAS



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

